

La Patrouille du temps

POUL ANDERSON



Poul Anderson

**La patrouille du temps
(Guardians of time)**

Table des matières

LA PATROUILLE DU TEMPS (<i>The Time Patrol</i> , 1955)	4
1.....	4
2.....	8
3.....	19
4.....	31
5.....	43
LE GRAND ROI (<i>Brave to be a king</i> , 1959)	52
1.....	52
2.....	57
3.....	63
4.....	67
5.....	72
6.....	77
7.....	83
8	90
9.....	99
10.....	106
ECHEC AUX MONGOLS (<i>The Only Game in Town</i> , 1960) .	107
L'AUTRE UNIVERS(<i>Delenda est</i> , 1955)	147
LES CHUTES DE GIBRALTAR(<i>Gibraltar Falls</i> , 1975)	195

LA PATROUILLE DU TEMPS

1

ON DEMANDE HOMMES, 21-40, préf. célib. spéc. mil. ou tech., bonne santé, pour travail bien rémun., voyages loint. Soc. d'Entrep. Méc. 305 E, 45, 9-12 & 2-6.

— Vous comprenez qu'il s'agit d'un travail assez inhabituel, dit Mr. Gordon. Et confidentiel. Je pense que vous savez observer le secret ?

— Oui, en temps normal, fit Manse Everard. Cela dépend évidemment de la nature du secret.

Mr. Gordon sourit. Un sourire bizarre, une courbe serrée des lèvres qui ne ressemblait à rien que connût déjà Everard. Il parlait un américain courant et portait un complet d'affaires tout ordinaire, mais il se dégageait de lui une impression d'étrangeté qui ne venait pas uniquement de son teint bistre, de ses joues imberbes ou de l'incongruité de ses yeux mongols, effilés de part et d'autre de son nez mince et caucasien. C'était difficile à définir.

— Nous ne sommes pas des espions, si c'est à cela que vous pensez, dit-il.

Everard sourit.

— Excusez-moi. Je vous prie de croire que je ne me laisse pas gagner par l'espionnage, comme tout le reste du pays. De toute façon, je n'ai jamais eu accès à des choses confidentielles. Mais votre annonce parle de travaux outre-mer si je ne me trompe, et dans l'état actuel de la situation... Je tiens à conserver mon passeport, vous comprenez ?

C'était un homme de grande taille, aux épaules carrées, au visage assez marqué, sous ses cheveux bruns taillés en brosse. Ses papiers étaient devant lui : sa feuille de démobilisation, plusieurs certificats d'employeurs où il était désigné comme ingé-

nieur mécanicien. Mr. Gordon avait semblé les effleurer seulement du regard.

La pièce était simple, un bureau et deux fauteuils, un classer et une porte donnant sur l'arrière. Une fenêtre était ouverte sur la bruyante circulation de New York, six étages plus bas.

— Esprit d'indépendance, fit l'homme installé derrière le bureau, cela me plaît. Trop de gens viennent ici en rampant, comme s'ils devaient vous être reconnaissants de recevoir un coup de pied. Bien entendu, avec votre formation, vous n'en êtes pas encore au désespoir. Vous pouvez encore trouver du travail, même... euh... je crois que le terme usité actuellement est : *en période de réadaptation générale*.

— Votre annonce m'a intéressé. Comme vous pouvez le voir, j'ai travaillé à l'étranger et j'aimerais me remettre à voyager. Mais, franchement, je n'ai pas encore la moindre idée de ce en quoi consiste votre entreprise.

— Nous faisons pas mal de choses. Voyons... vous vous êtes battu. En France et en Allemagne.

Everard cligna les paupières ; il y avait parmi ses papiers une liste de ses citations, mais il aurait pu jurer que l'homme n'avait pas eu le temps de les parcourir.

— Hum... cela ne vous ferait rien de saisir ces poignées sur les bras de votre fauteuil ? Merci. A présent... quelles sont vos réactions devant un danger d'ordre physique ?

Everard se hérissa.

— Ecoutez...

Les yeux de Mr. Gordon se portèrent rapidement sur un instrument posé sur son bureau. C'était un simple boîtier avec une aiguille et deux cadrans.

— Ne vous en faites pas. Quelle est votre opinion à l'égard de l'internationalisme.

— Mais, dites-moi...

— Du communisme ? Du fascisme ? Des femmes ? Quelles sont vos ambitions personnelles ?... Ce sera tout. Vous n'êtes pas obligé de répondre.

— De quoi diable s'agit-il ? s'écria Everard.

— Un petit test psychologique. N'y pensez plus. Je ne m'intéresse nullement à vos opinions, sauf dans la mesure où

elles trahissent la tendance de vos émotions profondes. Mr. Gordon se renversa dans son siège en joignant le bout des doigts. Très encourageant jusqu'à présent. Et maintenant, voici de quoi il s'agit. Nous accomplissons un travail extrêmement confidentiel, comme je vous l'ai déjà dit. Nous... euh... nous envisageons de faire une *surprise* à nos concurrents. (Il eut un rire bref.) Allez-y, signalez-moi au F.B.I. si vous voulez. On nous a déjà soumis à une enquête et nous sommes au-dessus de tout soupçon. Vous apprendrez que nous nous occupons *réellement* d'entreprises financières et mécaniques dans le monde entier. Mais nos travaux ont une autre facette, et c'est là qu'il nous faut des hommes. Je suis prêt à vous verser cent dollars pour passer dans la pièce de derrière et subir une série de tests. Il y en a pour à peu près trois heures. Si vous ne réussissez pas, nous en restons là. Si cela marche, nous vous engageons, nous vous exposons la situation et nous vous mettons immédiatement à l'entraînement. Ça vous va ?

Everard hésita. Il avait l'impression qu'on le bousculait. Cette entreprise, c'était plus que ce bureau et cet étranger mielleux. Pourtant...

Il prit sa décision.

— Je ne signerai mon engagement qu'*après* avoir été mis au courant de tout ce dont il s'agit.

— Comme vous voudrez. Mr. Gordon haussa les épaules. D'ailleurs, les tests indiqueront la décision que vous prendrez. Nous utilisons des méthodes très avancées.

Ceci au moins était entièrement vrai. Everard avait quelques connaissances de psychologie moderne : les encéphalographes, les tests d'associations, l'esquisse de la personnalité. Cependant, une fois dans la pièce voisine, aucune des machines bâchées qui ronronnaient et clignotaient autour de lui ne lui sembla familière.

Les questions que lui posait l'assistant – un homme d'âge imprécis, la peau blanche, le crâne complètement chauve, avec un accent prononcé et une physionomie impassible – lui paraissaient incohérentes. Et qu'était-ce que ce masque de métal sur sa tête ? Où en aboutissaient les fils ?

Il examina subrepticement les cadrans, mais les lettres et les chiffres lui étaient inconnus. Ce n'était ni de l'anglais, ni du français, ni du russe, ni du grec ou du chinois... rien qui appartînt à l'année 1954 après Jésus-Christ. Peut-être commença-t-il dès lors à entrevoir la vérité.

Tandis que se poursuivaient les épreuves, il accédait à une bizarre conscience de sa propre personnalité. Manson Emmert Everard, trente ans, ex-lieutenant du génie de l'armée américaine, travaux d'ingénieur en Amérique, en Suède, en Arabie. Toujours célibataire, bien que pensant de plus en plus souvent, avec une certaine nostalgie, à ses amis mariés. Pas de liaison, pas d'attaches d'aucune sorte ; un peu bibliophile, joueur de poker entêté, amateur de bateaux à voiles, de chevaux et d'armes à feu, campeur et pêcheur à ses heures de loisir... Il savait déjà tout cela, bien sûr, mais seulement comme autant de traits isolés. Tandis que maintenant, curieusement, il se voyait soudain à l'image d'un organisme intégré, dont chaque composante était une facette unique et inévitable d'un ensemble donné.

Il sortit des tests épuisé et trempé de sueur. Mr. Gordon lui offrit une cigarette et parcourut rapidement des yeux une liasse de feuillets marqués en code que lui avait remis l'assistant. De temps à autre, il murmurait pour lui-même quelques mots : « Zeth 20 cortical... estimation indifférenciée ici... réaction psychique à l'antitoxine... faiblesse de la coordination centrale... » Il se laissait aller à un accent, un chantonement, une prononciation des voyelles qui ne ressemblait à rien de ce qu'Everard avait pu connaître au cours d'une carrière où il avait entendu massacrer l'anglais de toutes les manières possibles.

Il se passa une demi-heure avant qu'il relevât les yeux. Everard commençait à s'agiter et à s'irriter de ces façons cavalières, mais la curiosité le poussait à demeurer tranquillement sur son siège. Mr. Gordon découvrit des dents d'une blancheur insolite en un large sourire de satisfaction.

— Eh bien... enfin. Savez-vous que j'ai déjà dû repousser vingt-quatre candidatures ? Mais vous ferez l'affaire. Sûrement.

— L'affaire pour quoi ? (Everard se pencha en avant, conscient de l'accélération de son pouls.)

— Pour la Patrouille. Vous allez devenir une sorte de policier.

— Ouais ? Et où cela ?

— Partout. Et en tout temps. Préparez-vous à une rude surprise. Voyez-vous, notre société, tout en étant relativement légale, ne constitue qu'une façade – et une source de fonds. Notre véritable affaire, c'est de patrouiller dans le temps.

2

L'Académie se situait dans l'ouest de l'Amérique. Elle se situait également à l'ère oligocène, une époque chaude de forêts et de prairies, où les tristes ancêtres de l'homme s'écartaient en trottant de la piste des mammifères géants. Sa construction prenait date un millier d'années auparavant et on la maintiendrait encore un demi million d'années, – écart dans le temps qui suffisait à former autant d'individus qu'il en fallait à la Patrouille – puis on la détruirait soigneusement pour qu'il n'en reste aucune trace. Plus tard viendraient les glaciers, puis il y aurait des hommes et, en l'an 19352 après Jésus-Christ (la 7841^e année du Triomphe de Moren) les hommes découvriraient le moyen de voyager dans le temps et iraient dans l'oligocène construire l'Académie.

C'était une structure complexe de bâtiments longs et bas, avec des courbes souples et des couleurs changeantes, qui s'étalait dans une clairière au milieu d'arbres énormes et très anciens. Au-delà, des collines boisées se déroulaient jusqu'à la rive d'une grande rivière brunâtre et, la nuit, on entendait parfois le rugissement du titanothère ou le cri lointain du tigre à dents de sabre.

Everard sortit de la navette temporelle – une grande cabine de métal, sans traits distinctifs – avec la gorge sèche. Il avait la même impression qu'à son premier jour de régiment, douze ans plus tôt – ou quinze à vingt millions d'années dans le futur, si

l'on veut. Il se sentait solitaire, sans force, et souhaitait désespérément trouver un moyen honorable de rentrer chez lui. Ce n'était qu'une maigre consolation de voir les autres navettes débarquer un contingent d'une cinquantaine de jeunes hommes et de jeunes femmes. Les recrues s'agitaient lentement en un groupe maladroit. Tout d'abord elles ne se parlèrent point, se contentant de s'entre-regarder. Everard reconnut un col dur et un chapeau melon d'une époque révolue ; les vêtements et les coiffures évoquaient la succession des modes jusqu'à 1954... et au-delà. D'où venait-elle, cette fille à la culotte collante et iridescente, avec ses lèvres peintes en vert et ses cheveux jaunes aux ondulations fantastiques ? Où plutôt... de quand venait-elle ?

Un homme d'environ vingt-cinq ans se tenait par hasard auprès de lui – un Anglais, de toute évidence, d'après son vêtement de tweed usé jusqu'à la corde et son visage long et maigre. Il semblait dissimuler, sous une apparence étudiée et maniérée, une virulente amertume.

— Après tout, pourquoi ne ferions-nous pas connaissance ? lui proposa Everard en donnant son nom et son origine.

Charles Whitcomb, Londres, 1947, répondit timidement l'homme. Je venais tout juste d'être démobilisé – de la R. A. F. – et ceci m'a semblé intéressant. Maintenant, je n'en suis plus tellement sûr.

— Ça peut l'être, dit Everard qui pensait au salaire. (Quinze mille dollars par an pour commencer ! Mais comment compaient-ils les années ? Cela devait être en fonction du sentiment individuel de la durée réelle.)

Un homme s'avança dans leur direction. Jeune et mince, il était vêtu d'un uniforme collant de couleur grise et d'une cape bleu sombre qui paraissait scintiller comme cousue d'étoiles. Il avait une expression aimable, souriante, et parlait avec cordialité, d'un accent neutre :

— Bonjour à tous ! Soyez les bienvenus à l'Académie. J'imagine que vous comprenez tous l'anglais ?

Everard remarqua un individu portant les restes d'un mauvais uniforme allemand, un Hindou et quelques autres sans doute originaires de divers pays étrangers.

— Nous utiliserons donc l'anglais, jusqu'à ce que vous ayez appris le temporel. (L'homme était à l'aise, les mains aux hanches.) Je m'appelle Dard Kelm. Je suis né en — voyons un peu — en 9573 de l'ère chrétienne mais je me suis spécialisé sur votre période. A ce propos, elle va de 1850 à 1975, ce qui veut dire que vous provenez tous d'une époque située entre ces deux dates. Je suis en quelque sorte et officiellement votre mur des lamentations au cas où quelque chose ne marcherait pas.

« Notre maison est régie par des règles sans doute différentes de ce que vous attendiez. Nous ne formons pas nos hommes en masse, par conséquent nous n'avons pas besoin de la discipline compliquée d'une école ou d'une armée. Chacun d'entre vous recevra un enseignement personnel en dehors de l'instruction générale. Il ne nous est pas nécessaire de sanctionner l'échec dans les études, car les tests préliminaires nous garantissent qu'il n'y en aura pas — et ils ne prédisent que peu de chances d'échec dans le travail proprement dit. Chacun de vous a une cote élevée de maturité d'esprit en fonction de son degré de civilisation. Toutefois, la variabilité des aptitudes signifie que, si nous voulons développer chaque individu au maximum, nous devons le guider personnellement.

« Peu de formalités ici, en dehors de la courtoisie élémentaire. Vous aurez l'occasion de vous distraire autant que de travailler. Nous n'attendrons jamais plus de votre part que vous ne pouvez fournir. Je pourrais ajouter que la pêche et la chasse sont assez intéressantes dans les environs immédiats, et que si vous volez jusqu'à quelques centaines de kilomètres, elles deviennent fantastiques.

« Et maintenant, si personne n'a de questions à poser, je vous prie de me suivre. Je vais vous installer.

Dard Kelm leur fit la démonstration des appareils en usage dans une pièce modèle. Ils étaient d'un type qu'on se serait attendu à voir, par exemple, en l'an 2000 ; un mobilier discret, adapté d'avance pour un confort parfait, des distributeurs de rafraîchissements, des écrans branchés sur une immense bibliothèque audio-visuelle. Rien de trop futuriste jusqu'à présent. Chaque étudiant avait sa propre chambre dans le bâtiment « dortoir » ; les repas étaient pris dans un réfectoire central,

mais il était possible d'organiser des réunions privées. Everard ressentit une détente intérieure.

Il y eut un banquet de bienvenue. Les plats étaient classiques, mais non les machines silencieuses qui roulaient pour les apporter. Il y avait du vin, de la bière et du tabac en abondance. Peut-être avait-on glissé quelque chose dans la nourriture, car Everard éprouva comme les autres un sentiment d'euphorie. Il finit par se mettre à taper un *boogie* sur le piano, tandis qu'une demi-douzaine d'autres emplissaient l'air de leurs chants discordants.

Seul Charles Whitcomb se tenait sur la réserve, en sirotant maussadement un verre, tout seul dans un coin. Dard Kelm s'abstint avec tact de s'efforcer de l'attirer parmi les autres.

Everard se dit que cela allait lui plaire. Toutefois, le travail, l'organisation et le but poursuivi demeuraient encore brumeux.

— Le voyage dans le temps a été découvert à l'époque où l'Hérésiarchie Chorite prenait fin, expliqua Kelm, dans la salle de conférences. Vous en étudierez les détails par la suite. Pour le moment, croyez-moi sur parole : c'était une époque turbulente où les rivalités commerciales et raciales donnaient naissance à des luttes, bec et ongles, entre de gigantesques ligues, où tous les moyens étaient bons, où les divers gouvernements n'étaient qu'autant de pions sur l'échiquier galactique. L'effet temporel fut un sous-produit des recherches entreprises pour trouver un moyen de transport instantané, dont quelques-uns d'entre vous comprendront que la description exigerait des fonctions mathématiques discontinues à l'infini... de même que pour les voyages dans le passé. Je ne traiterai pas cet aspect théorique, — on vous en donnera une idée au cours de physique, — mais je tiens simplement à vous dire que cela met en jeu le concept de relations à valeurs infinies dans un continuum à $4N$ dimensions, où N représente le nombre total des particules de l'univers.

« Evidemment, le groupe qui fit cette découverte, les Neuf, se rendait compte de ses possibilités. Non seulement d'ordre commercial — échanges, mines et toutes autres transactions que vous pouvez imaginer —, mais aussi d'ordre technique : celle de

porter à leurs ennemis un coup mortel. Voyez-vous, le temps est variable ; on peut changer le passé...

— J'ai une question à poser ! C'était la jeune personne de 1972, Elisabeth Gray, qui, en sa période personnelle, était une jeune physicienne d'avenir.

— Je vous en prie, fit poliment Kelm.

— Je trouve que vous décrivez une situation logiquement impossible. Je vous accorde la possibilité de voyager dans le temps, puisque nous sommes ici, mais un événement ne peut pas à la fois *avoir* et *ne pas avoir* eu lieu.

— Seulement si l'on s'attache à une logique qui ne soit pas estimée en Aleph-sub-Aleph, dit Kelm. Voici ce qui se passe : imaginez que je remonte dans le temps et que j'empêche votre père de rencontrer votre mère. Vous ne seriez *jamais* venue au monde. Cette portion de l'histoire universelle ne serait plus la même ; elle aurait toujours été différente, bien que je dusse garder le souvenir de la situation *originelle*.

— Bon. Et si vous faisiez de même pour vous-même ? Cesseriez-vous d'exister ?

— Non, car à ce moment je me mettrais à appartenir au secteur de l'histoire antérieur à mon intervention. Appliquons l'exemple à vous. Si vous retourniez en l'an... 1946, j'imagine, et que vous vous efforciez d'empêcher le mariage de vos parents en 1947, vous n'en auriez pas moins dès lors existé cette année-là ; vous n'échapperiez pas à l'existence du seul fait que vous auriez influé sur le cours des événements. Ceci serait valable même si vous n'étiez apparue en 1946 qu'une microseconde avant de tuer l'homme qui serait autrement devenu votre père.

— Mais alors, j'existerais sans... sans avoir eu d'origine ! protesta-t-elle. J'aurais la vie, et des souvenirs, et... tout... et pourtant *rien* ne les aurait causés.

Kelm haussa les épaules.

— Et alors ? Vous prétendez que la loi de causalité ou, plus exactement, la loi de conservation de l'énergie, n'implique que des fonctions continues. En réalité, la discontinuité est tout à fait possible. (Il se mit à rire et s'appuya à son pupitre.) Bien entendu, il y a des impossibilités. Vous ne pourriez pas être votre propre mère, par exemple, simplement à cause de la génétique.

Si vous retourniez épouser votre ancien père, les enfants seraient différents, aucun ne serait vous, car chacun d'eux n'aurait que la moitié de vos chromosomes.

« Mais ne nous écartons pas du sujet. Vous apprendrez les détails dans d'autres conférences. Je ne vous donne qu'une idée d'ensemble. Je continue : les Neuf entrevirent la possibilité de remonter dans le temps et d'empêcher leurs ennemis d'avoir eu le moindre commencement, et même d'être nés. Mais alors apparurent les Daneeliens.

Pour la première fois, il se départit de son attitude débonnaire et mi-amusée, et il se tint comme un homme tout nu et seul en présence de l'inconnaissable. Il reprit d'une voix posée :

— Les Daneeliens font partie de l'avenir – de *notre* avenir – à plus d'un million d'années de distance de mon époque. L'homme s'est transformé en quelque chose... d'impossible à décrire. Vous ne rencontrerez sans doute jamais de Daneeliens. Si cela devait vous arriver, cela vous causerait... un choc. Ils ne sont ni mauvais – ni bienveillants : ils sont aussi éloignés de toutes nos connaissances ou sentiments que nous le sommes nous-mêmes de ces insectivores qui vont être nos ancêtres. Il n'est pas souhaitable de se trouver nez à nez avec ce genre de créatures.

« Ils n'avaient d'autre souci que de protéger leur propre existence. L'exploration du temps était déjà chose ancienne chez nous quand ils ont surgi du futur ; il y avait eu des occasions sans nombre pour les sots, pour les avides, pour les fous, de remonter le cours de l'Histoire et de la mettre sens dessus dessous. Les Daneeliens n'étaient pas venus interdire les voyages temporels, – cela faisait partie du complexe qui a abouti à eux, – mais il leur fallait le réglementer, pour éviter de voir leur propre époque bouleversée par nos agissements, le choc en retour dans l'Histoire. Les Neuf se trouvèrent donc empêchés de mener à bien leurs complots. Et on fonda la Patrouille pour faire la police sur les pistes du Temps.

« Votre travail s'accomplira généralement dans le cadre de vos propres époques, à moins que vous ne parveniez au grade de « Non-Attaché ». Vous mènerez dans l'ensemble des vies ordinaires, avec une famille et des amis comme de coutume. La part

secrète de vos vies sera compensée par un bon salaire, une protection efficace, des vacances de temps à autre en des lieux forts intéressants, une tâche extrêmement digne. Mais vous serez continuellement de service. Quelquefois, vous viendrez en aide à des explorateurs du temps en difficulté, d'une manière ou d'une autre. Parfois, on vous confiera des missions, comme d'annuler l'action éventuelle d'ambitieux conquistadores de la politique, de la guerre ou du commerce. Quelquefois aussi, la Patrouille devra s'incliner devant le dommage déjà causé et travailler au contraire, au cours de périodes postérieures, à contrebalancer les influences pour remettre l'Histoire dans la voie désirée.

« Je vous souhaite à tous bonne chance.

La première partie de l'instruction portait sur la physiologie et la psychologie. Everard ne s'était jamais rendu compte à quel point la vie qu'il avait menée en son temps avait diminué son être, de corps et d'esprit ; il n'était guère que la moitié de l'homme qu'il aurait dû être. Ce fut un dur apprentissage, mais il eut finalement la joie de se sentir pleinement maître de ses muscles, d'éprouver des émotions renforcées du fait d'avoir subi une discipline, d'avoir une pensée consciente, rapide et précise.

En cours d'instruction, on le conditionna profondément à ne révéler rien de la Patrouille, à ne pas même faire allusion à son existence devant toute personne non autorisée. Cela lui aurait été impossible, en toute circonstance, aussi impossible que de sauter sur la Lune. Il apprit également les caractéristiques internes et externes des personnalités publiques de son XX^e siècle.

On lui enseigna le temporel, cette langue artificielle qui permettait aux Patrouilleurs de toutes les époques de communiquer entre eux sans être compris des étrangers, miracle d'expression logique et organisée.

Il croyait connaître le métier de combattant, mais il lui fallut apprendre les stratagèmes et l'usage d'armes échelonnées sur cinquante mille années, depuis le glaive de l'Age de Bronze jusqu'à la charge cyclique capable d'anéantir un continent. De retour dans sa propre période, on lui remettait un arsenal res-

treint – il se pouvait qu'on l'envoie en d'autres époques et l'anachronisme trop évident était rarement autorisé.

Il y avait encore l'étude de l'Histoire, de la science, des arts et des philosophies, des détails linguistiques et des manières. Ces derniers sujets ne concernaient que la période de 1850 à 1975 ; s'il se trouvait d'aventure envoyé dans un autre temps, il recevrait des instructions spéciales de la part d'un conditionneur hypnotique. C'était grâce à de telles machines qu'il était possible d'achever la formation des recrues en trois mois.

Il apprit l'histoire de l'organisation de la Patrouille. Dans l'avenir, au-delà d'elle, il y avait ce sombre mystère que constituait la civilisation daneelienne, mais il n'y avait que peu de contacts directs avec celle-ci. La Patrouille était établie sur des bases semi-militaires, avec des grades, mais sans formalisme particulier. L'Histoire était divisée en milieux géographiques, avec un bureau central sis dans une ville importante pour une période choisie de vingt ans (et dissimulé derrière une activité légitime comme le commerce, par exemple), ainsi que divers bureaux secondaires. Pour son époque, il y avait trois milieux : le monde occidental, bureau à Londres ; La Russie, bureau à Moscou ; l'Asie, bureau à Peiping. Tous se situaient dans les années faciles de 1890 à 1910, alors qu'il était moins difficile de se dissimuler que par la suite. Les décennies ultérieures étaient contrôlées par des bureaux moins importants, comme celui de Gordon. L'agent fixe ordinaire vivait dans son propre temps, souvent nanti d'une occupation légitime. Les communications entre années se faisaient par des navettes-robots minuscules ou par courriers, avec des dérivations automatiques pour que les messages n'affluent pas en trop grand nombre à la fois.

L'organisation était si vaste qu'Everard ne parvenait pas à en appréhender l'ampleur. Il s'était lancé dans quelque chose de nouveau et de passionnant, voilà tout ce qu'il comprenait pleinement... pour le moment.

Ses instructeurs étaient bienveillants, toujours prêts à bavarder. Le vétéran grisonnant qui lui enseigna à manœuvrer les astronefs avait combattu sur Mars en 3890.

Vous autres, vous pigez rapidement, leur disait-il, mais c'est vraiment diabolique quand il faut enseigner à des gens des ères

préindustrielles. Nous n'essayons même plus de leur inculquer les premiers rudiments. J'ai eu une fois un Romain – du temps de César –, un garçon assez brillant, d'ailleurs, mais il n'a jamais pu se mettre dans la tête qu'on ne peut pas traiter une machine comme un cheval. Quant aux Babyloniens – le voyage dans le temps, c'était tout simplement hors de leur conception du monde. Nous avons été obligés de leur coller une histoire de bataille des dieux.

— Et quelle histoire nous collez-vous, à nous ? demanda Whitcomb.

Le navigateur spatial lui lança un regard aigu.

— La vérité, finit-il par dire, pour autant que vous puissiez l'assimiler.

— Comment en êtes-vous venu à faire ce travail ?

— Oh... j'ai été blessé au large de Jupiter. Il ne restait pas grand-chose de moi. Ils m'ont recueilli, m'ont refait un corps tout neuf – et comme je n'avais plus de parents vivants, et que tout le monde me croyait mort, je n'ai pas vu grande nécessité de rentrer chez moi. Ce n'est pas drôle de vivre sous la coupe du Corps Directeur. Alors, j'ai accepté ce poste. Bonne compagnie, vie facile, et des permissions à passer dans un tas d'époques. (Il sourit.) Attendez d'avoir visité l'époque décadente de la Troisième Matriarchie ! Vous ne savez pas encore ce que c'est que de rigoler !

Everard ne fit pas de commentaires. Il était trop fasciné par le spectacle, vu de l'astronef, du globe énorme de la Terre roulant devant un fond d'étoiles.

Il se lia d'amitié avec d'autres étudiants. C'était une bande aimable – et, naturellement, du fait qu'ils avaient été choisis pour la Patrouille, ils étaient tous audacieux et intelligents. Il y avait une ou deux idylles. Everard se rappelait *Le portrait de Jennie*¹ mais il n'y avait pas ici de malédiction. Le mariage était tout à fait possible, du moment que le couple choisissait l'année

¹ Le portrait de Jennie, roman de Robert Nathau, traduit chez Stock en 1947 et adapté au cinéma en 1950. C'est le drame, dans un contexte fantastique, de deux êtres qui s'aiment tout en vivant selon des temps différents.

où s'installer. Il aimait lui-même beaucoup les filles avec qui il se trouvait, mais il ne perdait pas la tête.

Fait étrange, ce fut avec le taciturne et morose Whitcomb qu'il eut l'amitié la plus intime. Il y avait quelque chose d'attirant chez cet Anglais – il était si cultivé, si brave garçon et, cependant, comme perdu.

Un jour, ils firent une promenade à cheval (devant leurs montures, les ancêtres lointains du cheval se sauvaient à la vue de leurs gigantesques descendants). Everard avait pris un fusil dans l'espoir d'abattre un sanglier géant qu'il avait aperçu. Tous deux portaient l'uniforme de l'Académie, des vêtements gris clair, frais et soyeux sous le soleil jaune et chaud.

— Je m'étonne que nous soyons autorisés à chasser, observa l'Américain. Si, par hasard, j'abattais un tigre à dents de sabre, destiné à l'origine à dévorer un de ces insectivores pré-humains, cela ne transformerait-il pas tout l'avenir ?

— Non, répondit Whitcomb. Il avait progressé plus vite dans l'étude de la théorie de l'exploration du temps. Voyez-vous, c'est plutôt comme si le continuum était fait d'un réseau de solides rubans de caoutchouc. Il n'est pas facile de le déformer, il tend toujours à revenir à sa forme « antérieure ». Un insectivore particulier n'a pas d'importance, c'est l'ensemble génétique de l'espèce qui a abouti à l'homme.

« De même, si je tuais un mouton au Moyen Age, je ne supprimerais pas du coup toute sa descendance, par exemple tous les moutons existant en 1940. Au contraire, ils seraient toujours là, inchangés jusque dans leurs gènes mêmes, en dépit d'une ascendance différente sur un point – parce que sur une aussi longue période, tous les moutons, ou tous les hommes, sont les descendants de *tous* les premiers moutons ou hommes. C'est une compensation ; à un moment quelconque de la chaîne, quelque autre ancêtre fournit les gènes que vous pensiez avoir détruits.

« Toujours de même... imaginons un cas plus précis : que je revienne empêcher Booth de tuer Lincoln. A moins que je ne prenne des précautions extrêmes, il arriverait sans doute que quelqu'un d'autre tirerait le coup de feu et que Booth en serait cependant accusé. Il y a élasticité plutôt que plasticité du temps.

« C'est cette élasticité même qui permet de s'y déplacer sans dommages. Si vous désirez vraiment changer l'ordre des choses, il faut alors le faire selon une méthode rigoureuse, et encore faut-il se donner beaucoup de mal, à l'ordinaire. (Ses lèvres se tordirent.) On nous répète sans cesse que si *nous* intervenons, nous en serons punis. Je ne suis pas autorisé à retourner en arrière et à tuer ce salaud d'Hitler au berceau. Je suis censé le laisser évoluer comme il l'a fait, pour qu'il déclenche la guerre et qu'il tue ma fiancée.

Everard chevaucha en silence pendant un moment. Il n'y avait d'autre bruit que celui du cuir des selles et le frissonnement des hautes herbes.

— Oh..., finit-il par dire. Je suis navré. Désirez-vous que nous en parlions ?

— Oui. Mais il n'y a pas grand-chose à dire. Elle faisait partie des W. A. A. F., — elle s'appelait Mary Nelson, — nous devions nous marier après la guerre. Elle se trouvait à Londres en 1944. Le 17 novembre. Une date que je n'oublierai jamais. C'est un V1 qui l'a tuée. Elle s'était rendue dans la maison d'une voisine, à Streatham — elle était en permission près de sa mère. La maison a été pulvérisée, et son propre foyer n'a même pas été touché.

Whitcomb était livide. Son regard se perdait devant lui.

— Ce me sera rudement difficile de ne pas... de ne pas revenir en arrière, de quelques années seulement, pour la revoir tout au moins. Seulement la revoir... Non ! Je n'ose pas.

Everard lui mit gauchement la main sur l'épaule, et ils poursuivirent leur route en silence.

La classe progressait, chacun suivant son allure personnelle, mais les compensations jouant, ils obtinrent leur brevet tous ensemble. Ce fut une brève cérémonie, suivie d'une grande fête et de promesses d'ivrogne concernant des réunions futures. Puis ils repartirent pour les mêmes années d'où ils étaient venus : pour la même heure exactement.

Everard reçut, outre les félicitations de Gordon, une liste des agents qui étaient ses contemporains (certains avaient des fonctions dans les services militaires secrets, par exemple), puis il rentra dans son appartement. Plus tard, on lui trouverait

peut-être quelque travail à un poste d'observation bien situé, mais sa tâche présente – derrière celle de « conseiller spécial de la Société d'Entreprises Mécaniques », chargé de l'impôt sur le revenu – consistait uniquement à parcourir une douzaine de journaux par jour, pour y relever les indices de voyages temporels qu'on lui avait enseigné à déceler, et se tenir prêt à répondre à tout appel.

Par hasard, ce fut lui-même qui trouva son premier travail.

3

C'était une impression bizarre que de lire les titres et de savoir dans une certaine mesure ce qui allait suivre. Cela supprimait la tension nerveuse, mais cela causait de la tristesse, car c'était là une ère tragique et il savait ce que les hommes devaient endurer. Il comprenait le désir de Whitcomb de revenir en arrière et de transformer l'Histoire.

Malheureusement, un homme seul était, bien entendu, trop limité dans ses possibilités. Il ne pouvait pas changer favorablement le monde, sauf par un hasard extraordinaire – et, plus vraisemblablement, il ne réussirait qu'à tout gâcher. Retourner en arrière pour tuer Hitler et les chefs japonais et soviétiques... pour que quelqu'un de plus rusé prenne leur place ! Peut-être l'énergie atomique resterait-elle dans l'ombre, et la floraison merveilleuse de la Renaissance vénusienne n'aurait-elle jamais lieu. Du diable si l'on savait...

Il regarda par la fenêtre. Les lumières flamboyaient devant un ciel agité ; la rue fourmillait d'autos et d'une foule pressée et anonyme ; il ne pouvait pas voir les gratte-ciel de Manhattan, de ce point, mais il savait qu'ils dressaient orgueilleusement leurs fronts vers les nuées. Et tout cela n'était qu'un simple remous de cet immense fleuve au courant irrésistible, qui se précipitait, dans un bruit de tonnerre, depuis le paisible paysage pré-

humain où lui-même s'était trouvé jusqu'à l'inconcevable futur d'aneelien. Combien de milliards et de trillions d'êtres humains devaient vivre, rire, pleurer, peiner, espérer et mourir dans ce courant bondissant !

Il soupira, bourra sa pipe et se retourna vers la pièce. Une longue marche n'avait pas suffi à le calmer ; il avait l'esprit et le corps impatients de se mettre à l'œuvre. Mais il était tard et... Il s'approcha du rayon de livres, prit un volume plus ou moins au hasard et se mit à lire. C'était un recueil de récits des époques victorienne et édouardienne.

Une mention au passage le frappa. Il y était question d'une tragédie survenue à Addleton et de l'étrange contenu d'un ancien tumulus breton. Rien de plus. Voyage dans le temps ? Il sourit intérieurement.

Pourtant...

« Non, songea-t-il, c'est insensé. »

Cela ne ferait cependant aucun mal de vérifier. L'incident était daté de 1894, en Angleterre. Il pouvait consulter les archives du *Times* de Londres. Rien d'autre à faire... Probablement était-ce pour cette raison même qu'on lui avait donné ce morne travail de lecture des journaux ; pour que son esprit, irrité à force d'ennui, s'aventure dans tous les coins imaginables.

Il se trouvait sur le perron de la bibliothèque publique au moment où elle ouvrit ses portes.

Le compte rendu se trouvait là, daté du 25 juin 1894, et les articles continuaient pendant les jours suivants. Addleton était un village du Kent, remarquable principalement par son château du XVII^e siècle, appartenant à Lord Wyndham, et par un tumulus d'âge indéterminé. Le lord, archéologue amateur mais enthousiaste, y avait procédé à des fouilles, en compagnie d'un certain James Rotherhithe, spécialiste du British Museum, qui se trouvait être son parent. Ils avaient mis au jour une chambre funéraire saxonne, sans grand intérêt : quelques objets artisanaux, presque entièrement pourris de rouille, des ossements d'hommes et de chevaux. Il y avait également un coffre dans un état de conservation surprenant, renfermant des lingots d'un métal inconnu, qu'on présumait être un alliage de plomb ou d'argent. Mais Lord Wyndham était tombé gravement malade,

présentant les symptômes d'un empoisonnement mortel ; Rotherhithe, qui avait à peine jeté un coup d'œil dans le coffre, ne s'était trouvé nullement affecté, et les circonstances avaient suggéré qu'il avait fait prendre à son compagnon une dose dangereuse d'un poison oriental mystérieux. Scotland Yard l'avait arrêté à la mort de Lord Wyndham, survenue le 25. La famille de Rotherhithe s'était adressée à un détective-conseil bien connu qui était parvenu à démontrer, par un raisonnement très astucieux suivi d'expériences sur des animaux, que l'accusé était innocent et que l'agent de la mort était une « émanation nocive » provenant du coffre. On avait jeté la boîte et son contenu dans la Manche. Félicitations mutuelles. Et, en fondu, une fin satisfaisante.

Everard restait tranquillement assis dans la longue et silencieuse salle. Le récit n'était pas assez explicite. Mais il était extrêmement suggestif, à tout le moins.

Cependant, pourquoi le bureau victorien de la Patrouille n'avait-il pas enquêté ? Ou bien l'avait-il fait ? Sans doute. Naturellement, il n'avait pas publié ses découvertes.

En tout cas, il valait mieux envoyer une note.

De retour en son appartement, il prit l'une des petites navettes messagères qu'on lui avait remises, y déposa un rapport et régla les commandes pour le bureau de Londres au 25 juin 1894, jour du premier compte rendu dans le *Times*. Quand il eut pressé le dernier bouton, la boîte disparut, dans un souffle d'air qui vint combler l'espace qu'elle avait occupé.

Elle revint presque instantanément. Everard l'ouvrit et en tira une feuille de papier mince couverte de caractères de machine, bien lisibles – oui, bien sûr, la machine à écrire était déjà inventée à cette époque. Il la parcourut avec la promptitude qu'on lui avait enseignée.

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre du 6 septembre 1954, nous tenons à vous en accuser réception et à vous féliciter de votre diligence. Cette affaire vient juste de commencer ici, mais nous sommes actuellement fort occupés à prévenir l'assassinat de Sa Majesté, ainsi que concernés par la question des Balkans, le

commerce de l'opium avec la Chine, etc. Bien que nous puissions évidemment conclure les affaires courantes juste avant de revenir à celle-ci, il est bon d'éviter les faits étranges, comme de se trouver en deux endroits presque en même temps, ce qui pourrait se remarquer. Nous serions donc très heureux si vous-même, ainsi qu'un agent britannique qualifié, pouviez nous venir en aide. Sauf contrordre, nous vous attendons, 14 B, Old Osborne Road, le 26 juin 1894, à minuit.

Veillez croire, Monsieur, à nos sentiments les plus dévoués.

J. MAINWETHERING.

Suivait un tableau de coordonnées spatio-temporelles, d'un effet inattendu, après ce style fleuri.

Everard téléphona à Gordon, obtint son accord et passa commande d'un saute-temps au magasin de la « Société ». Il envoya ensuite une note à Charles Whitcomb, en 1947, et reçut un unique mot en réponse : « Entendu. » Il alla prendre livraison de l'engin.

Cela rappelait une moto, sans roues et sans guidon. Il y avait trois selles et un élément propulseur antigravité.

Everard régla les commandes sur l'époque de Whitcomb, effleura le bouton principal et se trouva dans un autre entrepôt.

Londres, 1947. Il resta assis un moment, songeant qu'à ce même moment, il se trouvait lui-même, de sept ans plus jeune, à l'université, aux Etats-Unis. Puis Whitcomb apparut et lui serra la main.

— Content de vous revoir, mon vieux. Son visage hagard s'illumina de cet étrange et attirant sourire qu'Everard avait appris à connaître. Donc... chez Victoria, hein ?

— Exact. Embarquez.

Everard procéda à un nouveau réglage. Cette fois, il arriverait dans un bureau. Un bureau intérieur, tout à fait privé.

Le bureau jaillit autour de lui. Le mobilier de chêne avait une lourdeur inattendue, ainsi que l'épais tapis et les manchons incandescents au gaz. Les lampes électriques existaient déjà, mais *Dalhousie Roberts* était une firme réputée pour sa solidité et son esprit conservateur.

Mainwethering lui-même se leva de son fauteuil pour les accueillir. C'était un homme corpulent, d'aspect pompeux, avec des favoris en broussaille et un monocle. Toutefois, il se déplaçait en donnant une impression de puissance. Son accent d'Oxford était si poussé qu'Everard le comprenait difficilement.

— Bonsoir, messieurs. J'espère que vous avez fait bon voyage ? Oh ! oui... pardon... vous êtes nouveaux dans le métier, n'est-ce pas ? C'est toujours un peu déconcertant au début. Je me rappelle ma surprise lors d'une visite au XXI^e siècle. Si peu anglais... C'est tout naturel, cependant, ce n'est qu'un autre aspect d'un univers sans cesse étonnant. Vous excuserez la brièveté de mon hospitalité, mais nous sommes vraiment très occupés. En 1917, un Allemand fanatique a découvert le secret du voyage dans le temps, près d'un de nos agents imprudents ; il a volé une machine et est venu à Londres pour assassiner Sa Majesté. Nous avons un mal du diable à le retrouver.

— Y parviendrez-vous ? demanda Whitcomb.

— Oui, certes. Mais c'est un fichu labeur, messieurs, surtout lorsqu'on est tenu d'opérer en secret. J'aimerais engager un enquêteur privé, mais le seul qui vaille la peine est vraiment trop intelligent et risquerait de découvrir la vérité par déduction. Il opère selon le principe que lorsqu'on a éliminé l'impossible, tout ce qui reste, si improbable que ce soit, doit être la vérité absolue – et je crains qu'il n'ait des vues très larges sur ce qui constitue l'improbable mais possible.

— Je parie que c'est le même homme qui s'occupe de l'affaire d'Addleton... ou qui s'en occupera bientôt, fit Everard. C'est sans importance ; nous savons qu'il prouvera l'innocence de Rotherhithe. Ce qui compte, c'est que, selon de fortes probabilités, nous avons là une trace d'un voyage temporel non réglementaire à l'époque saxonne.

— Oui... oui... hum ! Voici des vêtements, messieurs, et de l'argent, et des papiers, tout prêts à votre intention. Je pense parfois que vous autres, les agents mobiles, vous n'appréciez pas tout ce que les bureaux ont à fournir de travail pour l'opération même la plus infime. Hum ! Pardon. Avez-vous un plan de campagne ?

— Oui. (Everard quittait ses vêtements du XX^e siècle.) Je le crois. Nous en savons tous les deux suffisamment sur l'époque victorienne pour commencer. Il faudra cependant que je reste Américain... oui, je vois que vous en avez tenu compte pour mes papiers.

Mainwethering prit un air pitoyable.

— Si l'incident du tumulus a trouvé place dans un ouvrage littéraire important, comme vous le dites, nous allons recevoir des centaines de notes à ce sujet, maintenant que nous entrons dans la période où il se déroule. Il s'est trouvé que la vôtre est arrivée la première. Il m'en est arrivé deux autres depuis, une de 1923 et une de 1960. Mon Dieu ! comme je voudrais qu'on m'autorise à avoir un secrétaire-robot !

Everard se débattait avec son costume inaccoutumé. Celui-ci lui allait assez bien, ses mesures étant déposées à ce bureau, mais il n'avait jamais encore apprécié à sa juste valeur le confort de la mode de son temps. Au diable ce gilet !

— Ecoutez, reprit-il, il se peut que l'affaire soit sans danger de conséquences. En fait, puisque nous sommes tous ici, elle a dû être sans suite. Hein ?

— Pour le moment, précisa Mainwethering. Mais réfléchissez. Vous retournez tous les deux à l'époque saxonne et vous découvrez le maraudeur. Mais vous échouez. Peut-être vous tue-t-il avant que vous ayez eu le temps de tirer vous-mêmes. Peut-être attire-t-il dans une embuscade ceux que nous envoyons pour vous succéder. Ensuite il entreprend sa révolution industrielle ou tout autre projet qu'il a en tête. L'Histoire est transformée. Vous, vous trouvant là-bas avant le point de changement, vous existez encore... même si ce n'est qu'à l'état de cadavres... mais nous, ici, nous n'avons jamais existé. Cette conversation n'a jamais eu lieu. Comme dit Horace...

— Peu importe ! fit Whitcomb en riant. Nous allons d'abord examiner le tumulus dans l'année présente, puis revenir ici pour décider de la suite.

Il se pencha pour transférer le contenu d'une valise XX^e siècle dans une monstruosité faite d'étoffe à fleurs, à la Gladstone. Deux armes à mains, quelques appareils physiques et

chimiques non encore inventés en son propre temps, une radio minuscule pour appeler le bureau en cas d'ennuis.

Mainwethering consulta son indicateur des chemins de fer.

Vous pouvez prendre le train de 8 heures 23, à Charing Cross, demain matin. Comptez une demi-heure pour vous rendre d'ici à la gare.

— Okay.

Everard et Whitcomb enfourchèrent de nouveau leur machine pour sauter jusqu'au lendemain et disparurent. Mainwethering soupira, bâilla, laissa ses instructions à son employé et rentra chez lui. L'employé était présent quand le saute-temps se matérialisa, à 7 heures 45 du matin.

Ce fut la première fois qu'Everard prit conscience de la *réalité* des voyages dans le temps. Il le savait auparavant, naturellement, il en avait été frappé, comme il se doit, mais du point de vue émotif, ce lui était resté en quelque sorte étranger. Maintenant, à parcourir au trot d'un cheval un Londres qu'il ignorait, dans un véritable *hansom* (pas une curiosité pour touristes, mais une voiture poussiéreuse, abîmée, qui faisait son travail), à respirer un air qui renfermait davantage de fumée que celui du XX^e siècle, mais pas de vapeurs d'essence, à voir les foules qui passaient – des hommes en melon et en haut de forme, des marins couverts de suie, des femmes en jupe longue : non pas des figurants mais des êtres humains bien réels qui parlaient, transpiraient, riaient, avaient la mine sombre, vaquaient à leurs affaires – il avait le sentiment brutal et violent d'être bien *là*.

En ce moment, sa mère n'était pas encore née, ses grands-parents étaient deux jeunes couples se préparant à leur union, Grover Cleveland était président des Etats-Unis et Victoria, reine d'Angleterre, Kipling écrivait, et les derniers soulèvements des Indiens d'Amérique n'avaient pas encore eu lieu... C'était comme un coup de massue sur la tête.

Whitcomb acceptait le fait avec plus de calme, mais ses yeux étaient sans cesse en mouvement, comme pour absorber ce jour de la gloire de l'Angleterre.

Je commence à comprendre, dit-il à voix basse. On ne s'est jamais mis d'accord sur le point de savoir si cette période marque le triomphe des conventions rigides et sans naturel, ou

si elle est la dernière fleur de la civilisation occidentale avant le début de sa flétrissure. Rien que de voir ces gens, cela me fait comprendre : c'était à la fois tout ce qu'on en a dit, le bon et le mauvais, car ce n'était pas une simple chose qui arrivait à chacun, mais bien le produit de millions de vies individuelles.

— Naturellement, cela doit être vrai de tous les âges.

Le train n'était guère surprenant, pas tellement différent des voitures de chemins de fer anglais de l'an 1954, ce qui fournit à Whitcomb l'occasion de placer quelques observations sarcastiques sur les inviolables traditions. Au bout de deux heures, le train les déposa dans une gare de village endormie, parmi des jardins de fleurs amoureusement soignés, où ils louèrent une voiture pour les conduire au château de Wyndham.

Un constable poli les fit entrer après leur avoir posé quelques questions. Ils se faisaient passer pour des archéologues

— Everard un Américain, et Whitcomb un Australien — qui avaient été fort désireux de rencontrer Lord Wyndham, et durement éprouvés de sa fin tragique. Mainwethering, qui semblait avoir des accointances dans tous les domaines, leur avait remis des lettres d'introduction signées d'une personnalité bien connue du British Muséum. L'inspecteur de Scotland Yard consentit à leur laisser examiner le tumulus.

— L'affaire est close, messieurs, il n'y a plus d'indices, même si mon collègue n'est pas d'accord, ha, ha !

L'enquêteur privé eut un sourire acide et les observa avec soin tandis qu'ils approchaient du monticule ; il était grand, mince, le visage aigu, et accompagné d'un individu trapu, à moustaches, boiteux, qui paraissait jouer le rôle d'acolyte.

Le tumulus était long et élevé, couvert d'herbe, sauf à l'endroit où une entaille à vif marquait l'entrée des fouilles jusqu'à la chambre funéraire. Celle-ci avait été étayée de poteaux mal équarris, depuis longtemps écroulés ; il y avait encore dans la poussière, des fragments de ce qui avait été autrefois du bois.

— Les journaux ont parlé d'un coffre de métal, dit Everard. Je me demande si nous pourrions y jeter un coup d'œil ?

L'inspecteur acquiesça du geste et les emmena dans une bâtisse extérieure où étaient exposées les principales trouvailles. A

part la boîte, il n'y avait que des morceaux de métal corrodé et des ossements écrasés.

Le regard de Whitcomb était pensif en se posant sur la surface polie et nue du petit coffre. Celui-ci brillait d'un éclat bleu-té – fait de quelque alliage à l'épreuve du temps, non encore inventé.

— Tout à fait inusité, dit-il. Rien de primitif. On penserait presque que cela a été usiné, n'est-ce pas ?

Everard s'approcha prudemment. Il avait une idée assez juste de ce qui se trouvait à l'intérieur, et faisait montre de la circonspection naturelle en pareil cas chez un citoyen de l'Ere atomique. Il tira un compteur de son sac et le braqua sur la boîte. L'aiguille oscilla, pas beaucoup, mais...

— Un appareil curieux, dit l'inspecteur. Puis-je vous demander ce que c'est ?

— Un électroscope expérimental, mentit Everard. Délicatement, il releva le couvercle et tint le compteur au-dessus de la boîte.

Grand Dieu ! La radio-activité de l'intérieur était suffisante pour tuer un homme en une seule journée. Il entrevit à peine de lourds lingots à l'éclat sourd, avant de rabattre brutalement le couvercle.

— Faites attention à ce truc, dit-il en chevrotant.

Grâce au Ciel, l'individu qui avait transporté ce fardeau mortel était venu d'une époque où l'on savait comment se protéger des radiations !

Le détective privé s'était approché, derrière eux, sans bruit. Son visage perspicace avait une expression de chasseur sur la piste.

— Vous en identifiez donc le contenu, monsieur ? demandait-il d'une voix calme.

— Oui... je le crois. (Everard se rappela que Becquerel ne découvrirait pas la radio-activité avant deux ans ; même les rayons X ne verraient le jour que dans un an. Il lui fallait se montrer prudent.) C'est-à-dire... en pays indien, j'ai entendu parler d'un minéral qui serait un poison...

Le compagnon du détective s'éclaircit la gorge.

— Indien, hé ? Curieux pays, l'Inde. Quand j'étais à...

— Ridicule, mon cher, fit le détective, impatienté. Il est sûrement évident, d'après l'accent de ce monsieur, que les Indiens dont il parle sont des Peaux-Rouges... *Très intéressant*. (Il se mit à bourrer une pipe en terre bien culottée.) Comme les vapeurs de mercure, non ?

— Alors, c'est Rotherhithe qui a placé cette boîte dans la tombe, hein ? marmonna l'inspecteur.

— Ne soyez pas idiot ! s'écria le détective. Je peux prouver de trois façons décisives que Rotherhithe est tout à fait innocent. Ce qui m'a intrigué, c'est la cause réelle de la mort de Sa Seigneurie. Mais si, comme le dit ce monsieur, il se trouvait un poison mortel enterré dans ce tumulus... pour écarter les violateurs de sépultures ? Je me demande pourtant comment les anciens Saxons ont pu se procurer un minéral américain. Peut-être y a-t-il du vrai dans ces théories selon lesquelles les Phéniciens auraient traversé l'Atlantique dans l'Antiquité. J'ai fait moi-même quelques recherches à propos d'une de mes idées, selon laquelle il y aurait des éléments de chaldéen dans la langue galloise. Et ceci semble appuyer ma théorie.

Everard éprouva un sentiment de culpabilité en pensant au tort qu'il causait à l'archéologie. Oh ! après tout, cette boîte serait jetée dans la Manche et vite oubliée. Whitcomb et lui-même trouvèrent un prétexte pour partir le plus vite possible.

Pendant le trajet de retour à Londres, tandis qu'ils étaient en sûreté dans la solitude de leur compartiment, l'Anglais montra un fragment de bois pourri.

— J'ai glissé cela dans ma poche pendant que nous étions dans le tumulus. Cela nous servira à établir une date. Passez-moi ce compteur au radiocarbone, s'il vous plaît. Il plongea le bois dans l'appareil, tourna des boutons, et lut la réponse : *Mille quatre cent trente ans, à dix près*. Le tumulus a été construit aux environs de l'an... voyons... 464, donc à l'époque où les Saxons commençaient à s'installer dans le Kent.

— Pour que ces lingots aient encore cette activité, murmura Everard, je me demande ce que cela devait être à l'origine ? Difficile de comprendre comment il peut subsister une telle activité, après une aussi longue semi-vie, mais il est vrai que, dans le

futur, on est capable de faire avec l'atome des choses dont ma propre époque n'a seulement jamais rêvé.

Après avoir remis leur rapport à Mainwethering, ils se promenèrent pendant une journée tandis que l'agent expédiait des messages dans le temps et mettait en mouvement le mécanisme de la Patrouille. Everard s'intéressait à la Londres victorienne, il en était presque enchanté, en dépit de sa pauvreté et de sa saleté. Whitcomb avait une expression lointaine dans le regard.

— J'aurais aimé y vivre, dit-il.

— Ouais... avec leur médecine et leurs dentistes ?

— Et sans bombes pour vous tomber dessus ! (La réponse de Whitcomb était un défi coléreux.)

Mainwethering avait pris ses dispositions quand ils repassèrent au bureau. Tout en fumant un gros cigare, il arpentait la pièce, ses mains potelées jointes sous les basques de son habit, et leur racontait l'histoire :

— Le métal a été identifié avec de fortes chances de probabilité. Carburant isotopique des alentours du XXX^e siècle. Les recherches prouvent qu'un marchand venu de l'Empire Ing a visité l'année 2987 pour échanger ses matières premières contre leur synthrope, dont le secret s'est perdu pendant l'Interregnum. Naturellement, il a pris ses précautions, essayant de se faire passer pour un commerçant du système de Saturne, mais il a néanmoins disparu. De même que sa navette temporelle. Sans doute quelqu'un de 2987 a-t-il découvert qui il était et l'a-t-il tué pour lui prendre sa machine. La Patrouille a été avertie, mais pas trace de la machine... Elle a finalement été retrouvée dans l'Angleterre du V^e siècle par deux patrouilleurs nommés... hum... *Everard et Whitcomb*.

Si nous avons déjà réussi, à quoi bon nous en faire ? demanda l'Américain en souriant.

Mainwethering eut l'air scandalisé.

— Mais, mon ami ! Vous n'avez *pas* déjà réussi. La tâche reste à accomplir, tant aux termes de votre sentiment de la durée que du mien. Et je vous prie de ne pas croire au succès, du seul fait que l'Histoire l'a enregistré. Le temps n'a rien de rigide ; l'homme a son libre arbitre. Si vous échouez, l'Histoire changera et n'aura jamais enregistré votre succès. Je ne vous en

aurai *jamais* parlé. C'est sans aucun doute ainsi que cela s'est passé, si je puis dire « *passé* », dans les rares cas où la Patrouille a rencontré un insuccès. On continue à travailler sur ces cas, et si le succès vient enfin, l'Histoire sera changée et il y aura toujours eu réussite. *Tempus non nascitur, fit*, si je peux me permettre cette petite variante.

— Bon, bon, je plaisantais, dit Everard. Allons-y, *tempus fugit*, ajouta-t-il avec une préméditation qui fit faire la grimace à Mainwethering.

La Patrouille elle-même s'avéra ne connaître que peu de choses de la période obscure où les Romains avaient abandonné l'Angleterre, où la civilisation romano-bretonne s'écroulait, et où les Saxons commençaient de survenir. Elle n'avait jamais semblé importante. Le bureau de Londres de l'an 1000 envoya les documents dont il disposait, ainsi que des vêtements qui pourraient faire l'affaire. Everard et Whitcomb demeurèrent inconscients pendant une heure sous les instructeurs hypnotiques, pour en ressortir en pleine possession de la langue latine ainsi que de plusieurs dialectes saxons et jutes, et avec une connaissance suffisante des mœurs et coutumes de l'époque.

Les vêtements étaient peu pratiques : des pantalons, des chemises et des manteaux de laine grossière, des capes de cuir, un nombre infini de lanières et de lacets. De longues perruques d'un blond de lin recouvraient leurs cheveux coupés à la moderne. On ne remarquerait pas qu'ils étaient rasés de près, même au V^{er} siècle. Whitcomb portait une hache et Everard une épée, l'une et l'autre faites sur mesure, en acier à haut contenu de carbone, mais ils avaient plus confiance dans leurs petits pistolets paralyseurs du XXVI^e siècle, dissimulés sous leurs manteaux. Ils n'avaient pas d'armures, mais dans l'un des sacs du saute-temps, il y avait des casques de motocyclistes : ils n'attireraient guère l'attention en cette époque d'artisanat au foyer, et ils étaient beaucoup plus résistants et confortables que les articles d'origine. Ils emportaient également un pique-nique substantiel et quelques jarres pleines de bière victorienne.

— Parfait. (Mainwethering consulta une montre qu'il tira de sa poche.) Je vous attendrai ici à... disons à quatre heures ? J'aurai des gardes armés, au cas où vous amèneriez un prison-

nier, et nous pourrons aller ensuite prendre le thé. (Il leur serra la main.) Bonne chasse !

Everard enfourcha le saute-temps, régla les commandes sur l'année 464 après J.-C, au tumulus d'Addleton, par une nuit d'été, à minuit, et mit le contact.

4

C'était la pleine lune. Sous sa clarté, le pays dormait, vaste et désert, l'horizon borné par la noirceur d'une forêt. Quelque part, un loup hurlait. Le tumulus se trouvait déjà là – ils n'arrivaient pas assez tôt.

S'élevant sur l'appareil antigravité, ils scrutèrent les denses ténèbres d'un bois. Un hameau s'élevait à environ un kilomètre du tombeau : une bâtisse de rondins et un groupe de bâtiments plus petits, autour d'une cour. Inondé de lune, le hameau était très calme.

— Des champs cultivés, observa Whitcomb. (Il parlait à voix basse dans le silence.) Vous savez que les Saxons étaient surtout des agriculteurs, venus ici à la recherche de terres. Songez que les Bretons ont à peu près disparu de la région depuis quelques années.

— Il faut nous renseigner sur l'inhumation, dit Everard. Repartons-nous pour trouver le moment où a été élevé le tumulus ?

— Non, il est peut-être plus sûr de se renseigner maintenant où nous sommes à une date ultérieure, et où toute effervescence qui a pu régner ici s'est apaisée.

Whitcomb acquiesça ; Everard fit redescendre l'engin à l'abri d'un taillis et fit un saut de cinq heures en avant.

Le soleil était aveuglant au nord-est, la rosée restait accrochée aux longues herbes et les oiseaux faisaient un vacarme infernal. Descendus de machine, les Patrouilleurs expédièrent le

saute-temps à une altitude de quinze mille mètres, où il resterait suspendu en attendant qu'ils le rappellent à eux au moyen des radio-miniatures cachées dans leurs casques.

Ils s'approchèrent ouvertement du hameau, chassant du plat de l'épée et de la hache les chiens menaçants qui grondaient autour d'eux. La cour n'était nullement pavée, mais couverte d'un épais revêtement de boue et de fumier. Deux enfants nus, les cheveux en broussaille, les regardaient du seuil d'une hutte de torchis. Une jeune fille assise au-dehors, occupée à traire une vache rabougrie, poussa un faible cri et un valet de ferme trapu, le front bas, qui donnait à manger aux porcs, saisit son javelot. Le nez pincé, Everard souhaita que certains archéologues fanatiques des vestiges et traditions des Saxons en son propre siècle pussent visiter celui-ci.

Un homme à la barbe grise, la hache à la main, apparut à la porte de la grande bâtisse. Comme tous les individus de cette période, il était de quelques bons centimètres plus petit que la moyenne du XX^e siècle. Il les examina prudemment avant de leur souhaiter le bonjour. Everard eut un sourire poli.

— Je m'appelle Uffa Hundingsson, et voici mon frère Knubbi. Nous sommes des marchands du Jutland, venus ici pour commercer à Canterbury. (Il donna le nom de l'époque, Cantwarabyrig.) Partis au hasard, de l'endroit où nous avons hissé notre bateau sur la plage, nous nous sommes égarés et, après avoir tourné en rond toute la nuit, nous avons aperçu votre maison.

— Je m'appelle Wulfnoth, fils d'Aelfred, répondit le cultivateur. Entrez vous restaurer avec nous.

La salle, vaste, sombre, enfumée, était emplie d'une foule bavarde : les enfants de Wulfnoth, leurs épouses et leurs enfants, les serfs et leur famille.

Le repas, servi dans de grandes écuelles de bois, consistait en viande de porc à demi cuite. Il n'était pas difficile de lancer la conversation : ces gens étaient aussi potiniers que les paysans isolés de tout autre endroit. La difficulté était de trouver des comptes rendus vraisemblables sur ce qui se passait au Jutland. Une fois ou deux, Wulfnoth, qui n'était pas sot, leur signala des erreurs, mais Everard lui affirma :

— On vous a raconté des choses fausses. Les nouvelles se déforment singulièrement quand elles traversent la mer.

Il fut surpris d'apprendre combien il existait encore de rapports entre le vieux pays et le nouveau. Quant à la conversation sur le temps et les récoltes, elle ne différait guère de ce qu'il avait entendu dans le Middle-West, au XX^e siècle.

Ce ne fut que plus tard qu'il put glisser une question au sujet du tumulus. Wulfnoth fronça les sourcils et son épouse grassouillette et édentée esquissa rapidement un signe implorant dans la direction d'une grossière idole de bois.

— Il n'est pas bon de parler de ces choses, murmura le Saxon, je regrette que le sorcier ait été enterré sur mon domaine. Mais c'était un proche de mon père qui est mort maintenant et qui n'a pas voulu se laisser dissuader.

— Le sorcier ? (Whitcomb dressa l'oreille.) Quelle histoire est-ce là ?

— Autant que vous le sachiez, grommela Wulfnoth. C'était un étranger appelé Stane qui était venu à Canterbury il y a six ans. Il devait venir de fort loin, car il ne parlait ni l'anglais ni les langues bretonnes, mais le roi Hengist l'accueillit et bientôt il apprit. Il donna au roi des présents étranges mais bénéfiques, et c'était un devin habile auquel le roi eut de plus en plus souvent recours. Personne n'osait le contrarier, car il avait un bâton qui lançait la foudre — on l'avait vu fendre des roches — et une fois, dans une bataille contre les Bretons, il avait complètement brûlé des hommes. Il y en avait qui le prenaient pour Wotan, mais cela ne se peut, puisqu'il est mort.

— Ah ! c'est ainsi, fit Everard, intéressé. Et que fit-il encore de son vivant ?

— Oh... il donna au roi de sages conseils, comme je l'ai dit. C'était son idée que nous autres du Kent nous devions cesser de repousser les Bretons et de faire venir sans cesse nos parents en plus grand nombre du vieux pays ; au contraire, nous devions faire la paix. Il pensait qu'avec notre force et leur science romaine, nous pourrions constituer ensemble un puissant empire. Il avait peut-être raison, bien que, pour ma part, je ne voie guère l'utilité de tous ces livres et de ces bains, sans parler de ce dieu bizarre en forme de croix qu'ils ont... En tout cas, il a été tué par

deux messagers inconnus, il y a trois ans, et enterré ici avec des animaux sacrifiés et celles de ses possessions que ses ennemis n'avaient pas pillées. Nous lui offrons un sacrifice deux fois par an et je dois avouer que son fantôme ne nous a pas causé d'ennuis. Mais cela continue à me déplaire.

— Depuis trois ans, hein ? Je vois... fit Whitcomb.

Il leur fallut une bonne heure pour prendre congé et Wulfnoth insista pour envoyer un garçon les guider jusqu'à la rivière. Everard, qui n'avait pas envie d'aller si loin à pied, sourit et appela à terre le saute-temps. Tandis qu'il l'enfourchait, avec Whitcomb, il dit d'un ton grave à l'adolescent dont les yeux s'écarquillaient :

— Sache que tu as accueilli Wotan et Thunor qui préserveront désormais les tiens contre tout mal.

Ils firent un bond de trois ans en arrière.

— Et voici le moment difficile, dit-il en examinant le hameau, de derrière le taillis.

Le tumulus cette fois n'était pas là. Le sorcier Stane était encore vivant.

— Il est relativement facile de mystifier un gamin, mais il nous faut arracher ce personnage d'une ville solide et guerrière, où il est le bras droit du roi. Et il possède un désintégréteur.

— Apparemment, nous avons réussi... ou nous allons réussir, dit Whitcomb.

— Non. Vous savez que ce n'est pas obligatoire. Si nous échouons, Wulfnoth nous racontera une autre histoire dans trois ans – et il est probable que Stane y sera ! Il pourrait même nous tuer les deux fois ! Et l'Angleterre, arrachée aux temps obscurs pour passer à une culture néo-classique, ne deviendra rien que vous ayez connu... Je me demande où Stane veut en venir.

Il fit prendre de la hauteur au saute-temps et le dirigea dans les airs vers Canterbury. Le vent de la nuit lui soufflait, menaçant, au visage. Bientôt le bourg apparut ; il atterrit dans un bosquet. La clarté blanche de la lune se reflétait sur les murs à demi ruinés de l'antique et romaine Durovernum, mouchetée de noir aux endroits que les Saxons avaient réparés avec du bois et

de la terre. Personne ne pouvait y pénétrer après le coucher du soleil.

De nouveau le saute-temps les amena au jour – vers midi – et fut renvoyé dans le ciel. Le déjeuner qu’il avait pris deux heures plus tôt et trois ans plus tard pesait sur l’estomac d’Everard tandis qu’il se dirigeait vers une voie romaine en ruines, puis vers la ville. La circulation était assez intense, des cultivateurs, pour la plupart, qui menaient en chars à bœufs leurs produits au marché. Deux gardes à l’air farouche les arrêtaient à la porte et s’enquirent de leurs intentions. Cette fois, Everard et Whitcomb étaient les représentants d’un commerçant de Thanet qui les envoyait interroger divers artisans de l’endroit. Les deux brutes restèrent hargneuses jusqu’au moment où Whitcomb leur glissa dans la main deux pièces romaines ; alors les javelots s’abaissèrent et ils poursuivirent leur chemin.

La ville s’agitait et bruissait autour d’eux, mais une fois de plus, c’était la puanteur virulente qui frappait le plus Everard. Parmi les Saxons qui se bousculaient, il apercevait parfois un Romano-Breton qui se frayait un chemin dans la boue, l’air dédaigneux, en écartant sa tunique effrangée pour éviter tout contact avec ces sauvages. C’eût été comique si ce n’avait été pathétique.

Il y avait une auberge extraordinairement sordide installée dans les ruines d’une ancienne maison de ville en marbre. Everard et Whitcomb découvrirent que leur argent avait une haute valeur, en cet endroit où les échanges se faisaient encore en nature dans la plupart des cas. En offrant quelques tournées générales, ils obtinrent tous les renseignements qu’ils voulurent. Le palais du roi Hengist s’élevait près du centre de la ville... ce n’était pas un vrai palais, mais un vieux bâtiment qu’on avait embelli de façon déplorable sous l’influence de cet étranger. Stane... non que notre roi bon et fort soit une fillette, ne vous méprenez pas, étranger... tenez, rien que le mois dernier... oui, Stane ! Il habite la maison voisine. Un garçon bizarre, certains disent que c’est un dieu... en tout cas, il sait choisir les filles... oui, on dit que c’est lui qui manigance toutes ces histoires de paix avec les Bretons. Il nous en arrive de plus en plus, de ces

malins, au point qu'un honnête homme ne peut plus faire couler tranquillement un peu de sang... naturellement Stane est très savant, je ne voudrais rien dire contre lui, comprenez-moi bien, après tout, il peut lancer la foudre...

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Whitcomb, quand ils eurent regagné leur chambre. On va l'arrêter ?

— Non... je doute que ce soit possible. J'ai un vague plan, mais il faudrait deviner ce qu'il a réellement l'intention de faire. Voyons si nous pouvons obtenir audience. (En se levant de la paillasse qui lui servait de lit, Everard se gratta.) Diable ! Ce qu'il faut, à cette époque, ce n'est pas de l'instruction, c'est de la poudre insecticide !

La maison avait été restaurée avec soin, sa façade à colonnes, blanche, paraissait propre au point que c'était pénible, au milieu de toute cette saleté. Deux gardes, debout sur les degrés, se mirent sur la défensive à l'approche des Patrouilleurs. Everard leur donna de l'argent et leur raconta qu'il avait des nouvelles qui ne manqueraient pas d'intéresser le sorcier.

— Dites-lui : *L'homme de demain*. C'est un mot de passe. Compris ?

— Ça ne veut rien dire, protesta le garde.

— Les mots de passe ne veulent jamais rien dire, répondit Everard d'un ton hautain.

Le Saxon s'éloigna dans un cliquetis métallique en hochant tristement la tête. Toutes ces idées nouvelles !

— Etes-vous sûr que ce soit très astucieux ? demanda Whitcomb. Il va se tenir sur ses gardes, à présent.

— Je sais qu'un personnage de son importance ne perdrait pas son temps pour un étranger quelconque. L'affaire presse, mon vieux ! Jusqu'à présent, il n'a rien fait de permanent, pas même assez pour que sa légende se perpétue. Mais si le roi Hengist réalisait une véritable alliance avec les Bretons...

Le garde revint, grommela quelque chose et les conduisit en haut des marches, puis à travers le péristyle. Au-delà se trouvait l'atrium, une pièce de bonne taille où des tapis modernes en peau d'ours faisaient contraste avec le marbre ébréché et la mosaïque décolorée. Un homme se tenait debout devant un gros-

sier lit de bois. A leur entrée, il leva la main et Everard aperçut le mince canon d'un désintégrateur du XXX^e siècle.

— Gardez vos mains bien en vue et à l'écart de votre corps, leur dit-il doucement. Autrement, il me faudra sans doute vous anéantir en jouant les lanceurs de tonnerre.

Whitcomb eut le souffle coupé, mais Everard s'attendait assez à cette réception. Néanmoins, il se sentait l'estomac noué.

Stane le sorcier était un homme de petite taille, vêtu d'une belle tunique brodée qui devait provenir de quelque villa bretonne. Son corps mince était bien musclé, sa tête volumineuse, et ses traits d'une laideur assez plaisante sous une masse de cheveux noirs. Un sourire pincé se dessinait sur ses lèvres.

— Fouille-les, Eadgar, commanda-t-il. Prends tout ce qu'ils peuvent porter dans leurs vêtements.

Le Saxon était maladroit, mais il trouva les paralyseurs et les jeta sur le sol.

— Tu peux partir, lui dit Stane.

— Vous ne risquez rien de leur part, maître ? demanda le soldat.

— Avec ceci dans ma main ? Non, va.

Stane sourit plus largement. Eadgar s'éloigna en traînant les pieds.

« Du moins avons-nous encore l'épée et la hache, songea Everard. Mais elles ne nous serviront pas à grand-chose contre cet objet qui nous vise. »

— Ainsi, vous venez bien de demain, murmura Stane. (La sueur brilla soudain sur son front.) Cela m'intriguait. Parlez-vous l'anglais futur ?

Whitcomb ouvrit la bouche, mais Everard le devança, en improvisant, car sa vie était en jeu.

— Quelle langue voulez-vous dire ?

— Celle-ci. (Stane se mit à parler avec un accent particulier, mais d'une façon reconnaissable pour des oreilles du XX^e siècle.) Je veux savoir d'où et de quand vous venez, vos intentions et tout le reste. Dites-moi la vérité ou je vous réduis en cendres.

Everard hocha la tête.

— Non, répondit-il en saxon. Je ne vous comprends pas.

Whitcomb lui lança un coup d'œil, mais se tut, prêt à suivre la voie tracée par l'Américain. L'esprit d'Everard fonctionnait activement, sous l'aiguillon du désespoir ; il comprenait que la mort le guettait à la première erreur.

— A notre époque, nous parlions ainsi.

Il se mit à débiter une tirade de jargon mexicano-espagnol.

— Ainsi... une langue latine ! (Les yeux de Stane s'enflammèrent. Le désintégrateur tremblait dans sa main.) De *quand* venez-vous ?

— Du XX^e siècle après Jésus-Christ. Notre pays s'appelle Lyonesse. Il se trouve de l'autre côté de la mer occidentale...

— L'Amérique ! (C'était un soupir.) L'a-t-on *jamais* appelé Amérique ?

— Non. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Stane ne put réprimer un frisson. Il se domina.

— Vous connaissez la langue romaine ?

Everard fit un signe affirmatif.

Stane éclata d'un rire nerveux.

— Dans ce cas, utilisons-la. Si vous saviez combien je suis écœuré de ce langage de porcs qu'est le saxon...

Son latin était un peu décadent, appris évidemment en ce siècle, mais assez courant. Il agita son arme.

— Pardonnez-moi mon manque de courtoisie avec ceci. Mais je dois me montrer prudent.

— Naturellement, fit Everard. Ah... je m'appelle Mencius et mon ami Iuvelanis. Nous venons du futur comme vous l'avez deviné. Nous sommes historiens. Notre époque vient juste d'inventer les voyages dans le temps.

— A proprement parler, moi, je suis Rozher Schtein, de l'année 2987. Vous avez... entendu parler de moi ?

— La question est superflue ! fit Everard. Nous sommes revenus à la recherche de ce mystérieux Stane qui semble être l'un des personnages essentiels de l'Histoire. Nous soupçonnions que ce pouvait être un... (il explora son latin à la recherche d'une expression signifiant *voyageur dans le temps*, et finit par en improviser une) ...*peregrinator temporis*. A présent, nous le savons.

— Trois ans. (Schtein se mit à arpenter fiévreusement la pièce, son arme au bout du bras, mais il était trop loin pour sauter sur lui par surprise.) Trois ans que je suis ici. Si vous saviez combien de fois je suis resté éveillé à me demander si j'allais réussir... Dites-moi, votre monde est-il uni ?

— Le monde et les planètes, dit Everard.

Cela fait longtemps. Il frissonna intérieurement. Sa vie dépendait de son habileté à deviner quels avaient été les plans de Schtein.

— Et vous êtes un peuple libre ?

— Nous le sommes. C'est-à-dire que l'empereur préside, mais c'est le Sénat qui fait les lois, et il est élu par le peuple.

Le visage de gnome de Schtein avait pris une expression quasi sacrée. Il était transfiguré.

— Tel que je l'ai rêvé, murmura-t-il. Merci.

— Vous êtes donc revenu depuis votre propre époque pour... créer l'Histoire ?

— Non, pour la changer.

Les paroles lui venaient, précipitées, comme s'il eût souhaité parler depuis de nombreuses années sans jamais l'oser :

— De plus, en mon temps, j'étais historien. Par hasard, j'ai rencontré un homme qui se prétendait commerçant et venu des lunes de Saturne, mais comme j'y avais moi-même séjourné, je l'ai percé à jour. En faisant des recherches, j'ai appris la vérité. C'était un voyageur temporel venu de très loin dans l'avenir.

« Il vous faut comprendre que l'époque où je vivais était atroce, et en tant qu'historien psychographe, je me rendais bien compte que la guerre, la misère et la tyrannie qui nous accablaient ne provenaient pas d'un mal inné chez l'homme, mais de la simple loi de causalité. Il y avait eu des périodes de paix, même assez prolongées : mais le mal était trop profondément enraciné, l'état de conflit faisait partie de notre civilisation même. Ma famille avait été anéantie au cours d'un raid vénusien, je n'avais rien à perdre. J'ai pris la machine temporelle après... avoir disposé de son propriétaire.

« La grande erreur, me disais-je, avait été commise pendant les siècles obscurs. Rome avait unifié un vaste empire qui connaissait la paix, et de la paix peut toujours naître la justice. Mais

Rome s'était épuisée dans l'effort et maintenant se désagrégeait. Les barbares nouveaux venus étaient vigoureux, ils avaient beaucoup de possibilités, mais ils ne tardèrent pas à se corrompre.

« Cependant, prenons l'Angleterre, isolée de l'influence pourrissante de la société romaine. Les Saxons font leur apparition, ce sont des paresseux dégoûtants, mais ils sont forts et ne demandent pas mieux que de s'instruire. Dans mon Histoire, ils avaient tout simplement anéanti la civilisation bretonne, puis, intellectuellement impuissants, ils avaient été englobés par cette nouvelle – et mauvaise – civilisation qualifiée d'occidentale. Je désirais qu'il arrivât quelque chose de meilleur.

« Cela n'a pas été facile. Vous seriez surpris de la difficulté qu'on éprouve à vivre à une époque différente, avant d'avoir appris à s'acclimater, même si l'on dispose d'armes modernes et de présents, pour le roi. Mais je me suis assuré le respect de Hengist, à présent, et je gagne de plus en plus la confiance des Bretons. Je peux unir les deux peuples dans une guerre commune contre les Pictes. L'Angleterre ne sera plus qu'un royaume unique, riche de la force saxonne et des connaissances romaines, assez puissant pour repousser tous les envahisseurs. Bien entendu, le christianisme est inévitable, mais je ferai en sorte que ce soit le bon christianisme, celui qui instruira et civilisera les hommes sans entraver leur esprit.

« Un jour ou l'autre, l'Angleterre sera en mesure de prendre la direction des événements sur le continent. Et enfin... un monde unique. Je resterai ici assez longtemps pour faire se créer l'alliance contre les Pictes, puis je disparaîtrai en promettant de revenir plus tard. Si je reparais, disons à des intervalles de cinquante ans pendant les quelques siècles à venir, je deviendrai une légende, un dieu, qui pourra les forcer à rester dans le droit chemin.

— J'ai beaucoup lu au sujet de saint Stanius, dit lentement Everard.

— J'ai donc gagné ! s'écria Schtein. J'ai donné la paix au monde ! (Les larmes lui coulaient sur les joues.)

Everard se rapprocha. Schtein lui braqua son arme sur le ventre, encore méfiant. Everard tourna autour de lui, d'un air

détaché, et Schtein pivota pour le couvrir. Mais l'homme était trop troublé par cette preuve apparente de son succès pour se rappeler la présence de Whitcomb. Everard adressa un regard à l'Anglais.

Whitcomb lança sa hache. Everard s'aplatit sur le sol. Schtein hurla et le désintégrateur cracha. La hache lui avait fendu l'épaule. Whitcomb bondit, lui prenant la main qui tenait l'arme. Schtein cria, en s'efforçant de redresser celle-ci. Everard sauta dans la mêlée. Il s'ensuivit un instant confus.

Puis le désintégrateur cracha une nouvelle fois et Schtein ne fut plus qu'un poids inerte dans leurs bras. Le sang qui s'écoulait de l'affreuse blessure ouverte dans sa poitrine se répandit sur leurs vêtements.

Les deux gardes accoururent. Everard s'empara de son paralyseur sur le sol et le régla sur l'intensité maximum. Un javelot lui effleura le bras. Il tira par deux fois et les deux brutes s'abattirent, assommées pour des heures.

Everard, accroupi, tendit l'oreille. Un cri de femme s'élevait des pièces intérieures, mais personne ne se présentait à la porte.

— Je crois que nous avons gagné, haleta-t-il.

Oui. (Whitcomb contemplait sombrement le cadavre étendu à ses pieds et qui paraissait pitoyablement petit.)

— Je ne désirais pas sa mort, dit Everard. Mais le moment était... difficile. C'était écrit, sans doute.

— Mieux valait ceci pour lui qu'un tribunal de Patrouille et l'exil sur une planète.

— Matériellement parlant, c'était un voleur et un meurtrier. Mais c'était un bien beau rêve que le sien.

— Un rêve que nous avons pulvérisé.

— L'histoire en aurait fait autant. Un seul homme ne saurait être assez puissant ni assez sage. Je pense que la plus grande part de la misère humaine est causée par des fanatiques bien intentionnés comme celui-ci.

— Par conséquent, nous nous en lavons les mains et nous acceptons la suite.

— Pensez à tous vos amis de 1947. Ils n'auraient même jamais existé.

Whitcomb ôta son manteau et tenta d'essuyer le sang qui avait coulé sur ses vêtements.

— En route, dit Everard.

Il franchit la porte de derrière. Une concubine effrayée le fixait de ses grands yeux.

Il dut faire sauter la serrure d'une porte intérieure. La pièce qui y faisait suite contenait la navette temporelle de l'époque Ing, ainsi que des livres et quelques caisses d'armes et d'approvisionnements. Everard chargea le tout sur la navette, sauf le coffre de carburant. Il était dit que celui-ci devait être laissé sur place, pour qu'il apprit son existence dans le futur et revînt détruire l'homme qui voulait être Dieu.

— Vous devriez emmener tout ceci au dépôt de 1894, dit-il. Moi, je vais chercher notre saute-temps et je vous retrouve au bureau.

Whitcomb lui décocha un long regard. Il avait les traits tirés. Sous les yeux de son compagnon son expression se fit résolue.

— D'accord, mon vieux, dit l'Anglais. (Il sourit avec un peu de tristesse et serra la main d'Everard.) Adieu, et bonne chance.

Everard l'observa longuement tandis qu'il s'installait dans le grand cylindre d'acier. C'était une curieuse formule d'adieu, si l'on songeait que dans deux heures ils devaient prendre le thé ensemble, en 1894.

Un souci le rongait quand il sortit de la maison pour se mêler à la foule. Charlie était un original. Or...

Personne ne s'occupa de lui quand il sortit de la ville et pénétra dans le bosquet. Il fit redescendre le saute-temps et, en dépit de la nécessité de se hâter au cas où un curieux se serait approché pour voir cet oiseau géant au sol, il ouvrit une cruche de bière. Il en avait grand besoin. Puis, après un dernier regard à l'Angleterre des Saxons, il bondit en 1894.

Mainwethering était là, avec ses gardes, comme promis. Il eut l'air inquiet en voyant arriver cet homme aux vêtements tachés de sang. Mais Everard le rassura.

Il lui fallut un moment pour se laver et se changer, avant de dicter un rapport détaillé au secrétaire. Whitcomb aurait déjà

dû arriver en *hansom*, mais il n'en était rien. Mainwethering appela le dépôt par radio et revint, les sourcils froncés.

— Il n'est pas encore là, dit-il. Aurait-il pu lui arriver un incident ?

— Difficilement. La machine était parfaite. (Everard se mordit les lèvres.) Je ne sais pas ce qui se passe. Il aura peut-être mal compris et sera reparti en 1947.

Un échange de notes révéla que Whitcomb ne s'était pas présenté là-bas non plus. Everard et Mainwethering sortirent pour prendre le thé. Whitcomb n'avait toujours pas donné signe de vie à leur retour.

— Il vaut mieux que j'informe le service de campagne, dit Mainwethering. Qu'en pensez-vous ? Ils devraient réussir à le retrouver.

— Non... attendez.

Everard réfléchit un instant. Une pensée le travaillait depuis un moment. Elle était terrible.

— Vous avez une idée ?

— Oui... un germe. (Everard se mit à se débarrasser de son attirail victorien.) Demandez mes vêtements du XX^e siècle, s'il vous plaît ? Je le retrouverai peut-être tout seul.

— La Patrouille va réclamer un rapport préliminaire sur votre idée et vos intentions, lui rappela Mainwethering.

— La barbe avec la Patrouille !

5

Londres, 1944. Une nuit d'hiver était tombée. Un vent froid et coupant soufflait dans les tunnels ténébreux qu'étaient les rues. Quelque part, retentit une explosion assourdie ; un incendie rougeoya. De grandes bannières rouges flottaient au-dessus des toits entassés.

Everard laissa son saute-temps sur le trottoir – personne ne mettait le nez dehors quand tombaient les V1 – et il se faufila

dans l'ombre frissonnante. Le 17 novembre ; sa mémoire entraînée avait bien retenu la date. C'était le jour où était morte Mary Nelson.

Il trouva une cabine téléphonique au coin de la rue et consulta l'annuaire. Il y avait des tas de Nelson, mais une seule Mary pour la région de Streatham. Ce devait être la mère – il lui fallait supposer que la fille portait le même nom. Il ne savait pas à quelle heure tomberait la bombe, mais il existait des moyens de l'apprendre.

Le feu et le tonnerre se précipitèrent en grondant sur lui quand il ressortit. Il se jeta à plat ventre tandis que des débris de verre passaient en sifflant au-dessus de lui. Le 17 novembre 1944. Manse Everard, de dix ans plus jeune, lieutenant du génie de l'armée des Etats-Unis, était quelque part de l'autre côté de la Manche, à portée des canons allemands. Il ne parvenait pas à se rappeler où exactement, à ce moment précis, et il ne s'y efforça guère. Pas d'importance. Il savait qu'il allait survivre à ce *danger-là*.

Le nouvel incendie dansait rouge et sinistre derrière lui quand il fonça vers sa machine. Il l'enfourcha et prit l'air. Très haut au-dessus de Londres, il ne distingua que de vastes ténèbres mouchetées de flammes. La nuit de Walpurgis et l'enfer tout entier déchaîné contre la terre.

Il se rappelait bien Streatham, une triste étendue de brique habitée par de petits employés, des épiciers, des mécaniciens, la toute petite bourgeoisie qui s'était levée pour bloquer définitivement la puissance qui avait conquis l'Europe. Une jeune fille qu'il avait connue y avait vécu, en 1943... Par la suite, elle avait sans doute épousé quelqu'un d'autre. En volant bas, il essaya de trouver l'adresse. Il y eut à proximité comme une explosion de volcan. Sa machine se cabra dans l'air et il faillit se laisser désarçonner. Il se hâta vers l'endroit et vit une maison écroulée, détruite, en flammes. Il arrivait trop tard...

Non ! Il regarda l'heure — 10 heures 30 précises – et il sauta de deux heures en arrière.

C'était déjà la nuit, mais la maison se dressait solidement dans l'ombre. Pendant un bref instant, il eut envie d'avertir tout le monde à l'intérieur. Mais non... à travers le monde, des mil-

lions d'êtres mouraient. Il n'était pas Schtein pour se charger du fardeau de l'Histoire.

Il grimaça un sourire froid, descendit et franchit la grille. Il n'était pas non plus un de ces sacrés Daneeliens. Il frappa à la porte qui s'ouvrit. Une femme d'âge moyen le dévisagea dans l'ombre et il comprit qu'elle trouvait bizarre de voir un civil en ce moment.

— Je vous demande pardon, dit-il, connaissiez-vous Miss Mary Nelson ?

— Mais... oui. (Une hésitation.) Elle habite tout près. Elle ne va pas tarder à arriver. Vous êtes un ami ?

— C'est elle qui m'envoie vous porter un message, Mrs ... ?

— Enderby.

— Ah ! oui, Mrs. Enderby. J'ai une très mauvaise mémoire. Ecoutez, Miss Nelson désire vous faire savoir qu'elle regrette beaucoup, mais qu'elle ne pourra pas venir. Toutefois, elle voudrait que vous alliez, au contraire, chez elle avec toute votre famille avant 10 heures 30.

— Nous tous, monsieur ? Mais les enfants...

— Je vous en prie, les enfants également. Tous. Elle a préparé une surprise tout à fait spéciale, quelque chose qu'elle ne peut vous montrer qu'à ce moment-là. Il faut que vous y soyez tous.

— Eh bien, entendu, monsieur, puisqu'elle le demande.

— Tout le monde, avant 10 heures 30 sans faute. Je vous reverrai à cette heure-là, Mrs. Enderby.

Everard fit un signe de tête et repartit dans la rue.

Il avait fait son possible. Ensuite venait la maison des Nelson. Il trouva l'adresse à trois blocks de là, gara son engin à l'entrée d'une impasse sombre et s'approcha de la maison. Il était coupable, lui aussi, à présent. Aussi coupable que Schtein. Il se demanda comment était la planète d'exil.

Il n'y avait pas trace de la navette Ing, pourtant trop grande pour qu'on pût la cacher. A cette heure-là, Charlie n'était donc pas encore arrivé. Il allait devoir improviser en attendant.

En frappant à la porte, il se demandait quels effets aurait le sauvetage de la famille Enderby. Ces enfants grandiraient, auraient à leur tour des enfants – des Britanniques tout à fait insignifiants, de la classe moyenne, sans aucun doute. Mais à un

moment quelconque dans les siècles à venir, un homme important pourrait naître ou ne pas naître. Naturellement, le temps n'était pas tellement flexible. Sauf en de rares cas, l'hérédité précise n'avait pas d'importance, seul comptait le vaste réservoir des gènes humains et de la société humaine. Pourtant, ce serait peut-être un de ces rares cas.

Une jeune fille lui ouvrit la porte. Elle était jolie, sans ostentation, mais plaisante sous son uniforme net.

— Miss Nelson ?

— Oui... ?

— Je m'appelle Everard. Je suis un ami de Charlie Whitcomb. Puis-je entrer ? J'ai des nouvelles assez surprenantes à vous communiquer.

— J'étais sur le point de sortir, dit-elle comme en s'excusant.

— Non, vous n'alliez pas sortir. (C'était une faute : elle se raidissait d'indignation.) Pardonnez-moi. Je vous en prie, permettez-moi de m'expliquer.

Elle le conduisit dans un salon triste et encombré.

— Asseyez-vous donc, Mr. Everard. Je vous prie de ne pas parler trop fort. Toute la famille dort. Ils se lèvent tôt.

Everard s'installa confortablement. Mary se posa au bord d'un divan et ouvrit de grands yeux. Il se demanda si Wulfnoth et Eadgar comptaient parmi ses ancêtres. Oui... sans aucun doute, après tous ces siècles écoulés. Peut-être Schtein également.

— Etes-vous dans les Forces aériennes ? Est-ce là que vous avez connu Charlie ?

— Non, je suis aux Renseignements, ce qui explique ma tenue civile. Puis-je vous demander quand vous l'avez vu pour la dernière fois ?

— Oh... il y a des semaines. Il est en France pour le moment. J'espère que la guerre finira bientôt. C'est si idiot de leur part de continuer alors qu'ils doivent bien savoir que c'est la fin, n'est-ce pas ? (Elle inclina la tête d'un air curieux.) Mais quelles sont ces nouvelles ?

— Je vais y venir dans un moment.

Il se mit à bavarder autant qu'il l'osait, parlant de la situation de l'autre côté de la Manche. C'était étrange de parler à un fantôme. Et son conditionnement l'empêchait de dire la vérité. Il le désirait, mais quand il essayait, sa langue s'immobilisait.

— Et ce que coûte une simple bouteille de vin rouge...

— Je vous en prie, coupa-t-elle impatiemment, si vous vouliez en venir au fait ? J'ai ma soirée prise.

— Oh ! je suis vraiment navré. Voyez-vous, c'est...

On frappa à la porte, ce qui le sauva.

— Excusez-moi, murmura-t-elle avant de se faufiler sous les rideaux sombres pour ouvrir.

Everard la suivit à pas de loup.

Elle recula en trébuchant et poussa un cri :

— *Charlie !*

Whitcomb la serra dans ses bras, sans prendre garde au sang encore humide qui venait d'éclabousser dix siècles plus tôt ses vêtements saxons. Everard parut dans l'entrée et l'Anglais le regarda avec une expression d'horreur particulière.

— Vous...

Il voulut prendre son paralyseur, mais Everard avait déjà braqué le sien.

— Ne faites pas l'imbécile, dit l'Américain, je suis votre ami. Je désire vous aider. Quel plan insensé aviez-vous conçu, hein ?

— Je... la garde ici... pour l'empêcher d'aller...

— Et vous croyez qu'ils n'ont pas les moyens de vous repérer ? (Everard se mit à parler en temporel, seule langue utilisable en la présence apeurée de Mary.) Quand j'ai quitté Mainwethering en 1894, il commençait à avoir de vilains soupçons. Si nous nous y prenons maladroitement, toutes les unités de la Patrouille vont être alertées. On rectifiera l'erreur, probablement en tuant Mary, et vous serez exilé.

— Je... (Whitcomb s'étrangla. Son visage était le masque de la terreur.) Vous... ne la laisseriez tout de même pas mourir ?

— Non, mais il faut nous y prendre plus intelligemment.

— Nous allons nous évader... trouver une période loin de tout... retourner à l'âge des dinosaures, s'il le faut.

Mary s'écarta de lui. Elle avait la bouche ouverte, prête à crier.

— Taisez-vous ! lui dit Everard. Votre vie est en danger et nous nous efforçons de vous sauver. Si vous n'avez pas confiance en moi, faites au moins confiance à Charlie. (Il reprit en temporel, à l'adresse de l'autre :) Ecoutez, mon vieux, il n'y a pas d'en droit ni d'époque où vous puissiez vous cacher. Mary Nelson est morte ce soir. Cela, c'est historique. Moi, je me suis déjà mis dans le pétrin – la famille qu'elle allait visiter ne sera pas dans sa maison quand la bombe tombera. Si vous essayez de vous enfuir avec elle, on vous retrouvera. C'est une pure veine qu'un agent de la Patrouille ne soit pas déjà arrivé.

Whitcomb se força au calme.

— Et si je sautais en 1948 avec elle ? Comment pouvez-vous savoir qu'elle n'a pas soudain reparu en 1948 ? C'est peut-être tout aussi historique.

— Mon vieux, cela vous est impossible. Essayez. Allez-y, dites-lui que vous allez la faire sauter de quatre ans dans l'avenir.

Whitcomb grogna :

— Ce serait me trahir... et je suis conditionné...

— Ouais. Vous avez tout juste la possibilité de lui apparaître tel que vous êtes en ce moment, mais si vous deviez lui parler, vous seriez forcé de mentir, parce que vous ne pouvez faire autrement. D'ailleurs, comment expliqueriez-vous son existence ? Si elle reste Mary Nelson, elle aura déserté des W.A.A.F. Si elle change de nom, où sont son acte de naissance, son livret de famille, ses cartes de rationnement, tous ces morceaux de papier que les gouvernements du XX^e siècle révèrent à un si haut point ? C'est sans espoir, mon vieux.

— Alors, que pouvons-nous faire ?

— Affronter la Patrouille et nous défendre. Attendez ici un instant.

Everard était calme et froid. Il n'avait pas le temps de s'effrayer ni de s'étonner de son extraordinaire donquichottisme.

Dans la rue, il retrouva son saute-temps et le régla de façon à l'expédier cinq ans plus tard, en plein midi, à Picadilly Circus. Il appuya sur le disjoncteur principal, vit disparaître sans lui la machine, puis rentra dans la maison. Mary, frissonnante et en

larmes, était dans les bras de Whitcomb. Ces malheureux enfants perdus !

— C'est bon. (Everard les ramena dans le salon et s'assit l'arme au poing.) Maintenant, attendons.

Cela ne dura guère. Un saute-temps apparut, avec deux hommes en gris de la Patrouille à bord. Ils étaient armés. Everard les balaya d'un rayon paralysant à basse tension.

— Aidez-moi à les ficeler, Charlie, dit-il.

Mary, sans voix, se tassait dans un coin.

Quand les hommes revinrent à eux, Everard se pencha sur eux avec un sourire froid.

— De quoi nous accuse-t-on, les gars ? demanda-t-il en temporel.

— Je pense que vous le savez, répondit calmement l'un des prisonniers. Après votre disparition, le bureau central nous a chargés de vous retrouver. En étudiant la semaine prochaine, nous avons découvert que vous avez fait évacuer une famille qui devait disparaître dans un bombardement. Le dossier de Whitcomb nous a indiqué que vous aviez dû venir ici pour l'aider à sauver cette femme qui devait mourir ce soir. Vous feriez bien de nous relâcher, ou cela aggraverait encore votre cas.

— Je n'ai pas transformé l'Histoire, dit Everard. Les Danee-liens sont toujours là-bas, n'est-ce pas ?

— Oui, naturellement, mais...

— Comment saviez-vous que la famille Enderby devait périr ?

— Leur maison a été atteinte et ils ont dit qu'ils n'en étaient sortis que parce que...

— Oui, mais le fait est que désormais *ils en sont bien sortis*. C'est écrit. Maintenant, c'est *vous* qui tentez de changer le passé.

— Mais la femme que voici...

— Etes-vous sûrs qu'il n'y ait pas eu une Mary Nelson qui s'est établie... disons à Londres en 1850... pour mourir de vieillesse autour de 1900 ?

Le maigre visage grimaça sauvagement.

— Vous vous donnez bien du mal, hein ? Mais cela ne marchera pas. Vous ne pouvez pas lutter contre toute la Patrouille.

— Vous croyez ? Je peux vous abandonner ici, où les Enderby vous retrouveront dans deux heures. J'ai réglé mon saute-temps pour qu'il apparaisse en un lieu public à un moment que je suis seul à connaître. Quel effet cela aura-t-il sur l'Histoire ?

— La Patrouille prendra des mesures correctives pour renverser la vapeur, comme vous-même l'avez fait au V^e siècle.

Peut-être. Je peux cependant lui faciliter grandement le travail, si on consent à écouter ma requête. Je veux un Daneelien.

— *Quoi ?*

— Vous m'avez parfaitement compris. S'il le faut, je vais enfourcher votre propre saute-temps et avancer d'un million d'années. Je leur exposerai à eux-mêmes combien plus simple sera la situation s'ils nous accordent une chance.

— *Ce ne sera pas nécessaire.*

Everard pivota, le souffle coupé. Le paralyseur lui tomba des mains.

Il ne pouvait pas regarder la silhouette qui brillait devant lui. Il avait des sanglots dans la gorge en reculant.

— *Votre requête a été examinée, fit la voix silencieuse. Elle était connue et pesée des millénaires avant votre naissance. Mais vous demeuriez néanmoins un maillon indispensable dans la chaîne du temps. Si vous aviez échoué ce soir, il n'y aurait pas de pitié.*

« Pour nous, il était déjà écrit qu'un certain Charles et une certaine Mary Whitcomb vivaient en Angleterre victorienne. Il était également écrit que Mary Nelson était morte avec la famille à laquelle elle avait rendu visite en 1944, et que Charles Whitcomb avait vécu célibataire pour finir par mourir en service commandé dans la Patrouille. On avait pris note de cette anomalie, et comme le plus infime paradoxe constitue une faille dans la trame espace-temps, nous devons le rectifier en éliminant du cours des choses l'un ou l'autre de ces faits. Vous avez décidé de celui qu'on éliminerait.

Everard sut dans un coin de son esprit ébranlé que les deux Patrouilleurs étaient soudain libérés. Il sut que son saute-temps avait été... était... serait subtilisé sans qu'on le voie, à l'instant même de sa matérialisation. Il sut que l'Histoire se lisait à présent ainsi : Mary Nelson, W.A.A.F., disparue, présumée tuée par

la chute d'une bombe près du foyer des Enderby, qui se trouvaient tous chez elle quand leur propre maison avait été détruite ; Charles Whitcomb, disparu en 1947, présumé noyé accidentellement. Il sut qu'on avait expliqué la vérité à Mary, avant de la conditionner pour qu'elle ne la révèle jamais, et qu'on l'avait renvoyée avec Charlie en 1850. Ils mèneraient leur existence dans la classe moyenne, sans se trouver jamais parfaitement à l'aise sous le règne de Victoria, et Charlie aurait fréquemment la nostalgie de ce qu'il avait été dans la Patrouille... puis il se tournerait vers son épouse et ses enfants, en se disant qu'après tout le sacrifice n'avait pas été tellement considérable.

Il sut tout cela, et aussi que le Daneelien était parti. Quand les tourbillons ténébreux de son cerveau se furent apaisés et qu'il put regarder plus clairement les deux Patrouilleurs, il ne savait cependant pas ce que serait son propre destin.

— Venez, dit le premier homme. Partons d'ici avant que quelqu'un s'éveille dans la maison. Nous allons vous ramener à votre année... c'est bien 1954 ?

— Et ensuite ? demanda Everard, étonné.

Le Patrouilleur haussa les épaules. Son indifférence affectée dissimulait mal le tremblement qui l'avait saisi en présence du Daneelien.

— Présentez-vous à votre chef de secteur. Vous avez démontré à l'évidence qu'on ne peut vous employer régulièrement.

— Donc... je suis simplement balancé ?

— Pas besoin d'en faire une histoire. Croyez-vous que votre cas soit unique en un million d'années de travail de la Patrouille ? Le règlement en tient amplement compte. Il vous faudra évidemment un entraînement complémentaire. Ce qui convient le mieux à votre personnalité, c'est une fonction de Non-Attaché – n'importe quelle ère, n'importe quel endroit, partout et chaque fois qu'on pourra avoir besoin de vous. Je pense que cela vous plaira.

Les jambes molles, Everard enfourcha le saute-temps. Il en redescendit, et dix années s'étaient écoulées.

LE GRAND ROI

1

Ce soir-là – un soir à New York au cœur du XX^e siècle –, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit, Manse Everard dans une tenue honteusement négligée était justement en train de se servir à boire. Il poussa un juron. Les derniers jours avaient été harassants et la seule compagnie qu'il désirait pour le moment était celle des récits oubliés du Dr Watson.

Pourvu qu'il parvienne à se débarrasser rapidement de l'importun ! Il alla ouvrir. Le visage buriné de ce garçon puissamment charpenté, auréolé de cheveux châtons, arborait pour l'instant une expression butée.

— Bonsoir, dit-il sèchement.

Soudain, il eut l'impression de se trouver dans un astronef passant en chute libre ; son corps cessa d'avoir du poids ; il vacillait, la tête embuée de vertige, aveuglé par un embrasement d'étoiles.

— Oh... C'est vous... Entrez donc !

Cynthia Denison resta un moment immobile sur le seuil, les yeux braqués sur le bar que surmontaient un casque à cri-nière achéen et deux javelots fixés en croix datant de la même époque. Les trophées luisaient d'un éclat sombre et il émanait d'eux une inhumaine beauté.

— Je voudrais un verre, Manse. Tout de suite.

Malgré ses efforts, Cynthia Denison n'arrivait pas à composer sa voix.

— Bien sûr !

Sans poser de question, il aida sa visiteuse à enlever son manteau. Après avoir refermé, elle se laissa tomber sur un ca-

napé moderne de fabrication suédoise, aussi précis et fonctionnel que les armes homériques accrochées au mur, et fouilla son sac à la recherche de ses cigarettes. Pendant quelques minutes, l'homme et la femme évitèrent de se regarder.

— Toujours du raide ? demanda enfin Manse.

Ses propres paroles semblaient venir de très loin. A le voir manier maladroitement les bouteilles et les verres on aurait dit que rien ne subsistait plus en lui de son entraînement de Patrouilleur du Temps. Le briquet de Cynthia émit un claquement incongru.

— Vous avez bonne mémoire...

— Cela ne fait jamais que quelques mois.

C'était la seule réponse qu'il avait réussi à trouver.

— En temps entropique classique de 24 heures par jour ! (Elle contempla le nuage de fumée qui s'échappait de ses lèvres.) C'est sensiblement ce que cela représente pour moi. Je suis restée à peu près dans la norme depuis... depuis mon mariage avec Keith. Huit mois et demi de mon temps biologique individuel se sont écoulés depuis que Keith et moi... Mais qu'est-ce que ces huit mois et demi représentent pour vous, Manse ? Combien d'années avez-vous vécues, combien d'âges avez-vous parcourus depuis l'époque où vous étiez le bras droit de Keith ?

Sa voix était grêle (le seul défaut que Manse ait jamais trouvé à Cynthia si l'on ne considérait pas sa petite taille – un mètre cinquante-deux – comme un défaut) et son timbre manquait par conséquent de richesse. Néanmoins, il était clair qu'elle luttait pour ne pas hurler.

Il lui tendit un verre.

— Allez... cul sec !

Elle obéit, non sans s'étrangler un peu. Il lui servit un nouveau scotch et en profita pour remplir son propre verre avant de s'installer dans un fauteuil et d'extraire une pipe de sa veste d'intérieur mangée par les mites. Ses mains tremblaient toujours, mais à peine : elle ne le remarquerait sûrement pas. Judicieux de sa part de ne pas avoir lâché tout à trac la raison de sa visite. Ils avaient besoin l'un et l'autre de ce répit pour retrouver leur sang-froid.

A présent, il pouvait se risquer à l'étudier. Elle n'avait pas changé. La robe noire soulignait la délicatesse d'une silhouette presque parfaite. Ses cheveux qui lui tombaient jusqu'aux épaules étaient comme une coulée de soleil, ses yeux, immenses et bleus, sous l'arc des sourcils, éclairaient un visage au nez retroussé et aux lèvres toujours entrouvertes. Son maquillage était trop léger pour que Manse pût affirmer avec certitude qu'elle avait pleuré récemment – mais c'était plus que vraisemblable.

Il se concentra sur l'opération consistant à bourrer sa pipe.

— Alors, Cyn ? Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Elle frissonna. Enfin, sa bouche s'ouvrit.

— Keith... Il a disparu.

Everard se redressa.

— Disparu ? En service commandé ?

— Evidemment ! Dans l'Antiquité. En Iran. Il est parti il y a une semaine. Et n'est jamais revenu. (Elle posa son verre sur l'accoudoir et se tordit les doigts.) La Patrouille a fait des recherches, bien sûr, et je n'ai eu connaissance des résultats qu'aujourd'hui. Il demeure introuvable. Ils n'ont pas même pu apprendre ce qui lui est arrivé.

— Diable !

— Keith... Keith vous a toujours considéré comme son meilleur ami, ajouta-t-elle, vibrante. Que de fois votre nom revenait dans la conversation... vous ne pouvez pas savoir, Manse ! C'est vrai, nous vous avons négligé ; mais vous n'étiez jamais là, et puis...

— Dame ! Me croyez-vous tellement susceptible ? J'ai eu à faire. Et après tout, vous étiez de jeunes mariés.

C'est moi qui vous ai présentés l'un à l'autre au clair de lune devant le Mauna Loa. La Patrouille du Temps ignore le snobisme : une jeune fille comme Cynthia Cunningham, simple employée fraîchement émoulue de l'Académie et affectée à titre d'Agent Attaché à son propre siècle est absolument libre de sortir avec un vétérán et un supérieur... comme moi, par exemple... aussi souvent que les besoins de leur service le permettent. Aucune raison n'empêche son compagnon de mettre à profit son art du déguisement pour l'emmener danser dans la Vienne de Strauss, au théâtre dans le Londres de Shakes-

peare – ou pour lui faire explorer le curieux New York de Tom Lehrer – ou pour la convier à gratter de la guitare au soleil et à faire du surf-riding dans les îles hawaïennes un millénaire avant l'arrivée des premières pirogues. Et qu'un autre patrouilleur se joigne à eux et finisse par épouser la jeune fille, quoi de plus naturel ?

Everard tira avec violence sur sa pipe. Quand son visage fut entièrement voilé par la fumée, il dit :

— Commençons par le commencement. Je vous ai perdus de vue depuis deux ou trois ans de mon temps individuel et je ne sais pas exactement de quoi Keith s'occupait.

— Cela fait si longtemps ? s'étonna-t-elle. Et il y a dix ans que vous n'avez pas pris de congé ? Nous aurions bien aimé avoir votre visite.

— Finissons-en avec les excuses, jeta-t-il d'un ton rogue. J'aurais parfaitement pu faire un saut si je l'avais voulu.

Elle leva vers lui son visage angélique comme s'il l'avait giflée en pleine face. Il se reprit, consterné.

— Pardonnez-moi. J'aurais bien aimé, soyez-en sûre... Mais vous savez, nous autres, les Non-Attachés, nous avons du pain sur la planche. Et rudement ! Tout le temps à bondir ici et là dans l'espace-temps comme des châtaignes dans la poêle. Et puis, zut ! poursuivit-il en se forçant à sourire, vous me connaissez, Cyn : je n'ai pas de tact mais cela ne veut rien dire. Je suis à l'origine d'une légende de la Grèce Classique où je passais pour le *dialaïopode* ; un monstre curieux qui a deux pieds gauches. Dans sa bouche...

Elle accueillit la boutade d'un rictus contraint et reprit sa cigarette qui fumait dans le cendrier.

— Je suis toujours simple employée à la Compagnie. (Elle voulait parler de la Société d'Entreprises Mécaniques qui constituait la couverture de la Patrouille en cette décade de l'histoire américaine...) Mais je suis, grâce à mes attributions, en contact étroit avec tous les bureaux de ce Milieu, y compris le quartier général. Aussi je sais pertinemment ce qui a été fait pour Keith... et c'est insuffisant ! Ils le laissent tomber, purement et simplement. Manse, si vous n'allez pas à son secours, c'est un homme mort.

Frissonnante, elle se tut. Désireux de s'accorder un sursis, Everard se remémora la carrière de Denison.

Keith était né en 1927 à Cambridge (dans le Massachusetts) d'une famille relativement aisée. Diplômé d'archéologie à vingt-trois ans avec une thèse fort appréciée après avoir réussi un certain nombre d'exploits (par exemple, il avait décroché le titre de champion de boxe universitaire et traversé l'Atlantique à bord d'un trois-mètres). Mobilisé en 1950, il avait servi en Corée avec une bravoure qui lui aurait attiré quelque gloire dans une guerre plus populaire. Mais il fallait le connaître depuis longtemps avant d'apprendre de lui ces détails biographiques. Il parlait en général de choses impersonnelles avec une sorte d'humour froid jusqu'à ce qu'il y ait du travail à accomplir. Alors il se mettait à l'ouvrage sans baratin inutile. *Exactement le type qu'il fallait à Cynthia ! S'il l'avait voulu, il aurait facilement pu être promu Agent Non-Attaché. Mais il avait ici des racines que je n'ai pas. Plus de stabilité que moi, sans doute.*

Démobilisé en 1952 et, à cette date, dépourvu d'occupation précise, il avait été « contacté » et enrôlé par un membre de la Patrouille. On éprouvait toujours un choc en apprenant que le voyage temporel serait inventé dans un lointain futur et que chaque époque serait (était... avait à jamais été !) largement ouverte au commerce inter-temporel ; que faciliter ces échanges économiques n'était pas la seule raison d'être de la Patrouille dont la mission consistait à assurer la conservation de l'Histoire, car le passé était aussi altérable que le futur ; que l'autorité suprême de la Patrouille était établie à des millions d'années d'aujourd'hui, en un âge où l'évolution avait atteint un inimaginable zénith. Pourtant, ces faits, Denison les avait acceptés plus facilement que bien d'autres agents. Son esprit était souple et, après tout, il était archéologue. Sa période d'instruction achevée, il avait trouvé une harmonieuse concordance entre ses goûts personnels et les exigences de la Patrouille. Devenu spécialiste de la protohistoire indo-européenne, son importance avait fini par surclasser en bien des domaines celle d'Everard. Car un Non-Attaché avait pour rôle de parcourir sans répit les routes du temps afin de porter secours aux naufragés, de mettre fin aux activités de ceux qui

transgressaient les lois et d'assurer sa permanence à la trame de l'histoire humaine. Mais comment savoir ce qu'on faisait quand on ne disposait pas d'archives ? Longtemps avant que fussent gravés les premiers hiéroglyphes, il y avait eu des guerres et des émigrations, des découvertes et des hauts faits dont les conséquences étaient imbriquées à l'étoffe même du continuum. Tous ces événements, il fallait que la Patrouille en eût connaissance. Etablir la carte de ces cheminements, telle était la tâche du Spécialiste qualifié.

Et puis, surtout, Keith était un copain.

Everard reposa sa pipe.

— D'accord, Cynthia. Racontez-moi ce qui est arrivé.

2

Elle mettait tant d'énergie à se maîtriser que sa voix fluette avait une sonorité de métal.

— Il repérait les migrations de différents clans aryens. Vous savez que ces mouvements de population sont très obscurs. Il faut plonger dans le passé à partir d'un niveau historique parfaitement connu. Pour sa dernière mission, Keith est allé en Iran. En 558 avant notre ère. A peu près à la fin de la période médique, m'a-t-il précisé. Il comptait se renseigner sur place, se familiariser avec les traditions en vigueur, puis faire d'autres relevements à une période antérieure, et ainsi de suite. Mais tout cela, vous devez le savoir, Manse. Vous avez déjà travaillé une fois avec Keith avant que nous nous soyons rencontrés, lui et moi. Il m'en a souvent parlé.

— Oh ! Je l'avais accompagné seulement dans le cas où il aurait eu des ennuis. Il étudiait les mouvements préhistoriques d'un groupe qui, parti du Don, avait atteint l'Indus. Nous présentant comme des chasseurs errants, nous avons demandé son hospitalité au chef et nous avons suivi la caravane pendant

quelques semaines. Un bien agréable souvenir.

Il se rappelait les steppes, l'immensité des cieux, les chevauchées dans le vent à la poursuite des antilopes, les danses autour du feu de camp, certaine jeune fille aussi dont la chevelure était imprégnée de l'odeur douce-amère des fumées. Pendant quelque temps, il avait eu envie de vivre et de mourir parmi la tribu.

— Cette fois, il est parti seul, continua Cynthia. Ils manquent de personnel dans cette branche. Je crois d'ailleurs que la crise des effectifs est un mal général dont souffre toute la Patrouille. Il y a tellement de millénaires à surveiller et si peu de vies humaines ! Ce n'était pas la première fois qu'il partait en franc-tireur. Cela m'inquiétait toujours mais il prétendait que, déguisé en berger nomade, dépourvu de tout objet qui vaille la peine d'être volé, il était plus en sécurité dans les plateaux de la Perse qu'au milieu de Broadway. Seulement, ce coup-ci, il s'est trompé.

— Si je comprends bien, se hâta d'enchaîner Everard, il est parti – il y a une semaine, n'est-ce pas ? – dans l'intention d'obtenir des informations qu'il aurait transmises au Bureau des Etudes de sa Spécialité, comptant revenir ici le jour même de son départ ? *Car il faudrait être le dernier des crétins pour laisser perdre un fragment de son existence.* Mais il n'est pas revenu.

— Exactement. (Elle alluma une nouvelle cigarette à son mégot.) Je me suis fait de la bile tout de suite. J'ai été voir le patron qui a bien voulu se renseigner personnellement. On lui a répondu qu'une semaine plus tard (c'est-à-dire aujourd'hui), Keith ne serait toujours pas de retour. Le Bureau d'Etudes et de Documentation affirme que Keith ne s'est jamais présenté au rapport. Nous avons alors fait des recherches à la Section des Archives près le Q. G. du Milieu. Ils ont dit que... que Keith n'est jamais revenu et qu'on n'a jamais retrouvé sa trace.

Everard hocha la tête d'un air profondément songeur.

— Il y a donc eu des recherches dont le Q. G. M. a conservé trace.

La mutabilité du temps entraîne une foule de paradoxes, songeait-il pour la millième fois. Il était possible d'annuler un

événement historique, possible de réaliser la blague éculée consistant à tuer son propre père au berceau. Mais comme il fallait immanquablement surgir un peu avant le moment de l'annulation, l'opération ne vous affectait pas et n'altérait en rien vos souvenirs de « ce qui avait été une fois ». Vous existiez, tout simplement, sans plus avoir le moindre antécédent. Les physiciens du XX^e siècle ne se doutaient pas que les lois de la conservation étaient des lois de la discontinuité.

Quand un homme était porté manquant, ce n'était pas parce que, quelque part, des archives disaient que vous étiez parti à sa recherche qu'il vous fallait nécessairement vous mettre en chasse. Mais si vous ne le faisiez pas, quelle chance auriez-vous eue de le retrouver ? Vous pouviez parfaitement vous mettre en chasse, changer le cours des événements et récupérer le disparu en définitive. En ce cas, le rapport où vous aviez consigné vos succès avait *depuis toujours* été enregistré : vous seul aviez connaissance de la vérité « antérieure ».

Cela risquait de créer des situations fort embrouillées : rien d'étonnant si la Patrouille faisait un foin terrible, même pour de petits changements qui n'altéraient pas les grandes lignes de la trame historique.

— Le bureau a averti le Milieu de la Perse Antique, devina Everard, qui a envoyé une mission sur les lieux. On ne connaissait qu'approximativement le point où Keith comptait se matérialiser, n'est-ce pas ? Je veux dire que, ne sachant pas de façon exacte où il pourrait cacher son saute-temps, il n'avait pas donné de coordonnées précises ?

Cynthia acquiesça du menton.

— Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils n'aient pas retrouvé son appareil. Quoi qu'il ait pu arriver à Keith, sa navette aurait dû être quelque part, dans une grotte ou je ne sais où. La Patrouille a des détecteurs : ils auraient pourtant dû mettre la main sur l'engin et, en rétrogradant de proche en proche, parvenir à localiser Keith !

— Ils ont essayé mais d'après ce que j'ai compris, c'est un pays sauvage et tourmenté qu'il est difficile de passer au crible. Les recherches n'ont rien donné. Aucun signe de Keith. Peut-être une fouille extrêmement serrée où l'on aurait passé chaque

kilomètre au peigne fin et qui se serait poursuivie sans interruption aurait-elle abouti. Mais ils n'ont pas osé. C'est un Milieu particulièrement critique, Manse. Mr. Gordon m'a montré l'analyse. Je n'ai pas saisi tous les symboles mais il m'a dit que ce siècle-là est dangereux à manipuler.

La large main d'Everard se referma sur le fourneau de sa pipe dont la tiédeur avait quelque chose de rassurant. Les ères critiques lui donnaient la chair de poule.

La plupart des manipulations qu'on faisait subir au passé (y compris dans les ères postérieures au XX^e siècle qui étaient, elles aussi, le passé de quelqu'un d'autre, après tout) n'avaient pas d'effets mesurables. L'espace-temps ne se laissait pas facilement gauchir : il tendait toujours à revenir à sa configuration « originale ». Vos bévues, ou les tentatives criminelles faites en vue de modifier les événements, étaient le plus généralement ignorées et rapidement oubliées. En fait, les interventions se révélaient habituellement des éléments historiques intégrés à l'évolution du monde.

Mais de temps à autre, il y avait un point nodal si crucial que son altération pouvait bouleverser le futur tout entier.

— Je vois, murmura Everard. Il leur a été impossible d'enquêter aussi sérieusement qu'ils l'auraient voulu de crainte de secouer un trop grand nombre de rustauds du cru qui auraient peut-être alors agi autrement qu'ils ne l'ont fait lorsque la grosse crise est survenue. Ouais... Mais pourquoi n'ont-ils pas travaillé sous travesti en se mêlant à la population ?

— Plusieurs experts l'ont fait. Pendant des semaines du temps local. Mais les indigènes ne leur ont donné aucun indice. Ce sont des tribus barbares, méfiantes. Peut-être ont-elles cru que nos agents étaient des espions au service du roi des Mèdes ? D'après ce que j'ai entendu dire, les Perses n'aimaient guère sa loi... Bref, la Patrouille n'a pas trouvé la moindre trace de Keith. En outre, rien ne permet de penser que la trame de l'histoire ait été altérée. La Patrouille pense que Keith a été assassiné et que son véhicule s'est volatilisé Dieu sait comment.

Soudain, elle sauta sur ses pieds :

— Un squelette de plus ou de moins au fond d'un ravin, quelle importance, n'est-ce pas ? s'exclama-t-elle avec violence.

Everard se leva à son tour et elle se jeta dans ses bras. Il ne pensait pas qu'il aurait eu mal à ce point-là. Il avait cessé de penser à elle – enfin, il n'y pensait pas plus d'une dizaine de fois par jour – et, à présent, il allait falloir se remettre à l'oublier.

— Ne peuvent-ils pas revenir en arrière ? implorait-elle. Quelqu'un ne peut-il pas rétrograder d'une semaine, juste pour lui dire de ne pas partir ? Est-ce trop demander ? Quels sont donc les monstres qui l'interdisent ?

— Des gens ordinaires, Cyn. Si jamais quelqu'un se mettait à tripoter son passé personnel, les choses deviendraient rapidement si embrouillées que nul d'entre nous n'existerait plus.

— Mais dans un million d'années... plus peut-être ? Il doit bien y avoir des exceptions.

Everard ne répondit pas. Il y en avait, il le savait. Mais il savait aussi que le cas de Keith Denison n'en constituerait jamais une. Les membres de la Patrouille n'étaient pas des saints mais ils n'étaient pas gens à transgresser leurs propres lois pour des motifs privés. On y acceptait les pertes comme partout ailleurs, on levait son verre à la mémoire des morts mais jamais on ne partait pour assurer leur sauvegarde à temps.

Cynthia se glissa hors des bras de Manse et vida son verre d'un trait. Ses boucles fauves frémirent.

— Pardonnez-moi, dit-elle en se tamponnant les yeux de son mouchoir. Je n'avais pourtant pas l'intention de fondre en sanglots.

— Ne vous cassez pas la tête.

— Vous, vous pourriez essayer de sauver Keith, reprit-elle les yeux fixés sur le plancher. Les agents officiels ont abandonné. Mais vous pouvez prendre leur place.

Comment résister à une telle supplique ?

— C'est vrai. Mais il est possible que j'échoue. D'après les documents existants, si j'ai essayé, je n'ai pas réussi. En outre, les altérations de l'espace-temps sont très mal vues, même s'il s'agit d'une modification insignifiante.

— Pour Keith, ce n'est pas insignifiant.

— Il n'y a pas beaucoup de femmes qui auraient parlé ainsi, murmura-t-il ; la plupart auraient dit : pour moi, ce n'est pas insignifiant.

Leurs yeux se croisèrent.

— Pardon, Manse. Je ne me suis pas rendu compte... je croyais qu'après tout ce temps écoulé pour vous, vous ne...

Everard se mit aussitôt sur la défensive.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion...

— Les psychanalystes de la Patrouille ne peuvent-ils vous aider ? (De nouveau elle détournait son regard.) Puisqu'ils sont capables de nous conditionner de sorte que nous ne puissions rien révéler de la circulation temporelle aux profanes, je me demandais s'ils n'ont pas les moyens de conditionner quelqu'un de façon à ce qu'il cesse de...

— Changeons de sujet de conversation, voulez-vous, l'interrompit-il avec hargne. Bon, reprit-il après avoir mordillé le tuyau de sa pipe, j'ai une ou deux idées personnelles qui n'ont peut-être pas été essayées. Si Keith peut être récupéré, il sera près de vous demain avant midi.

— Manse, pouvez-vous me transporter à ce moment ? (Elle commençait à trembler de tout son corps.)

— Je le pourrais mais je n'en ferai rien. N'importe comment, vous avez besoin de vous reposer. Je vous raccompagne pour être sûr que vous prendrez un somnifère. Après quoi, je rentrerai réfléchir à mon plan de campagne. (Ses lèvres se retroussèrent en un vague rictus :) Et puis, arrêtez de vous livrer à cette exhibition de shimmy. Je vous ai dit que j'ai besoin de réfléchir.

— Manse...

Les mains de Cynthia étreignirent les siennes. Everard maudit silencieusement la vague d'espoir qui le secouait.

3

En l'automne de l'an 542 avant J.-C, un homme solitaire descendit les montagnes qui dominaient la vallée de la Kour. Il chevauchait un hongre bai, plus grand que ne le sont en général les chevaux de cavalerie, et qui, n'importe où ailleurs, aurait été une invite aux bandits. Mais la loi du Grand Roi inspirait un tel respect que, disait-on, une vierge aurait pu sans crainte traverser la Perse de bout en bout en portant un sac d'or. C'était une des raisons qui avaient décidé Manse Everard à se matérialiser à cette date : seize ans au-delà du point temporel visité par Keith.

Il avait d'ailleurs eu d'autres motifs pour se résoudre à ce choix : il voulait apparaître quand l'excitation que le voyageur du temps avait peut-être suscitée en 558 se serait depuis longtemps éteinte. Quel qu'ait pu être le destin de Keith, c'était à reculons qu'il fallait essayer de l'atteindre. D'autant plus que les méthodes directes s'étaient soldées par un échec complet.

Selon le bureau du Milieu Achéménide, l'automne 542 était la première période de tranquillité relative depuis la disparition du mari de Cynthia. De 558 à 553 s'étaient écoulées des années inquiètes au cours desquelles la tension n'avait cessé de monter entre le roi perse d'Anshan, Kourouch (que la postérité devait connaître sous les noms de Kaikhosrou et de Cyrus) et son suzerain, le mède Astyage. Puis il y avait eu trois années de troubles : Cyrus s'était révolté, la guerre civile avait embrasé l'empire ; à la fin, les Perses avaient réussi à écraser leurs voisins septentrionaux. Mais pour consolider sa victoire, Cyrus avait été contraint de réduire les foyers de rébellion et de mettre un terme aux incursions touraniennes. Quatre ans durant, il avait lutté pour assurer la pacification et étendre sa domination à l'ouest, ce qui n'était pas allé sans alarmer les monarques d'alentour : Babylone, l'Egypte, la Lydie et Sparte s'étaient coa-

lisées pour le détruire. En 546, sous le commandement du roi de ce dernier pays, Crésus, c'avait été l'invasion. Mais les Lydiens furent vaincus et annexés. Ils se révoltèrent : il fallut à nouveau les combattre et en même temps refréner les mouvements belliqueux des colonies grecques d'Ionie, de Carie et de Lycie. Tandis que ses généraux se livraient à ces tâches à l'ouest, Cyrus devait en personne lutter à l'est pour repousser les cavaliers barbares qui menaçaient de réduire les cités perses par le feu.

Mais, en 542, il y avait eu un moment de répit. La Cilicie devait tomber sans coup férir, voyant que les Perses traitaient les vaincus avec une humanité et une tolérance envers les usages locaux jusque-là inconnues. Cyrus confierait l'administration des marches orientales à ses satrapes, se réservant pour lui de consolider ses victoires. Ce ne devait être qu'en 539 que la guerre reprendrait contre Babylone et que l'empire avalerait la Mésopotamie. Alors, le Grand Roi bénéficierait encore d'une période de paix avant que les barbares de l'autre côté de la mer d'Aral ne soient devenus trop puissants et qu'il lui faille repartir en guerre et trouver la mort à la tête de ses cavaliers.

Pasargades s'ouvrit sous les pas de Manse Everard comme un printemps d'espérance.

Certes, il n'est pas d'époque qui justifie métaphore aussi fleurie... Pendant des kilomètres, il ne fit que rencontrer des paysans courbés sur la terre, la faucille à la main, et les nuages de poussière qui montaient des chaumes lui piquaient les yeux. Devant les masures de torchis dépourvues de fenêtres, les enfants en haillons le regardaient passer en suçant leur pouce. Il croisa un escadron de lanciers filant au grand galop, pittoresques avec leurs culottes bouffantes et leurs cuirasses à écailles, leurs casques à pointe ou à cimier, ce qui ne les empêchait pas d'être couverts de poudre et de sueur et d'échanger des plaisanteries immondes. Les vastes demeures aux riches jardins des nobles s'allongeaient derrière des murs de briques, mais l'économie du pays ne permettait guère l'existence de beaucoup de ces propriétés. Pasargades était à 90 pour cent une ville orientale : rues boueuses serpentant entre d'aveugles taudis, coiffures graisseuses et tunique crasseuses, bazars emplis de

marchands hurlant, mendiants étalant leurs plaies, négociants menant des théories de chameaux entravés et de bourricots surchargés, chiens pilleurs fouillant les monceaux d'ordures, tavernes d'où émanait une musique aussi harmonieuse que les miaulements d'une chatte enfermée dans une machine à laver, homme agitant leurs bras en poussant des malédictions – qui donc avait lancé cette plaisanterie du mystère impénétrable de l'Orient ?

— L'aumône, seigneur ! L'aumône au nom de la Lumière ! L'aumône – et Mithra te sourira.

— Regarde, Seigneur ! Je te jure, par la barbe de mon père, que tu ne trouveras nulle part pièce plus merveilleusement ouvree par un artisan plus habile que cette selle que je t'offre, ô le plus heureux des hommes, pour la somme ridicule de...

— Par ici, mon maître, par ici ! A moins de quatre maisons, tu trouveras le sérail le plus splendide de toute la Perse, que dis-je ? du monde entier ! Les couches y sont garnies de duvet de cygne, mon père sert des vins dignes d'un Dêvî, la renommée du pilaf de ma mère s'étend aux limites de la terre et mes sœurs sont trois lunes de délice dont tu pourras disposer pour la modique...

Everard ignorait les petits racoleurs qui s'époumonaient à ses côtés. L'un d'eux lui saisit la cheville. Manse poussa un juron et le garçon se contenta de grimacer sans honte. Le Patrouilleur voulait éviter de s'arrêter dans une auberge : les Perses étaient plus propres que la plupart des gens de cette époque, mais cela n'empêchait pas les parasites...

Il s'efforçait de ne pas se sentir en état d'infériorité. En général, les agents en mission avaient un atout dans la manche, disons un pistolet paralysateur type XXX^e siècle et une radio miniature dissimulée sous leurs vêtements pour pouvoir appeler si besoin en état le véhicule spatio-temporel à antigravité qu'ils avaient camouflé quelque part. Mais ils ne possédaient rien de tout cela lorsqu'ils couraient le risque de la fouille. Everard était habillé à la grecque : une tunique, des sandales, un long manteau de laine, un glaive au côté, un casque ; en outre, un bouclier était fixé à la croupe de sa monture. Seul l'acier de ses armes était anachronique. S'il avait des ennuis, il n'était pas

question de chercher de l'aide auprès du bureau local car cette période de turbulence et relativement pauvre n'attirait pas le commerce temporel ; le détachement de la Patrouille le plus proche était le Q. G. du Milieu de Persépolis qui se trouvait à une génération de là.

Les rues s'élargirent, les bazars se raréfièrent et les demeures se firent plus spacieuses. Le voyageur finit par atteindre une place encadrée par quatre palais. Des pruniers dépassaient le faite des murailles. Des gardes, de minces adolescents équipés d'armes légères, étaient accroupis sur leurs talons, la position du soldat sous les armes n'était pas encore inventée. Mais à l'approche d'Everard, ils se levèrent, bandant belliqueusement leur arc. L'Américain aurait pu simplement traverser la place ; il préféra se tourner vers celui qui paraissait être le chef.

— Je te salue, seigneur, dit-il. Puisse le soleil briller sur toi. (Le langage persique qu'il avait hypnotiquement appris en une heure coulait facilement de ses lèvres.) Je suis en quête d'un homme généreux qui accorderait l'hospitalité à un misérable étranger en échange du récit de ses voyages.

— Que tes jours soient nombreux, répondit le garde. (Il ne fallait pas lui offrir de bakchich : les hommes de Cyrus étaient un peuple fier et hardi de chasseurs, de bergers et de guerriers. Ils s'exprimaient avec la cérémonieuse politesse habituelle à ce type historique.) Je sers Crésus le Lydien, serviteur du Grand Roi. Il ne refusera pas son toit à...

— Méandre l'Athénien, acheva Everard.

Ce pseudonyme éviterait qu'on se pose des questions sur son ossature massive, son teint clair et ses cheveux coupés court. Il avait d'ailleurs par surcroît de précaution orné son menton d'une barbe à la Van Dyck. Hérodote n'était pas le premier globe-trotter grec : un Athénien n'avait rien de particulièrement extraordinaire, tandis que les Européens, cinquante ans avant Marathon, étaient assez peu communs pour que la présence de l'un d'entre eux eût excité la curiosité.

Un esclave conduisit Manse auprès du majordome qui fit escorter le visiteur par un second esclave. Au-delà des murs, s'étendait un parc aussi vert et frais qu'on pouvait l'espérer. Dans cette demeure où il n'y avait aucune crainte à avoir des vo-

leurs, la nourriture serait bonne et il était certain que Crésus souhaiterait s'entretenir en personne avec le voyageur. *Tu as de la chance, mon bonhomme*, se dit intérieurement Everard qui eut droit à un bain chaud et à une friction aux huiles embaumées. Il reçut des vêtements propres ; on lui servit du vin et des dattes dans l'austère chambre qui lui fut attribuée et dont tout le mobilier se réduisait à une couche et une vue agréable. Une seule chose manquait à son bonheur : un cigare !

Certes, si Keith était irrévocablement mort...

— Oh ! zut ! murmura-t-il. Pensons à autre chose...

4

Après le coucher du soleil, l'atmosphère se rafraîchit. On alluma cérémonieusement les lampes (le feu était sacré) et les brasiers ronflèrent. Un esclave s'agenouilla et annonça à l'étranger que le souper était servi. Everard le suivit dans le vaste hall orné de puissantes fresques représentant le Soleil et le Taureau de Mithra, passa devant deux sentinelles armées d'épieux et pénétra dans une petite pièce éclairée a giorno qui fleurait l'encens et dont le plancher était couvert de somptueux tapis. Deux lits étaient disposés selon la mode hellène devant une table garnie de vaisselle d'or et d'argent qui, elle, n'avait rien de grec ; des esclaves maîtres d'hôtel allaient et venaient et une musique évoquant les sonorités des instruments chinois filtrait de la pièce voisine.

Crésus de Lydie salua le nouveau venu d'un signe de tête. Jeune, il avait dû être beau à en juger par ses traits réguliers ; mais il semblait avoir vieilli vite depuis que sa richesse et sa puissance étaient devenues proverbiales. Sa barbe grisonnait. Il portait les cheveux longs et était vêtu d'une chlamyde, grecque par sa forme, perse par sa couleur rouge vif.

— La joie soit sur toi, Méandre d'Athènes, dit-il en tendant son visage à l'étranger.

Everard baisa la joue que Crésus lui tendait, insigne honneur impliquant que le potentat considérait que le rang de Méandre était à peine inférieur au sien. Dommage que le Lydien eût mangé de l'ail !

— La joie soit sur toi, Seigneur. Sois remercié pour la bonté de ton accueil.

— Ce repas solitaire qui te fut réservé lors de ton arrivée n'était pas un affront, répondit l'ancien roi. Je me demandais seulement... (Il hésita.) Je me suis toujours senti très proche des Grecs et je pense que nous pourrions avoir une conversation intéressante...

— Seigneur, tu m'honores au-delà de mon mérite.

Les politesses rituelles se poursuivirent encore quelque temps ; enfin les deux hommes se mirent à table et Everard débita le récit qu'il avait préparé de ses voyages supposés. Crésus, de temps en temps, l'interrompait par une question précise, mais c'était là un genre d'obstacle qu'un Patrouilleur apprend vite à éluder.

— Les temps changent, en vérité, et tu es fortuné de venir à l'aube d'une ère nouvelle, dit Crésus. Jamais le monde ne vit plus glorieux monarque que... etc. (Ces propos étaient, de toute évidence, destinés aux serviteurs qui étaient les espions du roi.) Néanmoins, ils exprimaient la vérité.

« Les dieux ont souri à notre roi. Si j'avais su qu'ils le protégeaient pour de bon, que ce n'était pas une fable comme je le croyais alors, je n'aurais jamais osé me dresser contre lui. Car il n'y a pas de doute possible : il est l'Elu.

Fidèle à son personnage, Everard mouillait son vin, regrettant de n'avoir pas choisi comme camouflage une patrie moins sobre que la Grèce.

— De quel conte parles-tu, Seigneur ? Je sais seulement que le Grand Roi est fils de Cambyse qui régna sur cette province comme vassal d'Astyage le Mède. Y a-t-il autre chose que j'ignore ?

Crésus se pencha vers son hôte. Dans ses yeux brillait une lueur étrange, une terreur et une ferveur dionysiaques que ne connaissait plus l'époque d'Everard.

— Ecoute alors et répands la nouvelle auprès de tes compatriotes. Apprends, ô Méandre, qu'Astyage, sachant que les Perses renâclaient sous son joug et étant désireux d'attacher solidement leurs chefs à sa maison, maria sa fille Mandane à Cambyse. Mais la maladie et la débilité fondirent sur celui-ci. S'il mourait et que son fils nouveau-né, Cyrus, lui succédât en Anshan, la régence serait assurée par une noblesse agitée n'ayant aucun lien avec Astyage. Par ailleurs, le roi des Mèdes fut visité par des songes lui annonçant que le règne de Cyrus serait l'arrêt de mort de son empire.

« Alors, Astyage ordonna à son parent le roi Aurvagaush (Harpage, disait Crésus, qui hellénisait les noms locaux) de le débarrasser du prince. Harpage obéit en dépit des protestations de la Reine Mandane. Cambyse n'était pas en état de s'opposer à ce dessein et il était hors de question que la Perse se révoltât sans préparation. Mais Harpage ne put accomplir sa mission : il échangea le prince contre l'enfant mort-né d'un berger de la montagne à qui il fit jurer le secret. Le petit cadavre, revêtu de linges royaux, fut exposé sur une colline, puis enterré après que des représentants officiels de la cour médique eurent constaté le décès. Ainsi notre Seigneur, Cyrus, grandit-il parmi les gardiens de troupeaux.

« Cambyse vécut vingt années encore sans donner le jour à d'autre rejeton et sans recouvrer la santé qui lui eût permis de venger la mort de son héritier. Lorsqu'il mourut, enfin, il ne laissait aucun successeur que les Perses se seraient vus obligés de reconnaître comme suzerain. Lors, Astyage s'inquiéta de nouveau. Mais sur ces entrefaites, Cyrus réapparut, prouva son identité à certains signes et Astyage, qui se repentait de son forfait, l'accueillit et salua en lui l'héritier de Cambyse.

« Cinq ans durant, Cyrus accepta de tenir le rôle d'un vassal. Mais la tyrannie qu'exerçaient les Mèdes était toujours plus odieuse. Harpage, qui avait reçu la satrapie d'Ecbatane, avait lui aussi de puissants motifs de vengeance : pour le punir de sa désobéissance à propos de Cyrus, Astyage l'avait forcé à dévorer

son propre fils. Harpage ourdit donc une conspiration avec quelques nobles médiques qui prirent Cyrus comme chef et la Perse se révolta. Après une guerre de trois années, Cyrus devint le maître de deux peuples auxquels, depuis, s'en sont bien sûr ajouté un grand nombre d'autres. Les dieux ont-ils jamais plus clairement manifesté leur volonté ?

Everard, étendu sur sa banquette de festin, conserva quelque temps le silence. Dehors, le vent froid faisait bruire les feuilles de l'automne.

— Est-ce la vérité ? demanda-t-il enfin. N'est-ce pas une rumeur fantaisiste ?

— Les faits m'ont été confirmés maintes et maintes fois depuis que je suis à la cour. Le Roi en personne, sans même parier de Harpage et d'autres personnes qui ont été directement mêlées aux événements, m'ont juré qu'ils sont authentiques.

Le Lydien ne mentait pas : il invoquait le témoignage de ses chefs, et les classes dirigeantes de la Perse professaient un amour fanatique de la sincérité. Pourtant, jamais depuis qu'il était Patrouilleur, Everard n'avait entendu une histoire aussi incroyable : car il ne s'agissait ni plus ni moins, à quelques détails près, que du récit d'Hérodote. Un récit que n'importe qui pouvait identifier comme un mythe typique du héros. Les mêmes mésaventures avaient pour l'essentiel été attribuées à Moïse, à Romulus, à Sigurd, à des centaines de grands hommes. Il n'y avait aucune raison de croire qu'elles correspondaient à des faits historiques, de douter que Cyrus ait été élevé de façon absolument normale chez son père, lui ait succédé de plein droit et se soit révolté pour des raisons banales.

Pourtant, des témoins oculaires se portaient garants de la véracité de la fable !

Il y avait là un mystère.

Ces méditations ramenèrent Everard à des préoccupations plus immédiates. Après avoir proféré les quelques commentaires émerveillés qui s'imposaient, il reprit la conversation et, bientôt, trouva l'occasion de la faire bifurquer :

— Je me suis laissé dire qu'il y a seize ans, un étranger vêtu comme un berger mais qui était en réalité un Mage puissant

en miracles, est entré à Pasargades où, peut-être, il serait mort. En as-tu eu connaissance, gracieux seigneur ?

Contracté, il attendit la réponse. Tout son espoir reposait sur l'hypothèse que Keith Denison n'avait pas été assassiné par quelque montagnard, ne s'était pas rompu le cou au fond d'un ravin, n'avait subi aucun accident. En ce cas, son saute-temps se serait trouvé en effet dans le secteur fouillé par la Patrouille. Les investigations faites pour récupérer Denison n'avaient peut-être pas été assez serrées ? Mais comment diable un saute-temps aurait-il pu échapper aux détecteurs ? Oui, songeait Everard, c'est quelque chose de plus compliqué que cela qui s'est produit. Et si Keith a survécu, il est allé vers la civilisation.

— Il y a seize ans ? répéta Crésus en se tirillant la barbe. Je n'étais pas dans cette province à l'époque. N'importe comment, le pays devait fourmiller d'oracles : c'était le temps où Cyrus a quitté la montagne pour prendre possession de la couronne d'Anshan. Non, Méandre, je ne saurais te répondre.

— J'aurais aimé retrouver ce personnage, reprit Everard. C'est un devin qui... etc.

— Il te faudra t'enquérir auprès des serviteurs et des citadins. Je poserai la question à la cour en ton nom. Car tu resteras ici quelque temps, n'est-ce pas ? Le Roi te fera peut-être mander. Il s'intéresse aux étrangers.

La conversation ne se prolongea guère. Avec un sourire amer, Crésus expliqua à « Méandre » que se coucher tôt et se lever de même était une vertu prisée des Perses et qu'il lui faudrait être au palais le lendemain dès l'aurore. Un esclave reconduisit Everard jusqu'à sa chambre où il fut accueilli par le sourire interrogateur d'une séduisante adolescente. Il balança quelques instants, songeant à une époque distante de vingt-quatre siècles. Mais, basta ! il faut profiter de ce que les dieux vous offrent, d'autant plus qu'ils sont en général plutôt pingres !

Peu après le lever du soleil, une troupe de cavaliers fit halte au milieu de la place, réclamant Méandre l'Athénien. Everard abandonna son déjeuner, sortit et se planta devant un officier arborant l'uniforme des gardes qu'on appelait les Immortels, un homme à barbe drue, au dur profil de faucon, juché sur un étalon gris. Les chevaux piaffaient, le vent faisait onduler les étoffes et les plumets, le métal cliquetait, le cuir grinçait et le soleil naissant faisait briller les cottes de mailles d'un éclat aveuglant.

— Le Chiliarque te demande, annonça l'officier d'une voix de rogomme.

C'était un titre persan : commandant de la garde et grand vizir de l'empire.

Everard évalua la situation : l'invitation manquait de cordialité. Mais évoquer des engagements antérieurs n'était pas facile !

— J'écoute et j'obéis, fit-il. Laisse-moi seulement chercher dans mon bagage un présent en remerciement de l'honneur qui m'est fait.

— Le Chiliarque a dit qu'il faut venir tout de suite. Enfourche ce cheval.

Un archer se baissa, les mains en coupe, mais Everard sauta en selle sans aide – un truc très pratique lorsqu'on a à voyager dans les époques qui ignorent l'étrier. La prouesse arracha un bref signe d'approbation au capitaine qui fit faire un demi-tour à sa monture et s'élança au grand galop à la tête de ses hommes le long d'une avenue bordée de sphinx et de demeures aristocratiques. Bien que la circulation fût moins dense dans cette artère que dans les venelles regorgeant de bazars, grand était l'émoi parmi les cavaliers, les chars, les litières et les piétons qui se hâ-

taient de laisser le passage à la troupe : les Immortels ne s'arrêtaient pas pour les passants. Le portail du palais s'ouvrit devant eux et ils s'y engouffrèrent. Faisant gicler les graviers sous leurs sabots, les chevaux contournèrent une pelouse où jaillissaient des fontaines étincelantes et s'arrêtèrent devant l'aile ouest de l'édifice.

Le palais, construit en briques peintes de couleurs vives, se dressait sur une large terrasse en compagnie d'autres bâtiments de moindre importance. Le chef du détachement mit pied à terre et entreprit de gravir un escalier de marbre, sommant Everard de le suivre d'un signe impérieux. Manse obtempéra, encadré par les guerriers qui avaient ostensiblement sorti leurs haches de combat. On se fraya un chemin parmi les esclaves domestiques aux visages inexpressifs, vêtus de robes et coiffés de turbans, on suivit une galerie bordée de colonnades rouges et vertes qui donnait sur un hall de mosaïque dont Everard n'était pas en humeur d'apprécier la beauté ; enfin, après avoir franchi un poste de garde, il arriva dans une salle où d'élégants stylobates servaient de support à une coupole bleu de paon et dont les baies arquées laissaient pénétrer l'arôme des roses tardives.

Les Immortels se prosternèrent. *Ce qui est bon pour eux l'est aussi pour toi*, mon petit vieux, songea Everard. Et il embrassa le tapis à son tour. L'homme allongé sur le divan hocha la tête.

— Lève-toi et écoute. Qu'on fasse asseoir le Grec.

Les gardes prirent position de part et d'autre de Manse tandis qu'un Nubien se précipitait à la recherche d'un coussin qu'il posa près du sofa de son maître et où le voyageur s'accroupit en tailleur. Il avait la bouche sèche.

Le Chiliarque – Harpage selon les dires de Crésus – se pencha. Accoudé sur la peau de tigre, revêtu d'une robe somptueuse marquée à son emblème, le Mède était un homme vieillissant ; ses longs cheveux flottant sur ses épaules avaient la teinte de l'acier et son visage sombre ou saillait un nez proéminent était mangé de rides. Mais le regard qu'il fixait sur Manse était perspicace.

— Ainsi, dit-il avec l'accent prononcé des provinces du Nord, c'était toi l'homme d'Athènes ? Le noble Crésus nous a ce matin parlé de ton arrivée et des questions que tu lui as posées. La sécurité de l'Etat étant peut-être en jeu, je veux savoir ce que tu cherches exactement. (Il passa dans sa barbe une main où étincelaient les pierres précieuses et un sourire glacé distendit ses lèvres.) Si le but de ta quête est inoffensif, il se pourrait que je t'aide.

Le Mède s'était bien gardé d'employer aucune formule de politesse ni d'offrir des rafraîchissements, bref, de conférer à « Méandre » le statut quasi sacré d'hôte.

— Que souhaites-tu savoir, ô Seigneur ?

— Tu es à la recherche d'un Mage qui est apparu à Pasargades, déguisé en berger, il y a seize étés, et qui accomplissait des miracles. (La tension donnait à la voix du Chiliarque un désagréable ton de fausset.) Pourquoi ? Et que sais-tu d'autre à ce propos ? Ne réfléchis pas. Ne perds pas de temps à inventer des mensonges... parle !

— L'oracle de Delphes m'a dit que mon sort connaîtra un lustre nouveau si j'apprends le destin du berger qui entra dans la capitale de la Perse... euh... la troisième année de la première tyrannie de Pisistrate, puissant Seigneur. C'est là tout ce que je sais. Tu n'ignores pas, maître, l'obscurité des oracles.

— Hum. (L'aile de la peur frôlait Harpage qui fit le signe de la croix, symbole mithriaque du Soleil. Puis il questionna d'une voix rude :) Qu'as-tu découvert jusqu'ici ?

— Rien, mon Seigneur. Personne n'a pu me dire...

— Tu mens ! Les Grecs sont tous des menteurs. Prends garde car tu touches au sacrilège. A qui as-tu parlé de ta quête ?

Un tic nerveux faisait frémir la lèvre du Chiliarque et Everard sentit une boule se nouer dans son estomac. Il avait trébuché sur un secret que Harpage croyait profondément enfoui. Un secret si important que le risque de se heurter à Crésus, pour qui la protection de son hôte était un devoir, ne comptait plus.

— Je n'en ai parlé à personne, Seigneur. Nul, sauf l'oracle et le Dieu Solaire dont l'oracle est la voix et qui m'a envoyé ici, n'a entendu ce récit avant la nuit dernière.

Un moment décontenancé par l'invocation d'un tel patronage, Harpage reprit son sang-froid et haussa les épaules.

— Nous n'avons que ta parole — et que vaut la parole d'un Grec ? — pour nous convaincre que tu obéis à un oracle et que tu n'es pas un espion. D'ailleurs, si le dieu t'a effectivement conduit ici, peut-être est-ce pour que tu sois détruit en expiation de tes péchés ? Nous en reparlerons plus à loisir. (Harpage se tourna vers le capitaine.) Menez-le au cachot. Au nom du Roi.

Le Roi !

Ce fut comme une illumination.

Everard sauta sur ses pieds.

— Oui, le Roi... lança-t-il d'une voix de stentor. Le dieu m'a dit... qu'il y aurait un signe... et que je devrais transmettre son message au Roi des Perses.

— Emparez-vous de lui, hurla le Chiliarque.

Les gardes se mirent en devoir d'obéir et Everard bondit en arrière, évoquant le nom du Roi à tue-tête. Qu'on l'arrête ! La nouvelle en parviendrait au trône, et alors...

Deux hommes, la hache levée, l'acculèrent contre le mur. D'autres se pressaient derrière eux et, par-delà leurs casques, le Patrouilleur pouvait voir Harpage qui n'avait pas quitté son divan.

— Qu'on s'empare de lui et qu'on le décapite !

— Seigneur, plaida le capitaine, il en a appelé au Roi.

— Pour lui jeter un sort ! Je sais qui est cet homme, maintenant : c'est le fils de Zohak, un agent d'Ahriman. Qu'on l'exécute !

— Attendez ! protesta Everard. Attendez ! Ne voyez-vous pas que c'est lui, le traître ? Lui qui veut m'empêcher de dire au Roi... Arrêtez, assassins !

Une main se referma sur son bras. Il s'était dit qu'il passerait quelques heures sous clef, le temps que le grand patron ait vent de la chose et le rende à la liberté. Mais les événements se présentaient sous un jour beaucoup plus urgent. Il lança un crochet du gauche ; son poing heurta un nez et le garde recula. Everard lui arracha sa hache, pivota sur les talons et détourna un coup qui lui arrivait de flanc.

Les Immortels se ruèrent à l'attaque. La hache de Manse sonna contre le métal, se releva pour s'abattre à nouveau, écrasant une articulation. Si son allonge était meilleure que celle de la plupart de ses adversaires, il n'avait pas l'ombre d'une chance d'en sortir. Quelque chose passa en sifflant près de sa tête ; il se jeta derrière une colonne tandis que dégringolait une pluie de débris.

Il vit une trouée, assomma un garde, enjamba le corps qui s'écroulait dans un cliquetis d'armure et bondit vers l'espace dégagé sous la coupole.

Harpage s'élança alors, tirant un sabre dissimulé sous sa robe. Il avait du cran, le vieux salaud ! Everard se retourna pour l'affronter. Sa hache et la lame du Chiliarque se heurtèrent. Le Patrouilleur tenta d'engager le corps à corps, espérant que les soldats n'oseraient pas user de leurs armes de jets. Mais ils opéraient un mouvement tournant pour le prendre à rebours. Fichtre ! Il semblait bien que la Patrouille n'allait pas tarder à perdre un de ses agents.

— Arrêtez ! Prosternez-vous ! Le Roi arrive !

Une trompette sonna à trois reprises. Les guerriers s'immobilisèrent, les yeux fixés sur le géant en robe écarlate dont la silhouette s'encadrait dans la porte et leur front toucha le tapis. Harpage laissa tomber son sabre. Everard eut la tentation de le décerveler mais la raison lui revint. Le piétinement d'une troupe en armes envahit le hall. Il laissa à son tour choir sa hache. Un moment, le Chiliarque et lui restèrent face à face, haletants.

— Le Roi ! annonça le hérault. Le Roi !

Manse et Harpage se prosternèrent.

Une troupe d'Immortels fit irruption dans la salle, formant la haie, tandis qu'un chambellan déroulait un tapis sur le chemin du trône.

Cyrus fit son entrée. Il avançait à grands pas athlétiques qui faisaient onduler sa robe. Quelques courtisans le suivaient, des hommes boucanés qui avaient le privilège de porter leurs armes en présence du souverain, ainsi que l'esclave chargé d'ordonner le protocole et qui se tordait les mains, désespéré qu'on ne lui

ait pas laissé le temps de déployer des draperies ni de convoquer les musiciens.

La voix du monarque s'éleva dans le silence.

— Que se passe-t-il ? Où est cet étranger qui m'a appelé ?

Everard risqua un coup d'œil. Cyrus était un personnage de haute taille, aux épaules larges et à la taille mince ; il semblait plus âgé qu'on aurait pu le penser d'après le récit de Crésus – quarante-sept ans, se rappela Everard avec un frisson. Mais seize ans de guerre et de chasse lui avaient conservé sa souplesse. Un visage étroit et hâlé, des yeux noisette, une cicatrice de sabre en travers de la joue gauche, le nez droit, les lèvres charnues. Ses cheveux noirs qui commençaient à grisonner légèrement étaient coiffés en arrière et sa barbe était nettement plus soignée que ce n'était la coutume en Perse. Il était vêtu avec une somptuosité digne de son rang.

— Où est l'étranger dont un coureur est venu m'annoncer la présence ?

— Je suis là, Grand Roi, fit Everard.

— Lève-toi. Et dis quel est ton nom.

Everard se mit debout.

— Salut, Keith, murmura-t-il.

6

Un fouillis de plantes grimpantes cachait à moitié la ligne d'archers qui défendaient l'approche de la terrasse. Keith, affalé sur un banc, gardait l'œil fixé sur la dentelle d'ombre que le soleil plaquait sur le sol de marbre.

— Nous pouvons en tout cas parler sans crainte, dit-il d'une voix dure. On n'a pas encore inventé l'anglais. J'ai parfois l'impression, reprit-il d'un ton grinçant après un bref silence, que le plus pénible est encore de ne jamais avoir une minute de solitude. Tout ce que je peux faire, c'est de mettre tout le monde

dehors, mais les importuns s'agglomèrent derrière les portes, derrière les fenêtres, attentifs à l'écoute. Tiens ! J'aimerais les voir rissoler pour l'éternité !

— L'intimité, elle non plus, n'est pas encore inventée. Ceci dit, les grands personnages comme vous n'ont guère eu de vie privée tout au long de l'histoire.

Denison leva vers Everard un visage tiré.

— Je voudrais savoir comment est Cynthia ; évidemment, pour elle, cela n'a pas été – enfin... ne sera pas aussi long. Une semaine, peut-être. Auriez-vous par hasard apporté des cigarettes ?

— Je les ai laissées dans la navette. J'ai pensé que j'aurais suffisamment d'ennuis comme cela sans avoir à m'expliquer par-dessus le marché à ce propos. Si je m'attendais à vous retrouver dans cette bicoque...

— Et moi donc ? (Denison haussa les épaules.) Si jamais il y a eu une affaire fantastique, c'est bien celle-là. Les paradoxes temporels...

— Expliquez-moi ce qui s'est passé.

Denison se frotta les yeux et soupira.

— J'ai mis le doigt dans l'engrenage de l'époque. Parfois, tout ce qui existait avant me paraît aussi irréel qu'un rêve. Y a-t-il jamais eu quelque chose qui s'appelait le christianisme, la musique contrapuntique ou la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ? Et encore, je ne parle pas des gens que j'ai connus ! Vous-même, Manse, vous êtes incongru ici et je me dis que je vais me réveiller d'une minute à l'autre. Enfin... Voyons, laissez-moi réfléchir...

« Vous êtes au courant de la situation ? Les Mèdes et les Perses sont très proches, racialement et culturellement, mais, lors de mon arrivée, les premiers tenaient le haut du pavé ; ils avaient emprunté aux Assyriens pas mal de coutumes qui n'étaient pas en odeur de sainteté chez les Perses. Nous sommes des éleveurs, des fermiers, propriétaires d'alleux pour la plupart. Est-il donc juste que nous ayons un suzerain ? (Denison cilla.) Tenez... voilà que je recommence ! *Nous* ! Vous vous rendez compte ?... Bref, la Perse était agitée. Le roi des Mèdes, Asatyage, qui vingt ans plus tôt avait armé le bras de l'assassin du

jeune Cyrus, regrettait ce geste : le père de Cyrus, en effet, était mourant et les querelles que sa succession menaçait d'engendrer risquaient de déclencher la guerre civile.

« C'est alors que je me suis matérialisé dans les montagnes. J'ai commencé par une petite exploration dans l'espace et dans le temps (quelques jours et quelques kilomètres) afin de trouver une bonne cachette pour ma navette. C'est un peu la raison pour laquelle la Patrouille n'a pu la localiser. Je la dissimulai finalement au fond d'une grotte et me mis en route à pied. Les ennuis ont commencé aussitôt. Une armée mède destinée à impressionner les Perses désireux de fomentier des troubles campait dans la région et un éclaireur qui avait été témoin de mon émergence me suivit à la trace : avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, j'étais capturé et un officier, curieux d'obtenir des renseignements sur l'engin que j'avais planqué dans la grotte, était en train de me cuisiner. Ses hommes qui me prenaient pour un magicien avaient une peur bleue... mais ils avaient encore plus peur de montrer qu'ils avaient peur ! Bien entendu, la nouvelle se propagea à la vitesse de l'éclair parmi la troupe et dans tout le pays. Très vite, toute la province sut qu'un homme était apparu dans des conditions exceptionnelles.

« Le général était Harpage en personne, le type le plus malin et le plus têtu que le monde ait jamais connu. Il crut que je pourrais lui être utile et m'ordonna de faire fonctionner mon cheval d'airain sans me permettre toutefois de l'enfourcher. Cependant je parvins à renvoyer ma navette dans le temps : c'est pourquoi elle a échappé aux recherches de la Patrouille. Elle n'est guère restée que quelques heures dans ce siècle. Je l'ai probablement expédiée aux Origines.

— Bon travail !

— Oh ! je savais que de tels anachronismes sont interdits, répliqua Denison avec un rictus, mais j'escomptais que la Patrouille viendrait me récupérer. Si j'avais su qu'il n'en serait rien, je ne sais pas si je me serais conduit en Patrouilleur discipliné prêt à tous les sacrifices. Je me serais peut-être cramponné à mon appareil et j'aurais joué le jeu d'Harpage jusqu'à ce que je trouve l'occasion de m'évader par mes propres moyens.

Everard considéra son interlocuteur d'un œil sombre. Keith avait changé. Pas seulement parce qu'il avait vieilli : les années passées au milieu de ce peuple étranger l'avaient marqué plus profondément qu'il ne le croyait lui-même.

— En courant le risque d'altérer le futur, vous auriez couru celui de porter atteinte à l'existence de Cynthia.

— Oui. Oui, c'est vrai. J'y ai pensé... à l'époque, je m'en souviens.

Les coudes sur les genoux, Keith se pencha, contemplant l'écran de verdure qui ceignait la terrasse. Il enchaîna d'un ton monocorde.

— Evidemment, Harpage cracha feu et flammes et j'ai bien cru qu'il allait me tuer sur place. On m'emporta, troussé comme une volaille, mais, comme je vous l'ai dit, des rumeurs couraient déjà sur mon compte, que la répétition ne faisait qu'embellir, et Harpage comprit qu'il avait mieux à faire. Il me donna le choix : ou je marcherais avec lui, ou on me trancherait la gorge. Que vouliez-vous que je fasse ? D'autant plus que le problème de l'altération du passé ne se posait même pas : très rapidement, je constatai que je jouais un rôle *d'ores et déjà enregistré par l'histoire*. Harpage, après avoir acheté un berger qui confirmerait son récit, me fit passer pour Cyrus, fils de Cambyse.

Everard que cette révélation ne surprenait aucunement se contenta de hocher la tête.

— Qu'est-ce qu'il cherchait ?

— Au début, il voulait seulement secouer le joug médical. Un roi d'Anshan à sa discrétion serait forcément fidèle à Astyage et contribuerait par là à unir tous les Perses. Je marchai dans la combine, trop désorienté pour faire autre chose que de suivre ses directives ; je m'attendais que, d'une minute à l'autre, un saute-temps de la Patrouille vînt me sortir de ce pétrin. Le fétichisme de ces aristocrates iraniens envers la vérité nous facilita les choses : bien peu d'entre eux soupçonnaient que je me parjurais en prétendant que j'étais Cyrus, bien qu'à mon avis Astyage n'ait pas été dupe. D'ailleurs, il s'est vengé de façon horrible d'Harpage pour le punir de n'avoir pas exécuté Cyrus lorsqu'il le lui avait ordonné, bien que la présence du dénommé Cyrus lui fût maintenant profitable. Le plus drôle est que Harpage

lui avait effectivement obéi vingt ans plus tôt !

« Pour ma part, au cours des cinq années qui suivirent, j'éprouvai une antipathie croissante envers Astyage. Avec le recul, je me rends compte que ce n'était pas le démoniaque ruffian que je m'imaginais. Non, c'était simplement un potentat oriental typique. Mais ce n'est pas une chose facile à admettre quand on voit supplicier un homme ! Aussi Harpage, avide de se venger, fomenta une révolte dont il m'offrit de prendre la tête, ce que j'acceptai. (Un rictus amer retroussa les lèvres de Denison :) Après tout, j'étais le grand Cyrus : j'avais ma destinée à accomplir ! Au début, ce fut dur. Sans cesse, les Mèdes nous harcelaient. Mais me croiriez-vous, Manse, si je vous disais que cela me plaisait ? C'était autre chose que ce foutu XX^e siècle où il fallait se réfugier dans des terriers de lapins en se demandant si le barrage de l'ennemi vous clouerait à jamais au sol. Oh ! bien sûr, la guerre est quelque chose d'épouvantable ici, surtout quand on est un soldat du rang et quand l'épidémie éclate comme c'est toujours le cas. Mais, bon Dieu, quand on se bat, on se bat ! Avec ses propres mains. J'ai constaté que j'avais des dispositions pour ce genre de sport. Et j'ai connu des moments sensationnels !

Il semblait les revivre. Se redressant sur son siège, le rire vibrant dans la voix, il enchaîna :

— Le jour où nous avons été débordés par la cavalerie lydienne, par exemple... Nous avons lancé nos chameaux de portage en avant-garde ; l'infanterie les suivait et nos cavaliers fermaient la marche. Les bourrins de Crésus se sont empêtrés avec les chameaux qui les ont piétinés. Ils doivent courir encore ! Ce jour-là, nous avons balayé les Lydiens.

Il s'interrompit brusquement. Les yeux fixés sur ceux d'Everard, il se mordit les lèvres.

— Pardon, je me laisse aller. Parfois, il m'arrive de me rappeler que chez nous, je n'étais pas un tueur... Après la bataille, quand je vois les morts et, ce qui est encore plus terrible, les blessés. Mais c'était plus fort que moi, Manse, il fallait que je me batte. D'abord à cause de la rébellion. Si je n'avais pas joué le jeu de Harpage, pensez-vous que j'aurais fait de vieux os ? Et puis, il y avait le royaume. Est-ce ma faute si les Lydiens

d'abord, les barbares de l'est en suite, nous ont envahis ? Avez-vous jamais vu une ville mise à sac par les Touraniens, Manse ? C'est eux ou nous. Et quand c'est nous qui gagnons, nous ne mettons pas le vaincu dans les fers : il conserve ses terres, ses coutumes, ses... Pour l'amour de Mithra, aurais-je pu agir autrement ?

Everard, attentif, contemplait le jardin frémissant sous la brise.

— Non, bien sûr. Je comprends. J'espère que vous n'avez pas trop souffert de la solitude.

— Je m'y suis fait, répondit lentement Denison. Harpage est devenu une vieille habitude ; c'est un type intéressant. Crésus s'est révélé un garçon tout à fait acceptable. Le Mage Kobad a des idées originales et c'est le seul homme vivant qui ose me battre aux échecs. Et puis, il y a les fêtes, la chasse, les femmes... Il lança à Everard un regard en dessous. Et alors ? Qu'auriez-vous voulu que je fasse d'autre ?

— Rien. Seize ans, c'est long.

— Cassandane, ma favorite, me récompense de toutes les peines que j'ai eues. Bien que Cynthia... Oh... Manse ! Manse !

Denison se leva et posa ses mains sur l'épaule d'Everard. Ses doigts se serrèrent brutalement. Des doigts qui, seize ans durant, avaient étreint la hache, l'arc et la bride.

— Comment allez-vous me tirer d'ici ? hurla le roi des Perses.

Everard se leva à son tour et, les pouces enfoncés dans la ceinture, la tête basse, s'approcha du bord de la terrasse, contemplant fixement la dentelle de pierre de la balustrade.

— Je ne vois vraiment pas comment.

Denison frappa sa paume de son poing.

— Je l'aurais juré ! Chaque jour ma peur que la Patrouille ne puisse rien faire pour moi se faisait plus envahissante. Manse, il faut que vous fassiez quelque chose...

— C'est impossible, je vous dis. (La voix d'Everard était blanche.) Vous le savez aussi bien que moi : vous n'êtes pas un quelconque chefaillon barbare dont la carrière ne changera pas d'un iota les événements dans un siècle : vous êtes Cyrus, le fondateur de l'Empire perse, un personnage déterminant d'un milieu déterminant. Que Cyrus disparaisse, et l'avenir disparaît avec lui. Il ne restera plus qu'à faire une croix sur le XX^e siècle – et sur Cynthia par la même occasion.

— En êtes-vous vraiment certain ?

— J'ai ausculté les faits à la loupe avant de faire le saut. Cessez de vous leurrer : nous avons un préjugé défavorable envers les Perses parce qu'ils étaient contre les Grecs et il se trouve que les aspects fondamentaux de notre civilisation procèdent de la culture hellénique. Mais les Perses sont au moins aussi importants que les Grecs.

« Vous les avez vus à l'œuvre. Bien sûr, de notre point de vue, ce sont des gens joliment cruels. Mais quoi... la cruauté est la règle de l'époque – et c'est également vrai en ce qui concerne la Grèce. Ce n'est pas un âge démocratique ! Pouvez-vous reprocher à ceux qui y vivent de ne pas appliquer une invention européenne totalement étrangère à leur univers intellectuel ? Ce qui compte, c'est que...

« La Perse a été la première nation conquérante à avoir fait l'effort de respecter et de concilier les peuples asservis, de prendre leurs lois en considération, de pacifier assez de territoires pour inaugurer des rapports réguliers avec l'Extrême-Orient – et elle a créé avec le Zoroastrisme les bases d'une religion universelle viable ne se limitant ni à un peuple ni à un pays. Peut-être ignorez-vous tout ce que la foi et le rite chrétiens doivent à leurs sources mithriaques ? Croyez-moi, ils lui doivent énormément. Et encore je ne parle pas du judaïsme que vous, Cyrus, le grand Cyrus, vous allez personnellement sauver. Rappelez-vous : quand vous vous emparerez de Babylone, vous permettrez aux Israélites qui s'y cachent de rentrer chez eux ; sans vous, ils auraient été engloutis, perdus dans la masse, comme les autres tribus d'Israël.

« L'Empire perse, même à l'époque de sa décadence, sera l'une des matrices de la civilisation. Qu'ont été la plupart des conquêtes d'Alexandre, sinon une mainmise sur l'espace territorial persique ? Or, ce sont ces conquêtes qui ont répandu l'hellénisme dans le monde entier. Et d'autres Etats hériteront de cet empire : le Pont, la Parthie, la Perse de Firduzi, celle d'Omar et celle d'Hafiz, l'Iran que nous connaissons et l'Iran d'un avenir bien plus lointain que le XX^e siècle...

Everard pivota sur lui-même :

— Si vous laissiez tomber... tenez, je m'imagine ce que sera le futur : ils continueront à bâtir leurs ziggourats et à consulter les entrailles des victimes, à courir les bois d'Europe – d'une Europe qui n'aura pas découvert l'Amérique dans trois mille ans d'ici.

Les épaules de Denison s'affaissèrent.

— Ouais... c'est aussi la conclusion à laquelle je suis arrivé.

Il arpenta la terrasse, les mains derrière le dos, et son visage tanné paraissait vieillir de minute en minute.

— Encore treize ans, murmura-t-il et l'on eût dit qu'il s'adressait à lui-même. Dans treize ans, je tomberai au combat. Je ne sais pas exactement dans quelles conditions mais, d'une façon ou d'une autre, je serai forcé d'en passer par-là puisque les circonstances m'ont obligé à accomplir, bon gré mal gré, tout ce que j'ai déjà accompli... J'aurai beau faire l'impossible pour

l'éduquer, je sais que Cambyse, mon fils, sera un individu incompetent doublé d'un sadique et qu'il faudra Darius pour sauver l'Empire. Ah ! Bon Dieu ! (Il se couvrit le visage de sa large manche flottante.) Excusez-moi. J'ai horreur des gens qui s'apitoient sur eux-mêmes, mais c'est plus fort que moi.

Everard détourna son regard mais il entendait Cyrus haleter. Le roi remplit de vin deux calices et le rejoignit sur le banc.

— Ne m'en veuillez pas, dit-il d'un ton sec. J'ai récupéré. Et je n'ai pas encore capitulé.

— Je peux transmettre votre problème au G.Q.G., répondit Everard avec une ombre d'ironie à laquelle Denison fit écho :

— Ça, c'est vraiment gentil de votre part ! Je me souviens parfaitement de leur attitude. Aucun de nous n'est à proprement parler indispensable : ils interdiront toute l'époque de Cyrus afin de m'éviter de tomber en tentation et me feront parvenir un message empreint de cordialité pour me rappeler que, monarque absolu d'un pays civilisé, je dispose de palais, d'esclaves, de vignobles, de chasses en nombre illimité. Alors, de quoi me plaindrais-je ? Non, Manse, c'est une affaire qui doit se régler entre nous.

Everard serra les poings jusqu'à sentir ses ongles s'enfoncer dans la chair.

— Vous rendez-vous compte de la situation sans issue dans laquelle vous me placez ?

— Je vous demande de réfléchir à ce problème – et, par Ahriman le Maudit, vous le ferez !

De nouveau, telles des serres, les griffes du Grand Roi fouaillèrent le bras d'Everard. Le conquérant de l'Orient avait hurlé d'une voix brutale. Jamais l'ancien Keith n'aurait employé ce ton, se dit Manse qui, frémissant de colère, se prit à songer :

Si vous ne rentrez pas et qu'on avertisse Cynthia que vous ne reviendrez jamais, elle pourra venir vous rejoindre, Keith. Une étrangère de plus dans le harem royal n'affectera l'histoire en rien. Mais si je fais mon rapport au Q.G. avant de la voir, si je signale que le problème est insoluble, ce qui est indiscutable en fait... le règne de Cyrus sera interdit et elle ne vous rejoindra jamais.

— J'ai déjà débattu de tout cela en moi-même, reprit Denison avec plus de calme. Je sais aussi bien que vous tout ce que ma situation implique. Mais si je vous indique la caverne où ma navette est restée cachée quelques heures, vous pourrez vous rematérialiser au moment de mon apparition et me mettre en garde.

— Non, en aucun cas, et pour deux raisons : d'abord, parce que nos règlements s'opposent fort légitimement à ce genre d'intervention. Dans d'autres circonstances, les autorités pourraient peut-être admettre une entorse aux statuts à titre exceptionnel. Mais il y a la seconde raison : vous êtes Cyrus. La Patrouille n'oblitérera pas tout le futur uniquement pour sauver un homme.

Le ferais-je pour une femme ? Je ne sais pas. J'espère que non... Il n'est pas nécessaire que Cynthia soit mise au courant et il serait préférable qu'elle ne le soit pas. Je pourrai user de mon autorité d'Agent Non-Attaché pour que la vérité ne soit pas révélée aux échelons subalternes : je lui dirai simplement que Keith est irrévocablement mort dans des circonstances qui nous ont contraints à interdire toute cette période à la circulation temporelle. Elle souffrira quelque temps, bien sûr, mais c'est une fille trop équilibrée pour porter le deuil éternellement... Evidemment, ce serait un sale tour à lui jouer. Mais si l'on regarde les choses de haut, ne serait-ce pas plus charitable que de la laisser venir ici où elle sera esclave, où elle sera obligée de partager l'homme qu'elle aime avec au bas mot une douzaine de femmes que la raison d'Etat exige que Cyrus ait pour épouses ? Ne vaudrait-il pas mieux trancher dans le vif afin qu'elle reparte à zéro et reste parmi les siens ?

— Ouais, grogna Denison. Je n'ai évoqué cette solution que pour l'éliminer. Mais on doit bien trouver un autre moyen. Ecoutez-moi, Manse. Il y a seize ans, il existait une situation d'où tout le reste a découlé, non par le caprice d'un homme, mais par la logique même des événements. Supposons que je ne sois pas venu : Harpage n'aurait-il pas découvert un autre pseudo-Cyrus ? L'identité véritable du roi n'a aucune importance. Cet autre Cyrus aurait agi autrement que moi dans mille et mille détails de la vie quotidienne. Mais, s'il n'était ni un indécrot-

table ni un fou, si c'était un individu raisonnablement capable et sensé – accordez-moi que c'est mon cas – sa carrière aurait été identique à la mienne dans ses grandes lignes, c'est-à-dire en ce qui concerne tous les événements consignés dans les livres d'histoire. Vous le savez aussi bien que moi : sauf en certains points nodaux, le temps revient toujours à son état primitif. A mesure que passent les jours et les années, les petites disparités s'estompent. C'est un feedback négatif. Ce n'est qu'aux instants cruciaux que peut s'instaurer un feedback positif dont les effets se multiplient dans le temps au lieu de disparaître. Je ne vous apprends rien.

— Bien sûr. Mais si j'en juge par votre propre récit, votre apparition dans la caverne fut précisément un événement crucial. C'est elle qui a fait germer le plan dans l'esprit de Harpage. Autrement... eh bien, j'imagine que l'Empire mède serait entré dans la voie de la décadence, se serait désagrégé, aurait été la proie des Lydiens ou des Touraniens parce que les Perses n'auraient pas eu le chef de droit divin indispensable. Non... pour que je me matérialise à cet instant critique dans la grotte, il me faudrait l'autorisation des Daneeliens, et de personne d'autre.

Denison reposa le calice qu'il levait et dévisagea Everard. Ses traits se durcirent. Enfin, il dit d'une voix douceuse :

— Vous ne désirez pas me voir revenir, n'est-ce pas ?

Everard bondit sur ses pieds. La coupe lui échappant des mains, rebondit sur le sol avec un bruit argentin tandis que le vin se répandait par terre comme une flaque de sang.

— Taisez-vous, cria-t-il à pleins poumons.

Denison secoua la tête :

— Je suis le Roi. Je n'ai qu'à lever le petit doigt et les gardes qui nous entourent vous réduiront en pièces.

— Drôle de façon de me convaincre de vous aider, grogna Everard.

Denison eut un sursaut et conserva quelques minutes l'immobilité. Enfin, il parla :

— Pardonnez-moi, Manse. Vous ne pouvez pas comprendre quel choc... Oh ! d'accord, ce n'a pas été une existence désagréable. Elle a même été plus pittoresque que celle que mènent

la plupart des gens et je pense que la quasi-divinité vous travaille son homme. Sans doute sera-ce pour cela que je marcherai contre les Scythes, dans treize ans : comment faire autrement quand les regards de tous ces jeunes lions sont braqués sur vous ? Et il se peut que je trouve que le jeu en vaille la chandelle.

Un vague sourire lui plissa le visage.

— J'ai eu des filles extraordinaires. Et j'ai encore Cassandane. J'en ai fait ma favorite parce qu'elle me rappelle un peu Cynthia... C'est difficile à définir après tout ce temps, mais le XX^e siècle me paraît irréel. Un bon cheval vous donne plus de joie qu'une voiture de course. De plus, je sais que ma tâche signifie quelque chose et ce n'est pas une certitude qu'il est donné à beaucoup de posséder. Je regrette de m'être emporté : je sais que vous m'aideriez si vous l'osiez. Mais comme ce n'est pas le cas et que je ne vous en blâme pas, inutile de vous morfondre sur mon sort.

— Vous allez la boucler, dites ?

Everard avait l'impression que son cerveau était rempli d'engrenages tournant dans le vide. Au-dessus de lui, le plafond était recouvert d'une peinture représentant un adolescent en train de tuer un taureau : le Soleil et l'Homme. Par-delà les colonnades et leurs pampres, allaient et venaient des gardes farouches, sanglés dans leurs cottes de mailles, l'arc bandé ; leurs visages semblaient de bois sculpté. On apercevait là-bas le harem où une centaine de jeunes femmes, un millier peut-être, s'estimaient heureuses d'avoir à attendre l'éventuel désir du Roi. Derrière les murailles de la cité ondulaient les champs aux amples moissons où les cultivateurs offraient des sacrifices à la Terre-Mère qui était déjà une antique divinité à l'heure où, dans la nuit des temps, les Aryens étaient venus sur ce sol. Hautes se dressaient les montagnes que hantaient les loups, les lions, les sangliers et les démons.

C'en était trop. Everard avait surestimé son propre endurcissement. Soudain, il ne désirait plus qu'une chose : fuir... se cacher, retrouver son siècle familial, ses contemporains. Oublier...

— Je vais demander l'avis des collègues, fit-il prudemment ;

en examinant toute cette période en détail, on peut avoir la chance de déterminer un point susceptible d'être déplacé mais je n'ai pas les compétences requises pour procéder tout seul à cette vérification. Alors, si vous voulez, je vais remonter, chercher conseil là-haut et si l'on trouve une solution, je reviendrai cette nuit même.

— Où est votre navette ?

— Là-bas, dans les collines, répondit Everard avec un geste évasif.

Denison se caressa la barbe.

— Vous vous gardez bien de m'en dire plus long, hein ? Au fond, vous avez raison. Si je savais où je pourrais me procurer un saute-temps, je me demande vraiment si je pourrais me faire moi-même confiance.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Aucune importance ! Nous n'allons pas nous battre pour cela, soupira Denison. Soit : repartez et voyez ce que vous pouvez faire. Voulez-vous une escorte ?

— J'aime mieux pas. Ce n'est pas nécessaire, n'est-ce pas ?

— Non. Nous avons réussi à rendre ce secteur moins dangereux que Central Park.

— Si vous croyez que c'est une référence !... La seule chose que je voudrais, c'est mon cheval. Je regretterais d'avoir à l'abandonner. C'est une bête spécialement entraînée au voyage temporel. (Son regard plongea dans celui de Keith.) Je reviendrai, soyez-en sûr, quelle que soit la décision.

— Je le sais, Manse.

Les deux hommes sortirent ensemble pour accomplir les diverses formalités de rigueur auprès des postes de garde. Denison indiqua à Everard la chambre où il l'attendrait toutes les nuits une semaine durant. Enfin, Manse baisa les pieds du Roi et lorsque celui-ci se fut éclipsé, il sauta en selle et franchit la grille au pas.

Il se sentait vide. En fait, il ne pouvait rien faire.

Mais il avait promis à Keith qu'il reviendrait lui faire part du verdict.

A la fin du jour, il était dans les montagnes, trottant sous un dais de cèdres aux ombres sinistres. Les ruisseaux clapotaient à l'entour et la route s'était muée en un sentier bourbeux à la pente brutale. En ces temps-là, malgré l'aridité de son sol, l'Iran portait encore quelques forêts luxuriantes.

Son cheval éreinté avançait d'un pas pesant. Rien que pour faire reposer la bête, il aurait dû demander le gîte à quelque berger hospitalier mais il s'y refusait : grâce à la pleine lune, il avait une chance d'atteindre la cachette du saute-temps avant le lever du soleil. Une nuit blanche en perspective...

La vue d'une clairière tapissée d'herbe sèche, plantée de buissons lourds de baies, l'invita pourtant au repos. Il avait des vivres dans ses fontes, une gourde de cuir pleine de vin, et il était à jeun depuis l'aube. Avec un claquement de langue encourageant, il fit obliquer sa monture.

Quelque chose attira son regard. Très loin, là-bas, sur le sentier, un nuage de poussière qui grossissait de minute en minute faisait écran aux dernières lueurs du soleil. Des cavaliers galopant bride abattue, songea-t-il. Des messagers du Roi ? Dans cette région ? Mal à l'aise, il coiffa son casque, enfila le bouclier à son bras et s'assura que son glaive à courte lame jouait aisément dans son fourreau. La troupe le doublerait certainement en le saluant au passage mais on ne sait jamais...

Ils étaient huit. Les bêtes superbes qu'ils montaient étaient harassées ; l'écume dessinait des arabesques sur leurs flancs poudreux et plaquait leurs crinières contre leurs cols. Elles avaient dû fournir une longue course. Ceux qui les montaient étaient décemment vêtus des traditionnels pantalons blancs et bouffants, d'une tunique et d'un manteau, chaussés de bottes et coiffés d'un couvre-chef sans bord. Ni des courtisans ni des soldats de métier. Pas davantage des bandits. Ils étaient armés de sabres, d'arcs et de lassos.

Soudain, Everard reconnut le cavalier à la barbe grise qui galopait en tête : c'était Harpage, et, malgré l'obscurité qui gagnait, il se rendit compte que sa troupe était composée d'individus assez patibulaires. Même pour des Iraniens !

— Oh ! oh ! murmura-t-il. On dirait que c'est l'heure de la récréation !

Son esprit se mit à fonctionner avec précision. Il n'avait pas le temps d'avoir peur. C'était le moment de penser vite. Harpage ne pouvait avoir qu'un motif pour folâtrer dans les plateaux : s'emparer de Méandre le Grec. Avec cette cour truffée d'espions où les commérages allaient leur train, il ne lui avait pas fallu une heure pour être averti que le Roi s'était entretenu d'égal à égal dans une langue inconnue avec un étranger qu'il avait ensuite laissé prendre la route du nord : une autre heure avait suffi à trouver un prétexte pour s'absenter du palais, ramener ses gardes du corps et se lancer sur les traces du Grec. Pourquoi ? Parce que c'était dans ces montagnes que « Cyrus » avait autrefois surgi sur le mystérieux engin qui avait excité la convoitise du Chiliarque. Le Mède, qui n'était pas un imbécile, n'avait jamais trouvé très satisfaisante la petite histoire que lui avait servie Keith et il avait certainement songé qu'un jour ou l'autre un autre Mage venu du pays du Roi apparaîtrait à son tour. Et, cette fois, il était décidé à ne pas laisser si facilement l'engin lui échapper.

Everard ne perdit pas davantage de temps. Déjà ses poursuivants le talonnaient à cinq cents mètres et il pouvait voir étinceler les prunelles du Chiliarque sous la broussaille de ses sourcils. Pointant des deux éperons, le Patrouilleur, abandonnant la sente, s'élança pour couper à travers la prairie.

— Halte, s'écria une voix au timbre familier. Arrête-toi, Grec !

Le cheval d'Everard prit un trot fatigué. Là-bas, les cèdres cernaient la clairière de leur trait d'ombre.

— Arrête ou nous t'abattons... Arrête-toi, te dis-je... Soit ! A vos arcs, vous autres. Mais ne le tuez pas. Visez le cheval.

Lorsqu'il fut arrivé à la lisière de la forêt, Everard se laissa glisser de sa selle. Avec un sifflement rageur, une volée de flèches s'abattit. Le cheval hennit. Quand Manse se retourna, le

malheureux animal était affaissé sur les genoux. Bon Dieu, ils ne l'emporteraient pas au paradis ! L'ennui, c'est qu'ils étaient huit...

Le pseudo-Méandre se jeta sous le couvert des arbres. Un trait se ficha dans un tronc, manquant de peu de lui traverser l'épaule.

Everard courait en feintant, faisait des zigzags, se laissait parfois tomber au sol. Il courait dans le crépuscule glacé, embaumé d'odeurs douces. Parfois, une branche basse le giflait au passage. Il aurait pu utiliser davantage les broussailles – il avait appris des Algonquins certains tours fort utiles à un homme traqué – mais un sol moelleux a l'avantage d'être silencieux.

Ses poursuivants étaient à présent hors de vue. Agissant presque par instinct, ils avaient essayé de le rattraper à cheval. Des bruits de bois fracassé et froissé, des jurons obscènes qui s'entrecroisaient dans l'air montraient le beau résultat de leur obstination.

D'une minute à l'autre, à présent, ils pouvaient surgir, démontés. Everard dressa l'oreille. Un faible bruissement d'eau courante lui parvenait.

Prenant la direction du ruisseau invisible, il entreprit l'ascension d'un monticule à la pente raide. Ceux qui le poursuivaient étaient loin d'être des dilettantes maladroits ; une partie d'entre eux, pour le moins, étaient des montagnards à l'œil entraîné qui relèveraient les plus faibles indices de son passage : il fallait qu'Everard brouille sa trace. Alors il pourrait se terrer tranquillement en attendant que Harpage s'en retourne à la cour et à ses occupations.

Soudain, sa gorge devint sèche. Des ordres lancés d'un ton sec et autoritaire retentissaient derrière lui ; mais il ne comprit pas leur sens. Il était trop loin et le sang lui martelait les oreilles.

Harpage avait tiré sur l'hôte de son Roi : il était donc évident qu'il entendait que l'hôte en question n'eût jamais l'occasion de raconter ce qui s'était passé. Le programme était nettement tracé : capturer le fugitif, le torturer pour qu'il révèle la cachette de la machine et son fonctionnement – puis ce serait la miséricorde de l'acier froid. *Beau boulot*, songea fiévreuse-

ment Everard. *J'ai tellement bien saboté cette opération qu'elle pourrait servir à illustrer un manuel mettant en garde les Patrouilleurs contre ce qu'il ne faut pas faire. Article un : ne pas se laisser obséder par une fille qui appartient à un autre, au point de négliger les précautions élémentaires.*

Il atteignit le bord de la falaise abrupte au pied de laquelle jacassait le cours d'eau. Les autres retrouveraient sa piste jusque-là. Après... c'était un coup de pile ou face.

Il pataugeait dans la boue glacée et glissante. Mieux valait remonter le courant : d'une part cela le rapprochait du lieu où était dissimulé le saute-temps, d'autre part Harpage penserait peut-être qu'il avait fait demi-tour pour revenir auprès du Roi.

Les pierres lui écorchaient les pieds et le froid de l'eau engourdisait ses membres. L'une et l'autre rives étaient couronnées d'une dense muraille d'arbres et le ciel n'était plus au-dessus de lui qu'un étroit et sombre liseré bleu. Très haut dans l'air, un aigle planait. L'atmosphère se refroidissait. Mais la chance n'abandonnait pas totalement Everard car le ruisseau se tordait comme un serpent fou et le fuyard ne tarda pas, bien qu'il trébuchât et bronchât à chaque pas, à se trouver hors de vue de l'endroit où il était entré dans l'eau. *Je vais encore poursuivre pendant un ou deux kilomètres ; ensuite, je trouverai bien une branche pendante pour me hisser et regagner la terre ferme sans laisser de traces.*

Les minutes s'égrenaient avec lenteur.

Récupérer la navette, remonter là-haut et demander de l'aide à mes supérieurs... qui ne me l'accorderont pas, ma main à couper ! Il n'est pas douteux qu'ils préféreront sacrifier un individu pour garantir leur propre existence et celle de ce qu'ils ont à préserver. Keith est définitivement coincé ici et dans treize ans les Barbares lui auront réglé son compte. Mais dans treize ans, Cynthia sera encore jeune. Après treize ans d'exil dans ce cauchemar, sachant depuis le début combien de temps son mari aura encore à vivre, elle sera abandonnée dans une époque étrangère et interdite, isolée à la cour de Cambyse – une cour effrayante aux mains d'un dément... Non ! je lui tairai la vérité, il le faut. Elle restera dans son temps, persuadée que Keith « est » mort. C'est le choix qu'il ferait lui-même. Et au

bout d'un an ou deux, elle retrouvera le bonheur. Je pourrai le lui enseigner.

Il avait fait halte ; les rochers lui meurtrissaient les pieds mal protégés par des semelles trop fines. Son corps était perclus de crampes. Et l'eau était bruyante. Soudain, comme le lit du ruisseau obliquait, il vit les Perses.

Ils étaient deux qui suivaient le bord en marchant vers l'aval. Sa capture avait une telle importance que les préjugés religieux interdisant de longer l'eau n'étaient plus respectés. Et, sur l'autre berge, il y en avait encore deux qui se glissaient entre les arbres. L'un d'eux était Harpage. Les armes aux longues lames sifflèrent en sortant des fourreaux.

— Arrête-toi, s'écria le Chiliarque. Arrête-toi, Grec, et rends-toi !

Everard s'immobilisa, rigide. L'eau clapotait contre ses chevilles. Les hommes qui s'élançaient à sa rencontre semblaient irréels ; au fond de ce puits d'ombre, leurs traits disparaissaient et il ne voyait que leurs costumes blancs et les éclairs frémis-sants des épées. Il comprit dans un choc qui semblait lui fouail-ler le ventre que ses poursuivants, après avoir suivi sa piste jus-qu'au cours d'eau, s'étaient divisés pour fouiller le terrain en amont comme en aval. Plus rapides que lui, obligé qu'il était de patauger dans le lit du ruisseau, ils s'étaient avancés au-delà du point que leur captif aurait pu humainement atteindre et avaient rebroussé chemin, attentifs et sûrs d'eux.

— Prenez-le vivant, leur rappela Harpage. Coupez-lui le jar-ret s'il le faut, mais prenez-le vivant.

Everard fit face à la berge d'où était venu l'ordre.

— Tu l'auras voulu, mon salaud, gronda-t-il en anglais.

Les deux hommes qui étaient entrés dans l'eau prirent le pas de course en hurlant à tue-tête. L'un d'eux glissa et s'étala de tout son long. L'autre dégringola la pente sur les reins.

La boue était glissante et Everard s'appuyait sur son bou-clier pour garder l'équilibre tandis qu'il grimpait. Calmement, Harpage s'avança à sa rencontre et quand l'Américain fut à por-tée, la lame du Chiliarque fendit l'air. Manse détourna la tête ; le sabre sonna sur son casque, fut dévié par le couvre-joue et lui zébra l'épaule. Heureusement, la blessure était superficielle.

Manse n'éprouva qu'une simple brûlure. D'ailleurs, il était trop occupé pour sentir quoi que ce soit.

Il n'espérait pas vaincre : son seul désir était que ses adversaires le tuassent et il était décidé à leur faire payer cher ce privilège. Comme il atteignait la plate-forme tapissée d'herbe, il eut juste le temps de parer de son bouclier le coup de sabre que lui portait Harpage, visant les yeux, puis de détourner d'un revers de glaive la lame qui revenait à la charge en direction, cette fois, de son genou. Dans le combat au corps à corps, l'Asiate à l'armement léger n'a aucune chance en face du hoplite : l'histoire le démontrait deux générations plus tard. *Si seulement j'avais une cuirasse et des cnémides, je pourrais venir à bout de quatre adversaires !* songeait Everard, tout en maniant avec une adresse consommée son bouclier, non seulement pour se protéger, mais aussi pour repousser son adversaire en s'efforçant opiniâtrement de se glisser sous la longue lame de Harpage pour frapper le Chiliarque au ventre.

Avec un sourire de mépris derrière ses moustaches en bataille, le Mède rompit. Il cherchait à gagner du temps, bien sûr. Et sa tactique était bonne : ses trois compagnons se hissaient au sommet de la falaise. Ils bondirent avec un hurlement, mais en ordre dispersé. Guerriers admirables dans le combat au corps à corps, les Perses avaient toujours ignoré la discipline des mouvements de masse coordonnés en usage en Europe et contre laquelle se brisèrent leurs assauts à Marathon et à Gaugamèles. Mais seul contre quatre hommes cuirassés, Manse n'avait aucune chance. Il s'adossa à un tronc. Le premier de ses adversaires se jeta sur lui avec témérité et son épée tinta contre le long bouclier hellène. Le glaive d'Everard s'enfonça sans effort dans la chair offerte. Quand il sentit une résistance, le Patrouilleur, qui n'en était pas à son coup d'essai, retira son arme et fit un pas de côté. Le Perse, frappé à mort, s'affaissa avec un gémissement. Comprenant que son sort était scellé, il tourna son visage vers le ciel.

Ses camarades entouraient déjà Manse. Les branches basses interdisaient l'emploi du lasso et ils acceptaient le combat à l'arme blanche. D'un coup de bouclier, l'Américain écarta l'épée dont le menaçait l'assaillant de gauche, découvrant ainsi son

flanc droit ; c'était un risque qu'il pouvait courir : Harpage avait ordonné qu'on ne le tuât pas. Le second Perse visa les chevilles du Patrouilleur qui sauta à pieds joints. La lame fendit l'air en sifflant au ras de ses semelles. Mais l'homme qui était à sa gauche revint à la charge. Everard éprouva un choc brutal et vit l'acier lui mordre le mollet. Il bondit en arrière. Un rai de soleil filtrant entre les rameaux fit rutiler le sang. Il avait un éclat irréal. La jambe de Manse ploya sous le poids de son corps.

— Sus ! Sus ! s'époumonait Harpage. A coups d'estoc !

— Un travail que votre crapule de chef de bande n'aura pas le cœur d'accomplir quand je l'aurai arrangé à ma manière, s'écria Everard.

Il avait bien calculé la réplique. L'assaut fléchit et Manse rompit en vacillant.

— S'il faut que les Perses soient les chiens de garde des Mèdes, reprit-il, choisissez donc un Mède qui soit un homme plutôt qu'un couard qui, non content d'avoir trahi son Roi, fuit à présent devant un seul Grec.

Un Oriental, fût-il originaire du bassin méditerranéen, fût-il né dans un si lointain passé, ne pouvait perdre la face de cette façon. Harpage n'était certes pas un lâche et Everard savait parfaitement que ses accusations étaient gratuites. Mais, crachant un juron, le Chiliarque s'élança. L'espace d'une seconde, Manse eut la vision du visage fou aux traits aigus qui grossissait devant le sien. Pesamment, mal assuré sur ses jambes, il fit front. L'hésitation des deux tueurs dura une seconde de trop ; le choc se produisit entre le Chiliarque et le Patrouilleur. Le sabre haut brandi du premier s'abattit sur le casque du second, rebondit, glissa le long du bouclier et acheva sa trajectoire en s'enfonçant à son tour dans la jambe d'Everard. Un pan de tunique blanche ondula mollement devant le regard de ce dernier qui, les épaules tassées, frappa de la pointe.

Il retourna la lame dans la plaie avec le cruel coup de main des professionnels qui provoque inévitablement des blessures mortelles, pivota sur les talons ; son bouclier essuya un nouveau coup. Pendant une minute, il ferrailla rudement avec un Perse. Du coin de l'œil, il apercevait les camarades de celui-ci qui amorçaient un mouvement tournant. Ils allaient le prendre par-

derrière. Enfin, songeait-il vaguement, il avait tué le seul homme qui représentait un danger pour Cynthia...

— Arrêtez ! Bas les armes !

C'était un murmure qui faisait à peine frémir l'air, plus léger que le bruissement du ruisseau, mais les reîtres reculèrent à cette voix, l'arme dirigée vers le sol. Le mourant lui-même s'arracha à la contemplation des cieux.

Harpage, nageant dans son sang, s'efforça de se mettre sur son séant. Son visage avait pris une teinte terreuse.

— Non, murmura-t-il... Attendez... Ce n'est pas un hasard... Mithra ne m'aurait pas fait succomber si...

Il fit un geste qui ne manquait pas de grandeur.

Lâchant son glaive, Everard s'approcha en boitant du dignitaire auprès duquel il s'agenouilla et qui s'abandonna dans ses bras.

— Tu viens de la patrie du Roi. prononça le Chiliarque d'une voix rauque, tandis que sa barbe se teignait de sang. Ne le nie pas. Mais sache... que... Aurvagaush, fils de Khshayavarsha... n'est pas un traître. (La silhouette émaciée d'Harpage se raidit comme s'il ordonnait à la mort d'attendre son bon plaisir.) Je savais que derrière l'arrivée du Roi, il y avait des forces à l'œuvre – mais j'ignorais jusqu'à ce jour si elles étaient du ciel ou de l'enfer. Je me suis servi d'elles, et je me suis servi du Roi, mais pas pour des motifs égoïstes : par fidélité à mon suzerain, à Astyage. Et Astyage avait besoin de... d'un Cyrus. Sinon le royaume aurait été déchiré. Par la suite, sa cruauté m'a délié de mon serment. N'empêche que j'étais toujours un Mède et j'ai compris que Cyrus représentait le seul espoir pour la Médie. Car ce fut un bon Roi. Grâce à lui, nous sommes honorés presque à l'égal des Perses. Comprends-tu, toi qui viens de la patrie du Roi ?

Il braquait avec effort vers Everard des prunelles vitreuses qui ne lui obéissaient plus.

— Mon intention était de te capturer pour t'arracher le secret de ta machine. Alors, je t'aurais tué, c'est vrai. Mais pas par intérêt : pour le bien du royaume. Je craignais que tu ne ramènes le Roi chez lui ainsi qu'il le désirait. Que serait-il advenu de nous, alors ? Sois généreux, car toi aussi il te faudra un jour

implorer miséricorde.

— Je le serai ; le Roi demeurera.

— C'est bien, souffla Harpage. J'ai confiance en ta parole... je n'ose pas la mettre en doute. Dis-moi : me suis-je racheté du crime que j'ai commis à la requête de l'ancien Roi ? O, toi qui appartiens à la maison de mon Roi, ai-je expié mon forfait, moi qui ai assassiné un enfant innocent dans les montagnes ? Car la mort du prince a failli conduire l'Empire à sa ruine – mais j'ai trouvé un autre Cyrus. Et je nous ai tous sauvés. Ai-je expié ?

— Oui, tu es pardonné, répondit Everard, non sans se demander quelle valeur avait l'absolution qu'il pouvait administrer.

Les yeux de Harpage se fermèrent.

— Alors, laisse-moi ! fit le Mède d'un ton de commandement où ne vibrerait plus que l'ombre de son ancienne autorité.

Everard le coucha sur le sol et s'éloigna tandis que les deux Perses s'agenouillaient près de leur maître pour accomplir les rites funéraires. Quant au troisième, le mourant, il reprit sa contemplation du ciel.

Le Patrouilleur s'assit au pied d'un arbre et entreprit de bander ses blessures avec des lambeaux d'étoffe arrachés à ses vêtements. Sa jambe ouverte exigeait des soins immédiats. Il fallait qu'il récupère le saute-temps et ce ne serait pas drôle d'aller jusqu'à la cache ! Après, en quelques heures, un médecin de la Patrouille le remettrait sur pied grâce aux thérapeutiques qu'ignorait encore le XX^e siècle. Il mettrait le cap sur le bureau temporel d'un Milieu obscur : s'il allait se faire soigner dans son temps d'origine, il aurait trop de questions à affronter. Et c'était là un risque impossible à prendre : si ses chefs savaient ce qu'il envisageait, ils lui opposeraient probablement un veto formel.

Il avait trouvé la solution. Ce n'avait pas été une aveuglante et soudaine révélation, mais le résultat d'un long, d'un épuisant cheminement intellectuel – la prise de conscience d'un savoir qu'il possédait peut-être depuis longtemps enfoui dans son cerveau.

Se laissant aller contre le tronc, Manse s'efforça de retrouver le rythme de sa respiration.

Le second groupe de limiers survint et fut mis au courant des derniers événements. Les arrivants firent mine d'ignorer le Patrouilleur mais ils lui décochaient subrepticement des regards empreints tout à la fois de fierté et de terreur, et faisaient des gestes de conjuration furtifs. Ils soulevèrent le cadavre de leur chef et celui de leur compagnon agonisant et s'enfoncèrent dans le bois. L'obscurité s'épaississait. Quelque part, un hibou ulula.

9

Le grand Roi se redressa sur son lit. Il y avait eu un bruit de l'autre côté des rideaux.

Il sentit bouger Cassandane, invisible à son côté ; une main légère frôla sa joue :

— Que se passe-t-il, soleil de mon ciel ? demanda la Reine.

— Je ne sais pas. (A tâtons, il empoigna l'épée toujours posée près de l'oreiller.) Rien.

La main caressante glissa sur la poitrine du monarque.

— Si. Il y a quelque chose. (La voix de la Reine, brusquement, s'était cassée.) Quelque chose de grave. Ton cœur bat comme un tambour.

— Ne bouge pas.

Cyrus se faufila entre les draperies. Par la fenêtre en arceau qui s'ouvrait sur un ciel d'un violet profond, la lune dardait des rayons qui répandaient sur le sol une lueur presque aussi aveuglante qu'un reflet arraché à un miroir de bronze. Il faisait froid et le Roi était nu.

Une masse sombre se mouvait, ombre parmi les ombres, un objet de métal où était juché un homme qui se cramponnait aux poignées et manipulait les minuscules touches d'un clavier. Sans bruit, elle se posa sur le tapis et le conducteur quitta sa

place. C'était un gaillard corpulent, enveloppé dans une tunique à la grecque, coiffé d'un casque.

— Keith, fit-il à mi-voix.

— Manse ! (Denison avança d'un pas et apparut baigné du clair de lune.) Vous êtes revenu !

Everard émit un reniflement sarcastique.

— Pensez-vous qu'on puisse nous entendre ? Je ne crois pas avoir été remarqué. Je me suis matérialisé juste au-dessus du toit et je suis arrivé ici en vol plané.

— Il y a des sentinelles derrière la porte mais elles ne viendront que si je frappe sur ce gong ou si je les appelle.

— Parfait. Habillez-vous.

Denison lâcha son sabre et demeura quelques secondes muet dans un silence rigide. Et la question se forma toute seule dans sa bouche.

— Vous avez trouvé un moyen ?

— Peut-être... (Everard détourna les yeux et ses doigts pianotèrent sur le pupitre de commande de son véhicule.) Peut-être... Ecoutez-moi bien, Keith : j'ai une idée. Elle marchera ou elle ne marchera pas. Votre coopération loyale est indispensable. Si cela marche, vous réintègrerez votre temps, et le Bureau, placé devant le fait accompli, ne sourcillera pas. Par contre, si mon plan rate, vous reviendrez ici, cette même nuit, et vous resterez Cyrus jusqu'à la fin de vos jours. En serez-vous capable ?

Denison frissonna. Pas seulement de froid.

— Je le crois, dit-il très bas.

— Je suis plus fort que vous, continua Everard sans ménagement, et c'est moi qui détiendrai toutes les armes. S'il le faut, je vous ramènerai ici par la violence. Tâchez de ne pas m'y obliger.

Denison poussa un profond soupir.

— Soyez tranquille.

— Alors, espérons que les Normes nous seront propices ! A présent, allez-vous mettre quelque chose sur le dos. Je vous expliquerai mon projet en cours de route. Faites vos adieux à cette époque, car, si mon idée aboutit, ni vous ni personne d'autre ne la reverra jamais.

Denison, qui se dirigeait déjà vers le tas de vêtements jetés dans un coin, attendant qu'un esclave les enlève et les remplace par d'autres avant l'aurore, se retourna.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous allons essayer de récrire l'Histoire. Ou de la reconstituer telle qu'elle a commencé par être. Je ne sais pas exactement. Allez, dépêchons-nous !

— Mais...

— Vite, mon vieux, vite... je ne sais pas si vous vous rendez compte mais je suis revenu le jour même de mon départ – autrement dit, je suis actuellement en train de me traîner dans la montagne avec une jambe ouverte, uniquement pour vous faire gagner du temps... Alors, grouillez-vous.

Denison prit une décision. Sa voix jaillit des ténèbres, très basse mais très nette.

— J'ai des adieux personnels à faire.

— Quoi ?

— Je veux prendre congé de Cassandane. Bon Dieu, ça fait quatorze ans qu'elle est ma femme ! Elle m'a donné trois enfants, elle m'a soigné deux fois quand j'ai eu les fièvres et m'a consolé à plus de cent reprises quand j'étais désespéré. Et un jour où les Mèdes étaient aux portes, elle a pris la tête des femmes de Pasargades qui nous ont ralliés – et nous avons été vainqueurs. Cinq minutes, Manse, rien que cinq minutes...

— Bon... bon... Faites comme vous voulez. Mais il faudra plus de cinq minutes pour qu'un eunuque aille la chercher au harem et...

— Elle est ici.

Denison disparut derrière les rideaux qui dissimulaient le lit.

Everard en demeura pétrifié de stupéfaction. *Ainsi, il m'attendait cette nuit avec l'espoir que je pourrais le ramener auprès de Cynthia. Et il a fait venir Cassandane dans son lit !*

Il étreignait avec tant de force le pommeau de son sabre que ses doigts se nouaient de crampes. Il se gourmanda : *Allez, boucle-la, espèce de minable puritain à la bonne conscience !*

Denison l'eut bientôt rejoint. Sans mot dire, il enfila ses vêtements et prit place sur le tandsad du saute-temps tandis

qu'Everard s'installait aux commandes. Instantanément, la pièce s'évanouit et les deux hommes se retrouvèrent en plein ciel au-dessus des collines noyées de clair de lune, giflés par une âpre brise.

— A présent, en route pour Ecbatane, annonça Manse.

Il alluma la petite lampe du tableau de bord et se mit à manœuvrer les boutons en se référant à des coordonnées griffonnées sur un bloc.

— Ecb... Oh ! Vous voulez parler d'Hagmatan, l'ancienne capitale de la Médie ? (Denison avait l'air abasourdi.) Mais ce n'est plus qu'une résidence d'été, aujourd'hui.

— Je parle d'Ecbatane d'il y a trente-six ans. Ecoutez-moi, Keith. Tous les historiens scientifiques du futur sont persuadés que l'enfance de Cyrus, telle que la racontent Hérodote et la tradition perse, n'est qu'une légende. Peut-être ont-ils raison sur toute la ligne. Peut-être vos expériences personnelles n'ont-elles été que quelques-uns de ces coups de canifs dans l'espace-temps que la Patrouille s'emploie à éliminer.

— Je vois.

— Vous vous êtes fréquemment rendu à la cour d'Astyage quand vous étiez son vassal, j'imagine. Vous allez me guider. Il faut trouver cette vieille crapule en personne, de préférence au milieu de la nuit et sans témoin.

— Seize ans ! Ça fait un bout de temps !

— Eh bien ?

— Si vous êtes décidé à modifier le passé dans tous les cas, pourquoi intervenir en ce point précis ? Mieux vaudrait me rejoindre un an après que je sois devenu Cyrus : je serais alors assez familiarisé avec Ecbatane sans que pour cela...

— Désolé, mais je n'ose pas. On fait déjà de la haute voltige et Dieu sait quelles pourraient être les conséquences d'un nœud secondaire dans les lignes de force de l'univers ! Même si nous nous en tirions, la Patrouille nous expédierait, vous et moi, sur une planète de bannissement pour nous apprendre à endosser ce genre de risques.

— Ouais... au fond, vous avez raison.

— Et puis, vous n'êtes pas un type à vous suicider de gaieté de cœur : accepteriez-vous que votre personnalité présente n'ait

jamais existé ? Pensez une minute à tout ce que cela signifierait.

Comme Everard terminait la mise en place de ses tabulateurs, Keith haussa les épaules.

— Par Mithra, vous avez raison ! N'en parlons plus !

— Alors, en avant.

Everard enclencha le bouton principal...

Ils planaient au-dessus d'une ville ceinturée de remparts qui se dressait au milieu d'une plaine inconnue. Là aussi, la lune éclairait le paysage mais Everard ne distinguait qu'un amas confus de masses sombres. Il fouilla dans les fontes de l'engin.

— Nous allons mettre ces costumes. Ce sont les gars du Bureau du Mohenjodaro Central qui me les ont faits. Ils ont souvent besoin, là-bas, de ce genre de déguisement.

Le saute-temps piquait dans la nuit et l'air sifflait aux oreilles des deux hommes. Denison tendit le bras :

— Voici le palais. La chambre du roi est en haut, dans l'aile gauche...

L'édifice massif manquait de cette élégance qui caractériserait par la suite l'architecture de Pasargades. Everard jeta un regard distrait sur deux taureaux ailés, vestiges des Assyriens, dont luisait la froide clarté, et poussa un juron en constatant que les fenêtres étaient trop étroites ; il obliqua en direction de la porte où veillaient deux gardes montés qui levant la tête, poussèrent une clameur d'effroi à la vue de ce qui tombait du ciel. Les chevaux se cabrèrent, jetant à bas leur cavalier. La navette fonça dans la porte qui éclata en pièces. Un miracle de plus ou de moins n'affecterait pas le déroulement de l'Histoire, surtout dans une époque où l'on croit au merveilleux avec autant de dévotion qu'on en mettra plus tard à croire aux bonbons vitaminés, et peut-être avec plus de raison.

La galerie était éclairée : gardes et esclaves hurlaient de terreur à la vue de l'engin. Lorsque celui-ci eut atteint la Chambre Royale, Everard heurta la porte du pommeau de son sabre.

— Allez-y, Keith ! Vous connaissez le dialecte.

— Ouvre, Astyage, s'écria aussitôt Denison d'une voix retentissante. Ouvre aux messagers d'Ahura-manda !

A la surprise d'Everard, l'occupant de la chambre obéit à cette injonction. Astyage était aussi brave que la majorité de ses

sujets mais lorsque le souverain – un homme corpulent, encore jeune, au visage dur – eut aperçu, assis sur ce trône flottant au-dessus du sol, ces deux êtres revêtus de tuniques étincelantes, à la tête ornée d'une auréole et au dos desquels palpaient des ailes de lumière, il se prosterna, le front dans la poussière.

D'une voix tonnante, Denison l'apostropha dans un idiome que Manse avait du mal à saisir.

— O infâme vaisseau d'iniquité, la colère du ciel est sur toi ! T'imagines-tu que tes pensées, fussent-elles enfouies dans l'abîme d'une ténèbre protectrice, échappent jamais à la Prunelle du Jour ? Crois-tu qu'Ahuramazda Tout-Puissant permettra que s'accomplisse l'infâme forfait que tu médites ?

Everard cessa de prêter l'oreille à ces imprécations. Quelque part dans cette ville même, songeait-il, se trouvait sans doute Harpage, un Harpage innocent, un Harpage dans la fleur de la jeunesse. Jamais, maintenant, il n'aurait à porter le fardeau du remords. Jamais il n'aurait à emmener un enfant dans les monts, à lever sa lance sur un nourrisson, à entendre ses vagissements d'agonie, à guetter le moment où son petit corps secoué de spasmes se figerait dans une immobilité définitive. Plus tard, Harpage se révolterait pour des raisons qui lui appartiendraient en propre et il deviendrait le Chiliarque de Cyrus – et il ne périrait pas dans les bras d'un ennemi au milieu d'une forêt hantée. Et jamais un Perse inconnu ne tomberait sous le glaive d'un Grec. *Pourtant, le souvenir des deux hommes que j'ai tués est gravé dans les cellules de mon cerveau ; il y a une mince cicatrice sur ma jambe ; Keith Denison a quarante-sept ans et a appris à penser comme un roi.*

— Sache, ô Astyage, que cet enfant, Cyrus, est béni du ciel. Et le ciel est miséricordieux ! Tu es averti, si tu souilles ton âme du sang de cet innocent, jamais le péché ne sera lavé. Laisse cet enfant grandir en Anshan, sinon tu brûleras pour l'éternité en compagnie d'Ahrimane ! Mithra a parlé !

Astyage, plaqué contre le sol, heurtait la poussière de son front.

— Allons-nous-en, fit Denison en anglais.

Le temps d'un clignement d'œil et les deux hommes se retrouvèrent trente-six ans plus tard. La lune qui brillait sur les

collines caressait les cèdres. Il y avait une route. Un ruisseau. Un loup qui hurlait dans la nuit froide.

Everard fit atterrir la navette, quitta sa selle et entreprit d'enlever son déguisement. Le visage barbu de Denison émergea du masque. Ses traits traduisaient l'étonnement. Quand il parla, sa voix parut écrasée par le silence qui enveloppait les collines.

— Je me demande si nous n'avons pas exagéré en terrifiant à ce point Astyage. L'Histoire dit qu'il a lutté trois ans contre les rebelles perses.

— Nous pouvons toujours revenir au moment où la guerre a éclaté et lui donner une vision pour l'inciter à la résistance. (Everard s'efforçait de rester positif.) Mais je doute que cela s'avère nécessaire. Il ne touchera pas à un cheveu du prince mais lorsque ses vassaux se révolteront, sa fureur sera telle qu'il négligera alors une vision qui ne lui fera plus que l'effet d'un rêve. De plus, les seigneurs de sa maison dont les intérêts sont liés à la cause médique ne lui permettront pas de capituler. D'ailleurs, la chose est facile à vérifier. Le Roi ne dirige-t-il pas une procession rituelle lors de la cérémonie du solstice d'hiver ?

— Si. Rendons-nous-y tout de suite.

Et soudain ce fut Pasargades inondé de soleil. Ils dissimulèrent leur engin et se mêlèrent aux pèlerins accourus en masse pour commémorer la naissance de Mithra. En cours de route, les Patrouilleurs, feignant d'être des voyageurs ayant longtemps résidé en terre étrangère, s'enquirent des événements. Les réponses qu'ils obtinrent les satisfirent : tout cadrerait, y compris les petits détails que Denison se rappelait mais qui n'étaient pas mentionnés dans les chroniques. Sous un ciel bleu de givre, perdus dans une foule innombrable, ils se prosternèrent quand le grand Cyrus passa sur son pur-sang suivi de son maître de cérémonies, de Kobad, de Crésus, d'Harpagage et de la fine fleur du clergé de Pasargades.

— Il est plus jeune que moi, souffla Denison. Ça me paraît normal. Et un peu plus petit. Il ne me ressemble pas du tout, n'est-ce pas ? Mais il fera l'affaire.

— Cela vous amuserait de rester pour voir ?

Denison serra étroitement son manteau autour de lui. Le froid était cuisant.

— Non. Rentrons. Ça a été si long... Même si rien ne s'est produit !

— Eh oui ! fit Everard en écho. Rien de tout cela n'a jamais eu lieu, maintenant.

Il y avait plus de tristesse que de triomphe dans sa voix.

10

Keith Denison sortit de l'ascenseur, un peu surpris de constater que ses souvenirs de New York soient si fuligineux. Il ne se rappelait même plus son adresse : il avait dû consulter l'annuaire. Des détails. Tellement de détails... Il fallait qu'il cesse de trembler ainsi.

Il n'eut pas le temps de sonner : déjà Cynthia ouvrait la porte.

— Keith ! murmura-t-elle avec comme de la stupéfaction dans sa voix.

— Manse t'a avertie de mon retour, n'est-ce pas ? Il m'avait promis de le faire.

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire.

— Oui... ce n'est pas cela... Je ne pensais pas que tu aurais changé à ce point. Mais cela ne fait rien. Mon chéri, oh ! mon chéri !

Elle le fit entrer et, la porte refermée, se blottit dans ses bras.

Keith contempla la pièce. Il ne se souvenait pas qu'elle était aussi encombrée. D'ailleurs, bien qu'il eût toujours gardé le silence à ce propos, il n'avait jamais apprécié les goûts de Cynthia en matière de décoration.

Il allait falloir se réhabituer à tenir compte des avis d'une femme, la consulter. Ce ne sera pas facile.

Les lèvres de Cynthia se tendirent vers son visage. Les larmes baignaient ses joues. C'était donc à cela qu'elle ressemblait ? Il l'avait oubliée. Complètement oubliée. Il se rappelait seulement qu'elle était petite et blonde. Il n'avait vécu avec elle que quelques mois à peine, tandis que Cassandane... Cassandane l'appelait son « étoile matinale », Cassandane lui avait donné trois enfants. Et quatorze ans durant, Cassandane était restée à ses côtés, attentive à ses volontés.

— Joyeux retour à la maison, Keith, fit Cynthia d'une voix mal assurée.

A la maison ! A la maison ! Oh ! bon Dieu !

ECHEC AUX MONGOLS

En dépit de son nom, John Sandoval n'avait rien d'un Anglo-Saxon. Et sa présence, en pantalon de coutil et chemisette bariolée, semblait déplacée, devant la fenêtre d'un appartement donnant sur le Manhattan du milieu du XX^e siècle. Everard avait beau être habitué aux anachronismes, il avait toujours l'impression qu'il manquait à cet homme au sombre visage anguleux des tatouages de guerre, un cheval, et une carabine pointée sur quelque ennemi au visage pâle.

— Admettons, dit-il, que les Chinois aient découvert l'Amérique. C'est intéressant, mais en quoi cela nécessite-t-il mes services ?

— Du diable si je le sais ! répondit Sandoval.

Debout sur la peau d'ours blanc dont Bjarni Herjulfsson avait jadis fait cadeau à Everard, il tourna sa grande carcasse pour regarder par la fenêtre. Les gratte-ciel se découpaient sur le ciel clair ; les bruits de la circulation parvenaient assourdis à cette hauteur. Les mains de Sandoval se croisaient et se décroisaient derrière son dos.

— J'ai reçu l'ordre de contacter un Agent Non-Attaché, d'aller dans le passé avec lui et de prendre les mesures jugées

nécessaires, poursuivit-il après une courte pause. C'est vous que je connaissais le mieux, alors... (Il laissa sombrer sa voix.)

— Mais pourquoi ne pas emmener plutôt un Indien comme vous ? demanda Everard. Je ne serais guère à ma place dans l'Amérique du XIII^e siècle.

— C'est ce qu'il faut. Ce n'en sera que plus saisissant, plus mystérieux... La tâche ne sera pas trop rude, d'ailleurs.

— Vraiment ? dit Everard.

Il tira de la poche de sa vieille veste d'intérieur une blague à tabac et une pipe qu'il se mit à bourrer d'un pousse nerveux. Une des leçons les plus difficiles qu'il avait dû apprendre, lors de son recrutement dans la Patrouille du Temps, était qu'aucune tâche, si importante fût-elle, n'exigeait l'organisation collective caractéristique des méthodes du XX^e siècle. Les cultures anciennes, comme celle de la Grèce antique et de Kamakoura – et les civilisations postérieures aussi, à diverses époques – s'étaient attachées à développer l'excellence individuelle. Un seul diplômé de l'Académie de la Patrouille (muni, évidemment, d'outils et d'armes de l'avenir) pouvait valoir à lui seul une brigade.

C'était d'ailleurs aussi une question de nécessité. On disposait d'un nombre bien trop faible d'individus pour surveiller un nombre bien trop grand de millénaires.

— J'ai l'impression, dit lentement Everard, qu'il ne s'agit pas de la simple rectification d'une intervention extra-temporelle.

— C'est juste, dit Sandoval d'une voix âpre. Quand j'ai rapporté ce que j'ai découvert, le Bureau d'Etudes du Milieu Yuan a fait une enquête minutieuse. Il ne saurait être question de voyageurs dans le temps. Koublaï-Khan a tout conçu par lui-même. Il a pu être inspiré par les relations de voyages de Marco Polo, mais c'est de l'histoire légitime, même si le livre de Marco Polo ne mentionne rien de la sorte.

— Les Chinois avaient leur propre tradition maritime bien établie, dit Everard. Tout cela est très naturel après tout. Alors, où intervenons-nous ?

Au long des années, son âme s'était endurcie à l'instar de son corps. Néanmoins, il eut un léger frisson. L'idée qu'il s'efforçait de chasser de son esprit l'effrayait toujours. Quand,

en la lointaine année 19352 après J.-C, l'homme, mortel et fail-
liblé, était devenu capable de voyager dans le temps, il l'était de-
venu également de changer le cours de l'histoire. Non pas aisé-
ment : la trame des événements a fortement tendance à se recti-
fier d'elle-même, mais il n'en existe pas moins des points déci-
sifs. (Retournez en 1642, éternuez au visage d'un enfant ma-
lingre du nom d'Isaac Newton, communiquez-lui simplement le
virus qui lui fera lâcher la faible prise qu'il avait sur la vie ; la
physique continuera de se développer, mais plus lentement, et
dominée pour le mieux ou pour le pire par les conceptions rela-
tivistes de Leibniz et les hypothèses de Huygens sur les ondula-
tions lumineuses. Au bout de trois cents ans, le monde sera à
peine reconnaissable. Vos propres parents ne seront jamais nés.
Vous serez là dans le passé, sans ascendants, vous souvenant
d'événements futurs qui – maintenant ! – n'ont jamais eu lieu.
Cette notion viole la science et la logique de toute civilisation
antérieure à celle, étrange, qui construisit le premier engin à ex-
plorer le temps.)

La Patrouille, rassemblement d'hommes de toutes les
époques, dont les derniers dirigeants vivaient à quelques mil-
lions d'années de là, existait pour garder, guider et aider le trafic
à travers le temps. Mais elle était destinée avant tout à la pré-
servation de l'histoire établie.

Everard alluma sa pipe et en tira une longue bouffée.
Comme Sandoval se taisait toujours, il lui demanda :

— Comment avez-vous fait pour déceler cette expédition ?
Elle n'était pas en pays navajo, non ?

— Dites donc, je ne me contente pas d'étudier ma propre
tribu, répondit Sandoval. Il y a trop peu d'Amérindiens dans la
Patrouille, et il n'est pas commode de déguiser d'autres races.
J'ai travaillé sur les migrations des tribus de l'Athabasca en gé-
néral.

A l'inverse d'Everard, qui était un Non-Attaché – en fait, un
policier itinérant – Sandoval était un spécialiste des questions
ethniques, reconstituant l'histoire des peuples qui n'en gar-
daient pas de trace écrite, afin que la Patrouille sût exactement
quels événements elle préservait.

— Je travaillais sur le versant Est des Monts des Cascades, près du Lac du Cratère, poursuivit-il. C'est le pays Lutuami, mais j'avais des raisons de croire qu'une tribu de l'Athabasca dont j'avais perdu la trace était passée par là. Les indigènes parlaient de mystérieux étrangers venus du nord. J'allai jeter un coup d'œil et c'est alors que je découvris l'expédition : des cavaliers mongols. Je remontai leurs traces et trouvai leur camp à l'embouchure de la Columbia, où quelques autres Mongols aidaient les marins chinois à garder les vaisseaux. J'ai enfourché mon saute-temps et pris mon vol en vitesse pour faire mon rapport.

Everard s'assit et regarda longuement son interlocuteur.

— Une enquête approfondie a-t-elle été faite du côté chinois ? demanda-t-il. Etes-vous absolument sûr qu'il n'y a pas eu d'altération extra-temporelle ? Ce pourrait être une de ces bévues dont les conséquences mettent des dizaines d'années à apparaître.

— C'est ce que j'ai pensé aussi quand cette mission m'a été confiée, fit Sandoval avec un signe de tête affirmatif. Je me suis même rendu directement au Quartier Général du Milieu Yuan, à Khan Baligh... Cambaluc ou Pékin pour vous. On m'y a dit qu'une vérification avait été faite, dans le temps jusqu'à l'époque de Gengis-Khan, et dans l'espace jusqu'en Indonésie. Et tout était parfaitement régulier, comme dans le cas des Scandinaves et de leur Vinland². Il se trouve simplement qu'ils n'ont pas bénéficié de la même publicité. Autant que la cour impériale chinoise pouvait le savoir, une expédition avait été envoyée et n'était jamais rentrée, et Koublaï avait estimé qu'il ne valait pas la peine d'en envoyer une autre. Les archives impériales en faisaient mention, mais elles furent détruites au cours de la révolte des Ming, qui chassa les Mongols. Les historiographes ont laissé cet incident de côté.

² Vinland : Région de l'Amérique du Nord découverte au XI^e siècle par Leif Ericsson, qui lui donna ce nom parce qu'il y avait trouvé de la vigne. Plusieurs expéditions essayèrent vainement de retrouver ce pays. Il s'agirait, selon l'hypothèse la plus généralement admise, de la côte sud de la Nouvelle-Angleterre.

Everard gardait un air songeur. C'était un homme puissamment bâti, au visage tanné, aux yeux gris et aux cheveux bruns et raides. Normalement, il aimait son travail, mais dans ce cas particulier, quelque chose n'était pas normal.

— Il est évident que l'expédition s'est terminée par un désastre, dit-il. On voudrait en connaître la nature. Mais pourquoi avez-vous besoin d'un Agent Non-Attaché pour les espionner ?

Sandoval se détourna de la fenêtre. Everard pensa de nouveau combien le Navajo était peu à sa place ici. Il était né en 1930, avait combattu en Corée et avait eu ses études universitaires payées à titre d'ancien G.I. avant que la Patrouille l'eût pressenti, mais, pour une raison ou pour une autre, il ne s'était jamais tout à fait intégré au XX^e siècle.

Mais n'en sommes-nous pas là, tous ? Quel est l'homme sensible qui pourrait supporter de connaître le sort final de son peuple ?

— Mais mon rôle n'est pas d'espionner ! s'exclama Sandoval. Quand j'eus fait mon rapport, les ordres me sont venus directement du Quartier Général daneelien. Pas d'explications, pas d'excuses – l'ordre formel : arranger ce désastre. Modifier moi-même l'histoire !

L'an mil deux cent quatre-vingts de l'ère chrétienne : Koublaï-Khan faisait régner sa loi sur un territoire considérable ; il rêvait d'un empire mondial et sa cour honorait tout invité apportant de nouvelles connaissances et une nouvelle philosophie. Un jeune marchand vénitien du nom de Marco Polo jouissait d'une faveur particulière. Mais tous les peuples n'admettaient pas un suzerain mongol. Des sociétés révolutionnaires secrètes florissaient dans tous ces royaumes conquis dont la masse formait le Cathay. Le Japon, où la puissante famille des Hojo épaulait le trône, avait déjà repoussé une invasion. D'autre part, les Mongols n'étaient pas unifiés, sauf en théorie. Les princes russes étaient devenus collecteurs d'impôts pour la Horde d'Or : le Grand-Khan Abaka régnait à Bagdad.

Ailleurs, un califat abbasside fantôme s'était réfugié au Caire ; Delhi était sous la dynastie slave ; Nicolas III était pape ; Guelfes et Gibelins écartelaient l'Italie ; Rodolphe de Habsbourg

était empereur d'Allemagne ; Philippe III, le Hardi, Roi de France ; Edouard Ier gouvernait l'Angleterre. Au nombre des contemporains figuraient Dante, Duns Scot, Roger Bacon et Thomas le Poète³.

Et en Amérique du Nord, Manse Everard et John Sandoval venaient d'arrêter leurs chevaux pour regarder au bas d'une longue côte.

— C'est la semaine dernière que je les ai vus pour la première fois, dit le Navajo. Ils ont fait un bon bout de chemin depuis. A ce train-là, ils seront au Mexique d'ici deux mois, même si l'on tient compte des accidents de terrain qui les attendent.

— Pour des Mongols, cependant, ils progressent sans hâte, dit Everard.

Il porta ses jumelles à ses yeux. Autour de lui, avril répandait sa verdure sur la contrée. Les plus grands et les plus vieux hêtres eux-mêmes étaient couverts de tendres feuilles frémissantes. Les sapins mugissaient dans le vent qui soufflait des montagnes, froid, vif, et chargé d'un parfum de neige fondue, à travers un ciel où les oiseaux migrants se pressaient en troupes si nombreuses sur le chemin du retour que le soleil en était obscurci. Au loin, à l'ouest, les pics bleutés de la chaîne des Cascades flottaient dans une atmosphère irréelle. Vers l'est, le pied des collines était recouvert de forêts et de pâturages, et au-delà de l'horizon s'ouvrait l'immense prairie où les sabots des bisons résonnaient comme des grondements de tonnerre.

Everard braqua ses jumelles sur l'expédition. Elle serpentait en terrain découvert, suivant plus ou moins le cours d'une petite rivière. Soixante-dix hommes environ montaient des chevaux asiatiques au long poil fauve, aux jambes courtes et à la tête allongée. Derrière venaient des animaux de bât et de remonte. Il identifia quelques guides indigènes, reconnaissables autant par leur posture disgracieuse en selle que par leur physionomie et leurs vêtements. Mais c'étaient les nouveaux venus qui retenaient le plus son attention.

³ Thomas d'Erceldoune, ou Thomas the Rhymer, poète écossais (1220-1297) occupe dans le folklore écossais une position analogue à celle de Merlin dans le folklore anglais.

— Un lot de poulinières pleines servant de bêtes de somme, remarqua-t-il, autant pour lui-même que pour son compagnon. Je suppose qu'ils ont entassé autant de chevaux qu'ils ont pu dans leurs vaisseaux et qu'ils les ont laissés prendre de l'exercice et paître chaque fois qu'ils faisaient étape. Maintenant, ils en font naître d'autres à mesure qu'ils avancent. Cette race de petits chevaux est assez résistante pour survivre à un tel traitement.

— J'ai constaté que le détachement resté aux navires élevait aussi des chevaux, dit Sandoval.

— Que savez-vous encore au sujet de cette troupe ?

— Rien de plus que ce qui était consigné dans ces documents restés quelque temps dans les archives de Koublaï. Mais si vous vous souvenez, ceux-ci indiquaient simplement que quatre vaisseaux, sous le commandement du noyon Toktai et du savant Li Tai-Tsung, avaient été envoyés pour explorer les îles au-delà du Japon.

Everard acquiesça distraitement de la tête. Il n'y avait aucune raison de rester là à ressasser ce qu'ils avaient déjà débattu cent fois. Cela n'aboutissait qu'à retarder le moment de la décision.

Sandoval s'éclaircit la gorge.

— Je me demande s'il est sage de descendre là-bas tous les deux, dit-il. Pourquoi ne restez-vous pas ici en réserve, au cas où ils se montreraient méchants ?

— Le complexe du héros, hein ? dit Everard. Non, à nous deux, nous sommes plus forts. D'ailleurs, je ne m'attends pas à des ennuis. Pas encore. Ces gaillards-là sont bien trop intelligents pour se faire des ennemis gratuitement. Ils sont restés en bons termes avec les Indiens, vous le voyez. Et ils auront lieu de s'interroger sur notre nombre... Cependant, je boirais bien un coup avant.

— Oui. Et après aussi !

Chacun plongea la main dans la sacoche de sa selle, en sortit un bidon de deux litres et le porta à ses lèvres. Réchauffé par la gorgée de scotch, Everard stimula sa monture d'un claquement de langue et les deux Patrouilleurs descendirent la pente.

Un sifflement déchira l'air. Ils avaient été vus. Il continua de se diriger à la même allure vers la tête de la colonne mongole. Deux cavaliers d'escorte se placèrent sur les deux flancs, une flèche en position sur la corde de leur arc court et puissant, mais ils n'intervinrent pas.

Je pense que nous avons l'air inoffensif, se dit Everard. Comme Sandoval, il portait des vêtements du XX^e siècle, veste de chasse pour se protéger du vent, chapeau contre la pluie. Mais son costume était beaucoup moins élégant que celui du Navajo, qui venait de chez le meilleur faiseur. Pour la forme, tous deux portaient des poignards, et pour parer à toute éventualité, des pistolets mitrailleurs Mauser et des projecteurs de rayons paralyseurs du XXX^e siècle.

La troupe disciplinée s'arrêta presque comme un seul homme. Everard les examinait avec attention tout en approchant. En l'espace d'une heure ou deux, des connaissances assez complètes lui avaient été inculquées hypnotiquement, avant son départ, sur la langue, l'histoire, la technologie, les mœurs et la morale des Mongols, des Chinois, et même des Indiens de la région. Mais il n'avait encore jamais vu ces individus de si près.

Ils lui apparaissaient physiquement sans beauté : trapus, les jambes torses, le visage large et aplati encadré d'une barbe rare et luisant de graisse aux rayons du soleil. Ils étaient tous bien équipés, les pieds chaussés de bottes, le buste protégé par un pourpoint de cuir décoré à la laque, la tête coiffée d'un casque conique en acier, apparemment surmonté d'une pointe ou d'une plume. Leurs armes consistaient en un cimeterre, un couteau, une lance et un arc. Près de la tête de la colonne, un homme portait un fanion en queues de yacks orné de galons d'or. De leurs étroits yeux noirs impassibles, ils regardaient les Patrouilleurs approcher.

Le chef fut facilement identifié. Il voyageait dans le chariot, un manteau de soie en loques jeté sur les épaules. Il était un peu plus grand et avait un visage encore plus sévère que la moyenne de ses hommes, avec une barbe tirant sur le roux et un nez légèrement aquilin. Le guide indien assis près de lui ouvrit la bouche toute grande et se blottit dans un coin, mais le noyon

Toktai ne broncha pas et jaugea Everard d'un regard ferme de bête de proie.

— Salut à vous, cria-t-il, quand les deux étrangers furent à même de l'entendre. Quel esprit vous amène ?

Il parlait avec un accent atroce le dialecte lutuami qui devait devenir plus tard la langue klamath.

— Salut à toi, Toktai, fils de Batu, répondit Everard dans un mongol guttural et très pur. Plaise au Tengri, nous venons dans des intentions pacifiques.

La réplique était habile. Everard vit des Mongols chercher sur eux des amulettes ou faire des signes contre le mauvais œil. Mais l'homme qui chevauchait à la gauche de Toktai ne fut pas long à se ressaisir.

— Ah ! fit-il. Les hommes des pays de l'ouest sont donc arrivés aussi sur cette terre.

Everard le regarda. Il était plus grand que les Mongols et avait la peau presque blanche, les traits fins et les mains délicates. Bien que vêtu à peu près comme les autres, il ne portait pas d'armes. Plus âgé que le noyon, il pouvait avoir dans les cinquante ans. Everard s'inclina sur sa selle et s'adressa à lui en chinois du nord :

— Très honoré Li Tai-Tsung, mon insignifiante personne répugne à te contrarier, mais nous appartenons au grand royaume situé plus au sud.

— Des rumeurs nous sont venues aux oreilles, dit le savant, qui ne parvenait pas à réprimer tout à fait son agitation. Jusque dans cette région, loin au nord, on parle d'un pays riche et splendide. Nous le cherchons afin d'apporter à votre Khan le salut du Khan des Khans, Koublai, fils de Tuli, fils de Gengis. Le monde est aux pieds de Koublai.

— Nous connaissons de renommée le Khan des Khans, dit Everard, comme nous connaissons le Calife, le Pape, l'Empereur et tous autres souverains de moindre importance. (Il devait louer adroitement, ne pas insulter ouvertement le potentat du Cathay, tout en le maintenant à la place qui était sienne.) En revanche, nul ne connaît grand-chose de nous, car notre maître ne recherche pas le monde extérieur et n'encourage pas à le rechercher. Permettez-moi de présenter mon indigne personne. On

m'appelle Everard, et je ne suis pas, comme on pourrait le croire, un Russe ni un Occidental. Je fais partie des gardes-frontière.

Il leur laissa le temps d'assimiler ce que cela signifiait.

— Tu n'es pas venu avec une forte escorte, dit Toktai d'un ton sec.

— Non, c'était inutile, dit Everard de sa voix la plus douce.

— Et tu es loin de ton pays, intervint Li.

— Pas plus loin que vous ne le seriez, honorables seigneurs, dans les marches kirghizes.

Toktai porta la main à la garde de son épée. Ses yeux étaient froids et méfiants.

— Allons, dit-il. Soyez les bienvenus comme ambassadeurs. Dressons le camp et écoutons le message de votre roi.

A l'ouest, le soleil déclinant donnait aux sommets encapuchonnés de neige une teinte d'argent bruni. Les ombres s'étiraient dans la vallée ; la forêt s'obscurcissait, mais la prairie largement déployée n'en semblait que plus lumineuse. Dans le calme du soir, les bruits se détachaient : remous et clapotis de la rivière, choc d'une hache, mouvements de chevaux en train de paître dans les hautes herbes. La fumée d'un feu de bois chargeait l'air d'une légère âcreté.

Les Mongols étaient visiblement décontenancés par leurs visiteurs et cette halte prématurée. Ils gardaient une expression figée, mais leurs yeux ne cessaient d'observer Everard et Sandoval tandis qu'ils murmuraient des formules de leurs diverses religions : incantations païennes surtout, mais aussi prières bouddhistes, musulmanes ou nestoriennes. Ce qui ne diminuait d'ailleurs en rien l'activité qu'ils déployaient pour dresser le camp, poster des sentinelles, soigner les animaux et préparer le repas. Mais Everard les trouvait plus silencieux qu'ils ne l'étaient normalement. Les notions imprimées dans son cerveau par l'hypno-éducateur lui disaient que les Mongols étaient naturellement loquaces et enjoués.

Il était assis en tailleur dans une tente. Sandoval, Toktai et Li complétaient le cercle. Des tapis les isolaient du sol et un feu de braise maintenait au chaud un récipient de thé. Seule cette

tente avait été dressée. Sans doute ne transportaient-ils que celle-là et la réservaient-ils pour de telles réceptions. Toktai versa lui-même du *kumiss* à Everard qui en absorba une gorgée avec autant de bruit que l'exigeait l'étiquette, et passa le gobelet à son voisin. Il avait bu des liquides plus détestables encore que le lait de jument fermenté, mais il ne fut pas fâché de voir chacun se mettre au thé après cette cérémonie rituelle.

Le chef mongol prit la parole. Il ne parvenait pas à garder un ton uni, comme le faisait son secrétaire chinois. On le sentait se hérissier instinctivement : quels étaient ces étrangers qui osaient approcher autrement qu'en rampant l'homme de confiance du Khan des Khans ? Mais ses paroles restaient courtoises :

— Que nos hôtes veuillent bien nous dire maintenant ce que désire leur roi. Voudraient-ils d'abord nous le nommer ?

— Son nom ne doit pas être prononcé, dit Everard. De son royaume, tu n'as entendu que les rumeurs les plus vagues. Tu peux juger de sa puissance, noyon, par le fait qu'il n'a eu besoin que de nous deux pour une mission si lointaine et que nous ne sommes partis qu'avec une monture chacun.

Toktai grogna.

— Vous montez de beaux animaux, bien que je me demande comment ils se comporteraient dans la steppe. Vous a-t-il fallu longtemps pour venir jusqu'ici ?

— Pas plus d'une journée, noyon. Nous avons des ressources...

Everard fouilla dans sa veste de chasse et en tira deux petits paquets dans un emballage de cadeau de Noël.

— Notre seigneur nous a chargés de remettre aux chefs du Cathay ces témoignages de son estime.

Tandis que les deux asiatiques déballaient leur paquet, Sandoval se pencha vers Everard et lui glissa à l'oreille, en anglais :

— Surveillez leur expression, Manse. Nous avons gaffé.

— Comment cela ?

— Cette cellophane et ce cadeau clinquant font impression sur un barbare comme Toktai. Mais observez Li. Sa civilisation avait porté la calligraphie à la hauteur d'un art quand nos ancêtres se barbouillaient encore de peinture. Pour ce qui est de

notre goût, nous venons de dégringoler sérieusement dans son estime.

Everard eut un haussement d'épaules imperceptible.

— Ma foi, on ne peut lui donner tort, n'est-ce pas ?

Leur colloque n'avait pas échappé aux autres. Toktai leur lança un froid regard, mais reporta son attention à son cadeau, une torche électrique, dont le fonctionnement dut lui être expliqué et qui lui tira des exclamations. Il en eut un peu peur pour commencer, et murmura même des paroles magiques, puis il se souvint qu'un Mongol ne doit rien craindre si ce n'est le tonnerre. Il se domina alors et fut bientôt aussi heureux qu'un enfant avec un nouveau jouet. Le meilleur choix pour un savant disciple de Confucius, comme Li, avait semblé être un livre, de la collection *La Famille Humaine*, dont la diversité et la technique d'illustration avaient des chances de le surprendre. Il se confondit en remerciements, mais Everard se demanda s'il était vraiment émerveillé. Un Patrouilleur apprenait vite que les goûts sophistiqués existent à tous les niveaux de civilisation.

Des présents devaient être offerts en retour : une belle épée chinoise et un ballot de peaux d'outres marines provenant de la côte. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'ils se remirent à parler affaires. Alors Sandoval s'arrangea pour obtenir des renseignements des autres avant d'en donner lui-même.

— Puisque vous en savez tant, commença Toktai, vous devez aussi savoir que notre invasion du Japon a échoué il y a quelques années.

— Le ciel en a voulu autrement, dit Li avec son affabilité de courtisan.

— Balivernes ! grommela Toktai. La stupidité des hommes en a voulu autrement, voilà ce que tu veux dire. Nous étions trop peu nombreux, trop ignorants, et venus trop loin par une mer trop agitée. Mais quoi ? Nous y retournerons un jour.

Everard savait qu'ils y retourneraient, et il songeait non sans une certaine tristesse qu'une tempête détruirait leur flotte, causant la mort d'on ne saurait jamais combien de jeunes hommes. Mais il laissa Toktai poursuivre :

— Le Khan des Khans a compris que nous devions en apprendre davantage sur les îles. Peut-être nous faudrait-il essayer

d'établir une base quelque part au nord d'Hokkaïdo. Et puis, aussi, il y avait longtemps que nous entendions parler de terres plus loin à l'ouest. Des pêcheurs poussés par les vents hors de leur route ont eu parfois le temps de les apercevoir ; des marchands sibériens parlaient d'un détroit et d'un pays au-delà. Le Khan des Khans a rassemblé quatre vaisseaux avec des équipages chinois et m'a chargé de prendre avec moi cent guerriers mongols et de partir à la découverte.

Everard acquiesça de la tête, sans surprise. Les Chinois avaient des jonques depuis des centaines d'années, bateaux tenant bien la mer, manœuvrables, et pouvant contenir, certains, jusqu'à mille passagers. Ils devaient avoir quelque connaissance des Kouriles, au moins, même si les froides eaux septentrionales ne les avaient jamais beaucoup attirés.

— Nous avons longé successivement deux chaînes d'îles, dit Toktai. Elles étaient assez inhospitalières, mais nous avons pu faire escale çà et là, laisser sortir les chevaux, et apprendre quelque chose des indigènes. Et le Tengri m'est témoin que cela est difficile, quand on doit parfois interpréter à travers six langues ! Finalement, nous sommes parvenus sur la terre ferme, un grand pays, des forêts, beaucoup de gibier et de phoques. Trop pluvieux cependant. Nos vaisseaux ne demandaient qu'à continuer, alors nous avons suivi la côte, plus ou moins.

Everard s'imagina une carte. En longeant d'abord les Kouriles, puis les Aléoutiennes, on ne s'éloigne jamais beaucoup du continent. Avec leur quille de dérive, les jonques pouvaient trouver à jeter l'ancre même sur les côtes rocheuses de ces îles ; et en été, le temps n'est pas vraiment mauvais. D'autre part, le Kouro-Sivo vous pousse doucement et l'on navigue ainsi selon un immense arc de cercle. Toktai avait découvert l'Alaska avant de s'en être tout à fait rendu compte. Et puisque le pays devenait de plus en plus hospitalier à mesure qu'il progressait vers le sud, il avait poussé jusqu'à l'embouchure de la Columbia.

— Nous avons établi notre camp au déclin de l'année, dit le Mongol. Les tribus, par-là, sont arriérées et timides, mais assez accueillantes. On nous offrit toute la nourriture, les femmes et l'assistance que nous demandâmes. En retour, nos marins chinois enseignèrent aux indigènes quelques méthodes de pêche et

de construction de bateaux. Nous passâmes l'hiver là-bas, apprîmes quelques idiomes et fîmes quelques reconnaissances à cheval à l'intérieur des terres. Partout, on nous parlait d'immenses forêts et de plaines où les troupeaux de bêtes sauvages sont si denses qu'on ne voit plus le sol. Nous en avons vu assez pour croire ces récits. Je n'ai jamais foulé une terre si riche. (Ses yeux brillaient comme ceux d'un fauve.) Et si peu d'habitants, qui ne connaissent même pas l'usage du fer !

— Noyon, murmura Li en guise d'avertissement.

Il fit un geste imperceptible de la tête pour désigner les Patrouilleurs et Toktai se tint coi.

Li se tourna vers Everard et dit alors :

— Nous avons également entendu parler d'un royaume doré loin dans le sud. Nous nous sommes fait un devoir d'aller nous en assurer, tout en explorant le territoire en chemin. Nous ne nous attendions pas à avoir l'honneur de rencontrer vos éminentes personnes.

— Tout l'honneur est pour nous, ronronna Everard. (Puis, prenant son visage le plus grave :) Mon seigneur de l'Empire d'Or, dont le nom ne doit pas être prononcé, nous a envoyés dans un esprit amical. Il serait désolé s'il devait vous arriver malheur. Nous venons vous avertir.

— Quoi ? s'écria Toktai en dressant le buste. (Sa main musclée fit un mouvement pour saisir l'épée que, par courtoisie, il avait enlevée.) Par l'enfer ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Par l'enfer en vérité, noyon. Pour agréable que ce pays paraisse, il est sous le coup de la malédiction. Dis-le-lui, mon frère.

Doué d'une voix plus persuasive, Sandoval prit le relais. Il avait préparé son récit de manière à exploiter la superstition qui s'attardait encore dans l'esprit de ces Mongols à demi civilisés, sans pour cela éveiller par trop le scepticisme chinois. Il y avait en réalité deux grands royaumes dans le sud, expliqua-t-il. Le leur était le plus éloigné ; son rival était plus proche, et un peu plus à l'est, avec une citadelle dans la plaine. Les deux états avaient des pouvoirs immenses, qu'on les appelle sorcellerie ou technique subtile. L'empire le moins méridional, celui des Mauvais Hommes, considérait tout ce territoire comme lui apparte-

nant et ne tolérât pas une expédition étrangère. Ses éclaireurs étaient certains de découvrir les Mongols avant peu et ils les anéantiraient en déchaînant la foudre sur eux. Le pays bienveillant des Braves Hommes, au sud, ne pourrait les protéger ; il n'avait pu qu'envoyer des émissaires chargés de conseiller instamment aux Mongols de rentrer chez eux.

— Pourquoi les indigènes ne nous ont-ils pas parlé de ces suzerains ? demanda Li avec finesse.

— Est-ce que tous les membres des plus petites tribus qui peuplent les jungles de Birmanie ont entendu parler du Khan des Khans ? rétorqua Sandoval.

— Je suis un étranger et un ignorant, dit Li. Pardonnez-moi si je ne comprends pas quelles sont ces armes irrésistibles que vous venez de mentionner.

Voilà si je ne me trompe, la façon la plus polie dont on m'ait jamais traité de menteur, pensa Everard.

— Je puis vous offrir une petite démonstration, dit-il tout haut. Si le noyon a un animal qu'on puisse tuer.

Toktai réfléchit. Son visage ridé aurait pu être de pierre, mais la sueur le recouvrait d'une pellicule luisante. Il frappa dans ses mains et aboya des ordres au garde qui se présenta. Puis la conversation tomba et le silence s'épaissit.

Au bout d'un temps qui parut interminable, un guerrier fit son apparition. Il annonça que deux cavaliers avaient pris un daim au lasso. Cet animal conviendrait-il au noyon ? Oui. Toktai sortit de la tente le premier et se fraya un passage au milieu d'une masse compacte et murmurante de guerriers. Everard le suivit, regrettant d'avoir à fournir cette démonstration. Il ajusta la crosse de fusil à son Mauser.

— Vous voulez vous en charger ? demanda-t-il à Sandoval.

— Grands dieux, non !

Le daim avait été forcé à peu de distance du camp. C'était une femelle, qui se tenait tremblante près de la rivière, sa crière collée par la sueur sur son encolure. Le soleil, qui effleurait la cime des montagnes à l'ouest lui faisait un pelage couleur de bronze. Elle tourna vers Everard un regard chargé de douceur et d'innocence. Il fit signe aux hommes qui l'entouraient de

s'écarter et ajusta son arme. La première balle tua la bête sur le coup, mais il continua de la mitrailler jusqu'à ce que sa carcasse ne fût plus qu'un amas sanglant.

Quand il abaissa son arme, il lui sembla que l'air s'était figé autour de lui. Il regarda tous ces corps épais sur leurs jambes torses, ces faces plates qui faisaient de farouches efforts pour rester impassibles. Leur odeur caractéristique assaillait ses narines ; c'était une odeur forte, de sueur, de chevaux et de fumée. Il se sentait aussi peu humain qu'il devait le paraître à leurs yeux.

— C'est la moins meurtrière des armes que nous utilisons, dit-il. Une âme ainsi arrachée à son corps ne trouverait pas le chemin du ciel.

Il fit demi-tour. Sandoval le suivit. Leurs chevaux avaient été attachés à un pieu, leur attirail empilé à proximité. Sans dire un mot, ils sellèrent les deux bêtes, les enfourchèrent lestement et s'enfoncèrent dans la forêt.

Le feu flamboya sous l'effet d'un brusque coup de vent. Préparé avec la parcimonie et l'habileté d'un coureur des bois, il dissipa un instant l'ombre où étaient plongés les deux hommes, laissant entrevoir leur front, leur nez, leurs pommettes tirant un reflet de leurs yeux. Puis il retomba en crachotant, rouge et bleu au-dessus des braises ardentes, et l'obscurité les engloutit de nouveau.

Everard aimait autant cela. Il porta à sa bouche la pipe qu'il tripotait depuis un moment, en mordit fermement le tuyau et aspira une profonde bouffée de fumée qui ne lui apporta qu'un faible réconfort. Quand il parlait, la plainte du vent dans les arbres, haut dans le ciel nocturne, couvrait presque sa voix, ce qu'il ne regrettait pas non plus.

Non loin d'eux se trouvaient leurs sacs de couchage, leurs chevaux, la machine – chariot antigravité combiné à un saute-temps – qui les avait amenés. Hormis cela, la contrée alentour était vide sur des kilomètres et des kilomètres, seulement parsemée de feux humains comme le leur, aussi minuscules et solitaires que les étoiles dans l'univers. Au loin, un loup poussa un long hurlement.

— J'imagine, dit Everard, que tout flic doit se sentir parfois une âme vile. Vous n'avez été qu'observateur jusqu'ici, John. Des tâches actives comme celles qu'on m'assigne sont souvent difficiles à accepter.

— Oui. (Sandoval avait été encore plus silencieux que son ami. Depuis le dîner, il avait à peine remué.)

— Et maintenant ceci. Quoi que vous ayez à faire, pour annuler une intervention temporelle, vous pouvez du moins penser que vous rétablissez la ligne originale d'évolution des événements. (Everard tira sur sa pipe.) Ne me rappelez pas que « originale » est sans importance dans ce contexte. C'est un mot qui console.

— Oui, bien sûr.

— Mais quand nos patrons, nos chers surhommes danee-liens, nous disent à nous d'intervenir... Nous savons que les gens de Toktai ne sont jamais rentrés au Cathay. Pourquoi devrions-nous, vous et moi, nous en mêler ? S'ils tombaient sur des Indiens hostiles ou je ne sais qui et étaient exterminés, cela m'importerait peu. Pas plus du moins que ne m'importe tout incident similaire dans ce bon Dieu d'abattoir qu'on appelle l'histoire humaine.

— Nous n'avons pas besoin de les tuer, vous savez. Il suffit de leur faire rebrousser chemin. Il se peut que votre démonstration de cet après-midi soit suffisante.

— Oui. Rebrousser chemin... et puis quoi ? Probablement périr en mer. Leur retour ne sera pas facile ; tempêtes, brouillard, courants, récifs. Et nous les aurons mis en route précisément à ce moment-là ! Si nous n'intervenions pas, ils repartiraient plus tard ; les circonstances du voyage seraient différentes... Pourquoi charger notre conscience de cette responsabilité ?

— Ils pourraient même rentrer à bon port, murmura Sandoval.

— Quoi ? fit Everard en sursaut.

— Il est évident qu'ils ont de bons capitaines et de bons équipages. Je pense que leurs chances seraient excellentes. Surtout s'ils se dirigent droit à travers l'océan, en passant par les Hawaii, la Micronésie et les Philippines... et j'imagine que les

Chinois sont assez forts en géographie pour envisager cette voie. Manse, je crains qu'il ne soit pas suffisant de leur faire simplement peur.

— Mais ils ne rentreront pas dans leur pays ! Nous le savons !

— Supposons qu'ils y parviennent. (Sandoval se mit à parler un peu plus fort et beaucoup plus vite. Le vent de la nuit grondait autour de ses paroles.) Réfléchissons un instant. Supposons que Toktai continue d'avancer en direction du sud-est. On voit difficilement ce qui pourrait l'arrêter. Ses hommes peuvent vivre sur le pays, même dans les déserts, beaucoup plus commodément que Coronado ou aucun de ces explorateurs. Il n'a pas à aller bien loin avant d'arriver chez des peuples du néolithique supérieur, les tribus agricoles Pueblos. Cela l'encouragera encore. Il atteindra le Mexique avant le mois d'août. Le Mexique est aussi éblouissant maintenant qu'il l'était — qu'il le sera, plutôt — au temps de Cortès. Et il y a plus tentant encore : les Aztèques et les Toltèques continuent de lutter pour la suprématie, cependant qu'un grand nombre d'autres tribus sont toutes disposées à aider contre eux un nouvel arrivant. Les canons espagnols n'y ont rien changé, n'y changeront rien, comme vous vous le rappellerez si vous avez lu Diaz. Individuellement, la supériorité des Mongols est égale à celle des Espagnols... Non pas que j'imagine que Toktai passerait immédiatement à l'attaque. Il se montrerait sans doute très poli, passerait l'hiver sur place, rassemblerait tous les renseignements qu'il pourrait. L'année prochaine, il pourrait remonter vers le nord, s'embarquer pour son voyage de retour et rapporter à Koublaï que certains territoires parmi les plus riches, les plus gorgés d'or de la terre n'attendent que leur conquérant !

— Et les autres Indiens ? demanda Everard. Je n'ai sur eux que des données vagues.

— Le Nouvel Empire maya est à son apogée. Un gros morceau à avaler, mais avec une récompense en conséquence. J'incline à penser qu'une fois les Mongols établis au Mexique, rien ne les arrêterait. Le Pérou a une culture encore plus développée en ce moment, et beaucoup moins d'organisation que n'en a affronté Pizarro ; les Quichuas-Aymaras, la race dénom-

mée inca, ne forment encore qu'une seule puissance parmi d'autres, nombreuses, là-bas.

« Et puis le terrain ! Vous imaginez-vous ce qu'une tribu mongole ferait des Grandes Plaines ?

— Je ne les vois pas émigrant en hordes, dit Everard. (Il y avait dans la voix de Sandoval une intonation qui l'indisposait et le mettait sur la défensive.) Trop de Sibérie et d'Alaska sur leur chemin.

— Des obstacles pires ont été surmontés. Je ne veux pas dire qu'ils se répandraient sur le pays tout d'un coup. Il leur faudrait peut-être quelques siècles pour commencer une immigration en masse, comme il en faudra aux Européens. J'imagine une série de clans et de tribus s'établissant en l'espace de quelques années tout le long de la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Le Mexique et le Yucatan sont absorbés, ou, plus vraisemblablement, deviennent des khanats. Les tribus de pasteurs se déplacent vers l'est à mesure que croît leur population et qu'arrivent de nouveaux immigrants. Rappelez-vous que la dynastie des Yuan doit être renversée en moins d'un siècle, ce qui contraindra encore davantage les Mongols à quitter l'Asie. Et les Chinois viendront ici aussi, pour cultiver la terre et se partager l'or.

— Permettez-moi de vous dire que je me serais attendu à ce que vous soyez le dernier à vouloir hâter la conquête de l'Amérique, interrompit doucement Everard.

— Ce serait une conquête différente, dit Sandoval. Je me soucie peu des Aztèques. Si vous les étudiez, vous conviendrez que Cortès a fait une faveur au Mexique. Ce serait dur également pour d'autres tribus plus inoffensives, pendant quelque temps. Et cependant les Mongols ne sont pas des barbares à ce point. Qu'en pensez-vous ? Notre éducation occidentale nous inspire des préventions à leur égard. Nous oublions combien de tortures et de massacres les Européens ont connus à la même époque.

« Les Mongols sont assez comparables aux anciens Romains. Même méthode consistant à dépeupler les régions qui résistent, mais à respecter les droits de celles qui font leur soumission. Même protection armée et même compétence gouvernementale. Même caractère national prosaïque et peu novateur.

Mais la même crainte et la même envie d'une vraie civilisation. La *Pax Mongolica* s'étend actuellement à une région plus grande et réunit en un contact stimulant plus de peuples différents que ne l'eût imaginé ce mesquin Empire romain.

« Quant aux Indiens, souvenez-vous que les Mongols sont des pasteurs. Il n'y aura rien de comparable au conflit insoluble entre chasseur et cultivateur qui a causé la destruction de l'Indien par l'homme blanc. Le Mongol, d'ailleurs, n'a pas de préjugés raciaux et, après avoir lutté un temps très court, le Navajo, le Cherokee, le Séminole, l'Algonquin, le Chippewa, le Dakota, seront heureux de se soumettre et de s'allier. Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Ils obtiendront des chevaux, des moutons, des bêtes à cornes, des textiles, des produits métalliques. Ils l'emporteront en nombre sur les envahisseurs et seront beaucoup plus près de traiter d'égal à égal avec eux qu'avec les fermiers blancs et leur industrie de l'ère mécanique. Et puis, il y aura les Chinois, comme je l'ai déjà dit, servant de levain à tout mélange, enseignant la civilisation et aiguisant les esprits...

« Saprستي, Manse ! Quand Christophe Colomb arrivera ici, il y trouvera son Grand Mogol ! Le Sachem-Khan de la plus forte nation du monde !

Sandoval s'interrompt. Everard écoutait les branches craquer dans le vent comme des bois de potence. Il demeura longtemps à scruter l'obscurité avant de dire :

— C'est possible. Naturellement, il nous faudrait rester dans ce siècle jusqu'à ce que le point décisif soit passé. Notre propre monde n'existerait pas. N'aurait jamais existé.

— Ce n'était pas un monde tellement épatant tout compte fait, dit Sandoval comme dans un rêve.

— Vous pourriez penser à vos... euh... vos parents. Ils n'auraient jamais vu le jour non plus.

— Ils vivaient dans une hutte misérable. J'ai vu mon père pleurer parce qu'il ne pouvait nous acheter des chaussures pour l'hiver. Ma mère est morte tuberculeuse.

Everard restait assis immobile. Ce fut Sandoval qui bougea le premier et se dressa sur ses pieds avec un rire grinçant.

— Mais je radote. Couchons-nous. Dois-je prendre la garde le premier ?

Everard le laissa prendre la garde, mais resta longtemps éveillé.

La machine avait sauté de deux jours en avant et planait maintenant très haut, invisible à l'œil nu. Autour d'elle, l'air était léger et vif. Everard frissonna en ajustant son télescope électronique. Même à la puissance de grossissement maxima, la caravane n'apparaissait guère plus que comme des taches minuscules peinant à travers l'immensité verte. Mais aucune autre troupe dans l'hémisphère occidental n'aurait pu voyager à cheval.

Il se tourna sur la selle de l'engin pour faire face à son compagnon.

— Que fait-on maintenant ?

Le large visage de Sandoval était impénétrable.

— Ma foi, si notre démonstration n'a pas fait d'effet...

— Bien sûr que non qu'elle n'en a pas fait ! Je jurerais qu'ils se dirigent vers le sud deux fois plus vite qu'avant. Pourquoi ?

— Il faudrait que je les connaisse tous beaucoup mieux que je ne les connais, en tant qu'individus, pour vous donner une réponse valable, Manse. Mais, dans le fond, ce doit être parce que nous avons lancé un défi à leur courage. Une culture guerrière, le cran et la témérité comptant comme seules vertus absolues... que pourraient-ils faire sinon continuer ? S'ils battaient en retraite devant une simple menace, jamais ils ne se le pardonneraient.

— Mais les Mongols ne sont pas des idiots ! Ils n'ont pas réalisé toutes leurs conquêtes par la force brutale, mais en comprenant autrement mieux que leurs adversaires les principes militaires. Toktai devrait faire demi-tour, rapporter ce qu'il a vu à l'Empereur, et organiser une expédition plus importante.

— Les hommes restés aux navires peuvent le faire, rappela Sandoval. Maintenant que j'y réfléchis, je me rends compte combien nous avons grossièrement sous-estimé Toktai. Il a dû fixer un délai, probablement l'année prochaine, pour le retour des navires en Chine s'il ne reparaît pas. Quand il trouve quelque chose d'intéressant en route, comme nous par exemple, il peut dépêcher au camp de base un Indien avec un message.

Everard approuva de la tête. Il lui vint à l'esprit qu'on l'avait entraîné dans cette entreprise sans lui donner, à aucun moment, le temps de la préparer. D'où ce résultat navrant. Mais dans quelle mesure le manque d'empressement inconscient de Sandoval en était-il la cause ? Au bout d'un moment, Everard dit :

— Ils ont même pu trouver quelque chose de louche en nous. Les Mongols ont toujours été doués pour la guerre psychologique.

— Possible. Mais que faisons-nous maintenant ?

Leur fondre dessus de cette hauteur, tirer quelques rafales du canon à énergie du XLI^e siècle monté sur ce cyclo-temps, et c'est fini... Non, je le jure, on peut m'envoyer sur la planète de bannissement, jamais je ne ferai une chose semblable. Il y a des limites à ne pas franchir.

— Nous allons organiser une démonstration plus puissante, dit Everard.

— Et si elle fait fiasco pareillement ?

— Taisez-vous ! Donnez-lui une chance de réussir !

— Je me posais une question. (Le vent hachait les paroles de Sandoval.) Pourquoi ne pas annuler plutôt l'expédition ? Remonter dans le temps à deux années d'ici et persuader Koublaï-Khan qu'il ne vaut pas la peine d'envoyer des explorateurs vers l'est ? Alors tout ceci ne serait jamais arrivé.

— Vous savez que les règlements de la Patrouille nous interdisent de faire des changements historiques.

— Qu'appellez-vous donc ce que nous faisons ?

— Quelque chose de spécialement prescrit par le Grand Quartier général. Peut-être pour rectifier quelque intervention quelque part, en un autre moment. Qu'en sais-je ? Je ne suis qu'un degré sur l'échelle de l'évolution. A un million d'années d'ici, ces hommes ont des pouvoirs dont je n'ai pas la moindre idée.

— Ni moi non plus, murmura Sandoval.

Everard serra les mâchoires.

— Le fait demeure, dit-il, que la cour de Koublaï, l'homme le plus puissant de la Terre, est plus importante et déterminante que tout ce qui existe ici en Amérique. Non, vous m'avez em-

barqué dans cette tâche misérable et maintenant je vais vous montrer que c'est moi qui commande s'il le faut. Nous avons l'ordre de faire renoncer ces hommes à leur exploration. Ce qui se passera après ne nous regarde pas. Supposons qu'ils ne regagnent jamais leur pays. Nous n'en serons pas la cause immédiate. Pas plus qu'on n'est un assassin si l'on invite un homme à dîner et qu'il ait un accident mortel en route.

— Cessez de grogner et mettons-nous au travail, coupa Sandoval.

Everard fit glisser la machine en avant.

— Vous voyez cette colline ? demanda-t-il bientôt avec un geste du doigt. Elle est sur le chemin suivi par Toktai, mais je pense qu'il va camper quelques kilomètres avant de l'atteindre, là-bas dans cette petite prairie près de la rivière. Il aura la colline bien en vue. Nous allons nous y installer.

— Et tirer des feux d'artifice ? Il faudra qu'ils sortent terriblement de l'ordinaire. Ces Cathayens s'y connaissent sur le chapitre de la poudre à canon. Ils ont même des fusées à usage militaire.

— De petites fusées, je le sais. Mais quand j'ai rassemblé mon matériel pour cette expédition, j'ai pris des appareils capables de servir à des tours variés, au cas où ma première tentative échouerait.

La colline était coiffée d'un bouquet de pins clairsemés. Everard posa la machine au milieu de ceux-ci et se mit à décharger les caisses qui se trouvaient dans ses vastes compartiments à bagages. Sandoval l'aidait sans souffler mot. Les chevaux, dressés pour le travail de la Patrouille, sortirent calmement des boxes à claire-voie qui les avaient transportés et se mirent à paître l'herbe de la pente.

Au bout d'un moment, l'Indien mit fin à son silence.

— Je ne connais rien à tout cela. Que préparez-vous ?

Everard tapota le petit appareil qu'il avait à moitié assemblé.

— C'est une adaptation d'un système de commande des conditions météorologiques utilisé à l'ère des Siècles de Glace, loin dans notre avenir. C'est un distributeur de potentiel. Il peut

produire les éclairs les plus terrifiants que vous ayez jamais vus, et les coups de tonnerre pour aller avec.

— Ah !... le point faible des Mongols, dit Sandoval. C'est gagné d'avance. Remettons-nous de nos fatigues en goûtant ce spectacle.

— Préparez-nous à dîner, voulez-vous, pendant que je finis de monter ce bazar ? Pas de feu, naturellement. Il ne faut pas de fumée normalement explicable... Ah ! oui, j'ai aussi un projecteur de mirages. Si vous voulez bien vous changer et mettre un capuchon ou quelque chose de ce genre au moment voulu, afin qu'on ne vous reconnaisse pas, je projetterai de vous une image d'un kilomètre de haut presque aussi laide que la réalité.

— Que diriez-vous d'un système de sonorisation ? Les chants navajos peuvent être assez inquiétants, quand on ne sait pas s'il s'agit de cris de triomphe ou de carnage.

— Les voilà !

Le jour déclinait. L'obscurité s'infiltrait sous les pins ; l'air était frais et chargé d'une odeur acre. Tout en dévorant un sandwich, Everard observait à la jumelle l'avant-garde mongole qui se disposait à choisir pour bivouaquer le terrain qu'il avait prédit. D'autres arrivaient avec le gibier abattu au cours de la journée et se mettaient à préparer le repas. Le gros de la troupe fit son apparition au coucher du soleil, se posta selon un plan établi et se mit à manger. Toktai avançait à marches forcées, sans perdre une minute de jour. Tandis que le crépuscule tombait, Everard observait les sentinelles avancées, montées sur leurs chevaux, l'arc au poing. Malgré tous ses efforts, il avait du mal à entretenir son courage. Il s'opposait à des hommes qui avaient secoué le monde.

Les premières étoiles scintillèrent au-dessus des crêtes neigeuses. Il était temps de commencer.

— Vous avez attaché les chevaux, John ? Ils pourraient prendre peur. Je suis à peu près certain que c'est ce que feront les chevaux mongols. Parfait, allons-y !

Everard manœuvra un commutateur et s'accroupit près des cadrans faiblement éclairés de son appareil.

Une petite lueur bleue tremblotante s'alluma d'abord entre le ciel et la terre. Puis les éclairs commencèrent, langues de feu fourchues se succédant sans interruption, arbres fracassés d'un seul coup, flancs de la montagne ébranlés par le bruit. Everard lança des boules de feu, des sphères enflammées qui tourbillonnaient et pirouettaient, laissant derrière elles une traînée d'étincelles. Elles traversaient l'espace comme des météores et explosaient au-dessus du camp, si bien que le ciel en semblait chauffé à blanc.

Assourdi et à demi aveuglé, Everard réussit à projeter un écran d'ionisation fluorescente. Comme des aurores boréales, les grandes draperies ondulèrent, rouge sang et blanches, sifflant sous les coups de tonnerre répétés. Sandoval s'avança. Il n'avait gardé que son pantalon et, à l'aide d'argile, s'était couvert le corps de dessins archaïques. Il ne s'était pas masqué le visage, mais il se l'était enduit de terre et le contorsionnait en une grimace qui l'eût rendu méconnaissable à Everard lui-même. La machine analysa son image et en modifia les éléments. La projection obtenue en relief sur le fond de l'aurore boréale était plus haute qu'une montagne. Elle exécutait une sorte de danse grotesque, se déplaçant d'un bout à l'autre de l'horizon, puis remontant dans le ciel tout en gémissant et aboyant d'une voix de fausset plus forte que le tonnerre.

Everard se tenait ramassé sur lui-même sous la lumière blafarde, les doigts crispés sur le tableau de commande. Il ressentait personnellement une peur primitive ; la danse évoquait en lui des émotions oubliées.

Seigneur ! Si ça ne suffit pas à les faire renoncer...

Il reprit ses esprits et consulta sa montre. *Une demi-heure... Donnons-leur encore un quart d'heure de spectacle en diminuant graduellement les effets... Ils resteront sûrement au camp jusqu'à l'aube plutôt que de s'élancer au hasard dans l'obscurité ; ils sont suffisamment disciplinés pour cela. Gardons donc tout caché pendant quelques heures encore, puis portons le dernier coup à leurs nerfs en lançant un éclair qui pulvérisera un arbre tout près d'eux.* Everard fit signe à Sandoval de se reculer. L'Indien s'assit sur le sol, le souffle plus court que ses efforts ne le justifiaient.

— Une fameuse représentation, John, dit Everard quand le bruit eut cessé. (Sa voix rendait un son métallique étrange à ses propres oreilles.)

— Il y a des années que je n'avais fait une telle exhibition, murmura Sandoval.

Il frotta une allumette dont le crachotement rompit le silence. La flamme fugitive éclaira ses lèvres contractées. Puis il secoua l'allumette et seule l'extrémité de sa cigarette resta à rougeoyer dans la nuit.

— Personne de ma connaissance, dans la réserve, ne prenait ces danses au sérieux, reprit-il après un moment. Quelques vieillards voulaient que nous les apprenions, nous les jeunes, afin que la coutume se perpétue. Afin de nous rappeler que nous formions toujours un même peuple. Mais notre but était surtout de nous faire un peu d'argent en dansant pour les touristes.

Il y eut un temps d'arrêt plus long. Everard éteignit tout à fait le projecteur et, dans l'obscurité complète, la lueur de la cigarette de Sandoval se mit à croître et décroître.

« Pour les touristes ! répéta-t-il enfin. (Puis, après un temps assez long :) Ce soir, ma danse avait un but. Elle signifiait quelque chose. Je n'ai jamais ressenti ce que je ressens actuellement.

Everard gardait le silence.

Il le garda jusqu'à ce qu'un des chevaux, qui avait tiré sur son licou pendant le tintamarre et qui était encore nerveux, se mît à hennir.

Everard leva la tête, mais ses yeux scrutèrent en vain les ténèbres.

— Avez-vous entendu quelque chose, John ?

Le pinceau lumineux de la torche électrique tomba sur lui.

Un instant, il écarquilla les yeux, aveuglé. Puis il se dressa sur ses pieds et porta la main à son paralyseur tout en poussant un juron. Une ombre bondit de derrière un arbre. Elle le heurta en plein dans les côtes. Il recula en chancelant et déchargea son pistolet au jugé.

La lampe électrique décrivit un arc de cercle. Everard aperçut Sandoval. Le Navajo n'avait pas repris ses armes sur lui. Les mains nues, il esquiva le coup d'une épée mongole. Celui qui la

maniait s'élança après lui. Sandoval appliqua les leçons de judo apprises à la Patrouille. Il mit un genou en terre ; le Mongol fit tourner son épée, manqua son coup et, déséquilibré, alla donner du ventre contre l'épaule massive de Sandoval. Celui-ci se remit debout sous l'effet du choc. Son poing atteignit le Mongol au menton. La tête casquée fut rejetée en arrière. Du tranchant de la main, Sandoval frappa à la pomme d'Adam, arracha l'épée de la main de son possesseur, et se retourna juste à temps pour parer un coup venu de derrière.

Au-dessus du Mongol, une voix s'éleva, glapissant des ordres. Everard recula. Il avait abattu un assaillant d'une décharge de son pistolet paralyseur, mais d'autres s'interposaient entre lui et la machine. Il se tourna pour leur faire face. Une lanière lui encercla les épaules et se serra, tirée par une main experte. Il s'écroula. Quatre hommes lui tombèrent dessus. Il vit une demi-douzaine de talons de lances s'abattre sur le crâne de Sandoval, puis il ne chercha plus qu'à se débattre. Deux fois, il se remit sur pied, mais son paralyseur lui avait échappé au cours de la lutte. Son Mauser fut arraché de l'étui ; les petits hommes jaunes étaient passés maîtres dans l'art du combat de style *yawara* eux aussi. Ils le jetèrent au sol et le frappèrent de leurs poings, de leurs pieds bottés et du manche de leurs poignards. Il ne perdit pas tout à fait connaissance, mais finit par ne plus se soucier de ce qui lui arrivait.

Toktai leva le camp avant l'aube. Les premiers rayons du soleil virent sa troupe serpenter entre les taillis clairsemés d'une large vallée. Le terrain devenait plat et aride, les montagnes s'éloignaient de plus en plus sur la droite et les quelques pics neigeux restant visibles s'élevaient comme des fantômes dans un ciel pâle.

Les robustes petits chevaux mongols trottaient bon train : bruit mat de sabots, grincements et cliquetis des harnachements. En se retournant, Everard voyait la colonne comme une masse compacte ; les lances se soulevaient et s'abaissaient, les oriflammes, les panaches et les manteaux flottaient en dessous et, encore un peu plus bas, brillaient les casques, coiffant des têtes à la large face brune et aux yeux bridés. Ça et là, apparaiss-

sait une cuirasse grotesquement peinte. Personne ne parlait et Everard ne pouvait lire aucune de ces expressions.

Il lui semblait que son cerveau était ensablé. On lui avait laissé les mains libres, mais on avait attaché ses chevilles aux étriers et la corde lui sciait la peau. On l'avait déshabillé – utile précaution, car qui aurait pu dire quels instruments pouvaient être cousus dans ses vêtements ? – et le costume mongol qu'on lui avait donné en échange du sien était si étriqué qu'on avait dû défaire les coutures de la tunique avant qu'il pût la passer.

Le projecteur et le saute-temps étaient restés sur la colline. Toktai n'avait pas voulu se risquer à emporter ces engins redoutables. Il avait dû hurler des menaces à plusieurs de ses guerriers effrayés pour les contraindre à amener les chevaux étrangers, avec leur selle et leur couverture, mais sans leur cavalier, parmi les juments de bât.

Le martèlement des sabots s'accélérait. Un des archers flanquant Everard poussa un grognement et s'écarta légèrement avec son cheval. Li Tai-Tsung vint se placer entre eux deux.

— Alors ? fit le Patrouilleur en jetant au Chinois un regard lourd.

— Je crains que ton ami ne se réveille pas, annonça celui-ci. Je l'ai installé un peu plus confortablement.

Mais attaché sur une litière improvisée entre deux chevaux, et sans connaissance... Oui, une commotion, quand ils l'ont frappé hier soir. Un hôpital de la Patrouille pourrait le remettre d'aplomb assez vite, mais le plus proche bureau de la Patrouille est à Cambaluc, et je ne vois pas Toktai me laissant retourner à ma machine et me servir de la radio de bord. John Sandoval va mourir ici, six cent cinquante ans avant d'avoir vu le jour.

Everard plongea son regard dans les yeux bruns à l'éclat froid, des yeux intéressés, dépourvus d'hostilité, mais étrangers à son sort. Ses efforts seraient vains, il le savait ; des arguments logiques dans sa civilisation étaient vides de sens à cette époque, mais il fallait pourtant essayer.

— Ne pourrais-tu au moins faire comprendre à Toktai quel désastre il va attirer sur lui-même, sur son peuple tout entier, en s'obstinant ainsi ? demanda-t-il.

Li caressa sa barbe en pointe.

— Il est clair, honorable étranger, que ton pays pratique des arts qui nous sont inconnus, dit-il. Mais après ? Les barbares... (Il jeta un coup d'œil aux gardes mongols d'Everard, mais ceux-ci ne concevaient évidemment pas que des royaumes pussent être supérieurs au leur, autrement que par la force des armes.) Nous savons déjà que tu as... altéré la vérité en parlant d'un empire hostile proche de ces territoires. Pourquoi faut-il que ton roi cherche à nous faire fuir avec un mensonge s'il n'a pas de raisons de nous craindre ?

Everard répondit avec circonspection :

— Notre glorieux empereur déteste répandre le sang. Mais si vous l'y contraignez...

— Je t'en prie. (Li parut affligé. Il fit, d'une main maigre, un geste comme pour chasser un insecte.) Dis à Toktai ce que tu voudras et je n'interviendrai pas. Je ne serais pas fâché de rentrer dans mon pays ; je ne suis venu que sur ordre de l'Empereur. Mais en nous parlant ainsi en confidence, tous les deux, ne faisons pas mutuellement injure à notre intelligence. Ne vois-tu pas, éminent seigneur, qu'il n'est aucun mal dont tu puisses menacer ces hommes ? La mort, ils la méprisent. La torture la plus raffinée n'aboutira jamais qu'à leur mort. La mutilation la plus affreuse peut être sans effet sur un homme décidé à mourir sans desserrer les dents. Toktai entrevoit une honte éternelle s'il rebrousse chemin parvenu à ce point, et une bonne chance d'acquérir gloire et fortune s'il poursuit.

Everard soupira. Sa capture humiliante avait été vraiment le tournant de l'affaire. Les Mongols avaient été bien près de fuir devant les éclairs et le tonnerre déchaînés sur eux. Beaucoup s'étaient traînés sur le sol en poussant des gémissements (et ils allaient être maintenant d'autant plus agressifs pour effacer ce souvenir). Toktai avait attaqué la source de feu autant par horreur que par bravade ; quelques hommes et quelques chevaux avaient pu surmonter leur frayeur et le suivre. Li en était partiellement responsable : érudit, sceptique, familiarisé avec les tours de passe-passe et les spectacles pyrotechniques, le Chinois avait poussé Toktai à attaquer avant qu'un de ces éclairs ne fît des victimes dans leurs rangs.

La vérité c'est que nous avons fait une erreur de jugement sur ces gens. Nous aurions dû amener avec nous un Spécialiste, qui aurait eu le sentiment intuitif des nuances de leur culture. Mais au lieu de cela, nous avons pensé qu'un cerveau bourré de faits serait suffisant. Et maintenant ? Une expédition de secours envoyée par la Patrouille finira peut-être par arriver, mais John sera mort d'ici un jour ou deux... Everard regarda le visage de marbre du guerrier qui chevauchait à sa gauche. Et moi aussi, fort probablement. Tout ce à quoi je puis m'attendre, c'est qu'ils me pendent.

Et même si (chance plus que problématique !) il devait survivre et être tiré de cette situation par une autre unité de la Patrouille, il lui serait dur de se trouver en face de ses camarades. Avec tous les privilèges spéciaux de son rang, un Agent Non-Attaché était supposé capable de se sortir de n'importe quel mauvais pas sans aide supplémentaire. Sans mettre en danger d'autres précieuses vies.

— Je te conseille donc très vivement de ne pas tenter d'autres ruses.

— Quoi ? s'exclama Everard en se tournant vers Li.

— Nos guides indigènes se sont enfuis, tu dois le comprendre, dit le Chinois. Et tu as maintenant pris leur place. Mais nous espérons rencontrer d'autres tribus avant longtemps, établir des communications...

Everard hocha la tête. Les tempes lui battaient. Le soleil lui blessait la vue. Il ne s'étonnait pas de l'avance rapide des Mongols à travers des régions aux idiomes les plus divers. Si l'on n'est pas trop exigeant en grammaire, quelques heures suffisent pour s'assimiler quelques mots essentiels et, ensuite, on peut passer des jours ou des semaines à apprendre effectivement à parler avec l'escorte dont on a loué les services.

— ... et obtenir des guides d'étape en étape comme nous l'avons fait jusqu'ici, poursuivit Li. Toute fausse indication que tu pourrais nous donner serait bientôt découverte. Toktai la punirait de la façon la plus farouche. En revanche, des services loyaux seront récompensés. Tu peux espérer obtenir une place élevée à la cour provinciale après la conquête.

Everard restait impassible. Cette vantardise exprimée d'un ton calme faisait dans son esprit l'effet d'une explosion.

Il avait compté que la Patrouille enverrait un autre détachement. Evidemment, *quelque chose* allait empêcher le retour de Toktai. Mais était-ce si évident ? Pourquoi cette intervention avait-elle été ordonnée, s'il n'y avait pas – de quelque manière paradoxale que sa logique du XX^e siècle ne parvenait pas à saisir – une incertitude, une faiblesse dans le continuum en ce point précis ?

Sacrebleu ! Peut-être l'expédition mongole allait-elle réussir ! Peut-être tout cet avenir d'un khanat américain auquel Sandoval n'avait pas tout à fait osé songer... était-il l'avenir réel.

Il existe, dans l'espace-temps, des nœuds et des discontinuités. Les lignes de l'univers peuvent faire des retours sur elles-mêmes et se sectionner comme d'un coup de dents, en sorte que les choses et les événements apparaissent sans cause, comme des trémoussements insignifiants vite perdus et oubliés. Tels que Manse Everard, abandonné dans le passé avec un John Sandoval mort, après être venu d'un avenir inexistant en tant qu'agent d'une Patrouille du Temps pareillement inexistante.

Au coucher du soleil, l'allure inhumaine à laquelle elle progressait avait amené l'expédition dans un pays couvert d'armoises et de cactées. Les collines étaient hautes et brunes ; une poussière fine s'élevait comme de la fumée sous les pas des chevaux ; les buissons d'un vert argenté, de plus en plus rares, embaumaient l'air lorsqu'on les écrasait au passage, mais n'avaient rien d'autre à offrir.

Everard aida à allonger Sandoval à terre. Les yeux du Navajo étaient clos, son visage émacié et brûlant. De temps à autre, il s'agitait et murmurait quelques paroles. Everard passa un chiffon humide sur ses lèvres craquelées, mais ne put rien faire d'autre pour le soulager.

Les Mongols dressèrent leur camp avec plus d'entrain que les autres fois. Ils étaient venus à bout de deux grands sorciers et n'avaient pas subi d'autres attaques. Ils commençaient à mesurer la portée de leur victoire. Ils faisaient leurs corvées en ba-

vardant et, après un repas frugal, ils entamèrent leurs gourdes de cuir pleines de *kumiss*.

Everard resta auprès de Sandoval, vers le milieu du camp. Deux gardes le surveillaient, assis à quelques mètres, silencieux, leur arc à la main. Parfois, l'un d'eux se levait pour aller activer un petit feu. Bientôt, le silence se fit chez leurs camarades également. Pour résistante que fût cette horde, elle ressentait la fatigue ; les hommes se roulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent, les sentinelles poursuivirent leurs rondes les yeux emplis de sommeil, les feux de bivouac commencèrent à décliner tandis que les étoiles brillaient au ciel d'un éclat de plus en plus vif. A des kilomètres de là, un coyote lança son jappement. Everard couvrit Sandoval pour le protéger du froid qui tombait ; les flammes de son petit feu faisaient scintiller le givre sur les feuilles d'armoises. Il se pelotonna dans son manteau en souhaitant qu'on lui rendît au moins sa pipe.

Des pas crissèrent sur le sol dur. Les gardes d'Everard saisirent une flèche pour leur arc. Toktai s'avança dans la lumière, en manteau et nu-tête. Les gardes s'inclinèrent profondément.

Toktai s'immobilisa. Everard leva les yeux sur lui et les baissa. Le noyon regarda longuement Sandoval. Finalement, presque avec douceur, il dit :

— Je ne crois pas que ton ami verra le soleil se coucher demain.

Everard répondit par un grognement.

— As-tu des médicaments qui pourraient le soulager ? demanda Toktai. Il y a des choses curieuses dans vos sacoches.

— J'ai un remède contre la contagion et un autre contre la douleur, répondit machinalement Everard. Mais pour une fracture du crâne, il faut qu'il soit confié à d'habiles médecins.

Toktai s'assit et tendit ses mains vers le feu.

— Je regrette que nous n'ayons pas de chirurgien avec nous.

— Tu pourrais nous laisser partir, dit Everard sans espoir. Mon chariot, resté au dernier campement, pourrait le transporter en temps voulu où on lui donnerait des soins.

— Tu sais bien que je ne puis te le permettre, dit Toktai avec un rire étouffé. (Sa pitié pour le moribond était épuisée.) Après tout, Everard, c'est toi qui es cause de tout cela.

C'était la stricte vérité et le Patrouilleur ne répliqua rien.

— Je ne t'en tiens pas rigueur, poursuivit Toktai. En fait, je tiens toujours à être ton ami. Sinon, je m'arrêteraïs pendant quelques jours et te ferais sortir de la gorge tout ce que tu sais.

Everard s'enflamma :

— Tu pourrais essayer !

— Et je réussirais, je crois, avec un homme qui est obligé d'emporter des médicaments contre la douleur, dit Toktai avec un rire cruel. Cependant, tu peux être utile comme otage. Et j'apprécie ton courage. Je vais même te faire part d'une idée qui m'est venue. Je pense que tu n'es peut-être pas de ce riche pays méridional. Je pense que tu es un aventurier, que tu fais partie d'une petite bande de chamans. Vous tenez le roi des pays du sud sous votre pouvoir magique, ou vous espérez le tenir, et vous ne voulez pas que des étrangers s'interposent. (Toktai cracha dans le feu.) On a déjà vu cela, et finalement un héros a culbuté le sorcier. Pourquoi pas moi ?

Everard soupira.

— Tu apprendras pourquoi non, noyon. (Il se demandait jusqu'à quel point cette affirmation était justifiée.)

— Oh ! ne peux-tu m'apprendre ne serait-ce que peu de chose, maintenant ? dit Toktai en lui donnant une tape dans le dos. Il n'y a pas de sang entre nous. Soyons amis.

Everard secoua le pouce pour désigner Sandoval.

— Cela est malheureux, dit Toktai, mais il s'est obstiné à résister à un officier du Khan des Khans. Allons, buvons ensemble, Everard. Je vais envoyer un homme chercher une gourde.

Le Patrouilleur fit la grimace.

— Ne comptez pas m'amadouer de cette façon !

— Oh ! ton peuple n'aime pas le *kumiss* ? Je regrette, niais c'est tout ce que nous avons. Il y a longtemps que nous avons fini avec notre vin.

— Tu pourrais me rendre mon whisky ! (Everard regarda de nouveau Sandoval, puis scruta l'obscurité et sentit le froid

l'envahir sournoisement.) Bon Dieu ! Ça ne serait pas du superflu !

— Hein ?

— C'est une boisson de notre pays. Nous en avons un peu dans nos sacoches.

— Eh bien... (Toktai hésita.) C'est bon, viens, nous allons le chercher.

Les gardes suivirent leur chef et leur prisonnier à travers les buissons et les corps allongés des guerriers endormis, jusqu'à un tas de matériel divers également gardé. Une des sentinelles postées là alluma une torche à son feu pour permettre à Everard d'y voir clair. Dans son dos, Everard sentit ses muscles se crispier – des flèches le visaient maintenant, la corde des arcs tendue à se rompre – mais il s'accroupit et fourragea dans ses affaires, en évitant soigneusement tout mouvement précipité. Quand il eut trouvé les deux bidons de scotch, il revint à sa place.

Toktai s'assit en face de lui, de l'autre côté du feu, et le regarda verser une quantité de liquide dans la capsule du bidon et se la jeter dans la gorge.

— Drôle d'odeur, dit-il.

— Essaye, dit le Patrouilleur en lui tendant le bidon.

C'était, de la part d'Everard, une simple réaction contre la solitude. Toktai n'était pas foncièrement mauvais. Pas selon son propre critère de jugement. Et quand on se trouve près d'un compagnon en train de mourir, on boirait avec le diable en personne pour s'empêcher de penser. Le Mongol renifla avec suspicion, regarda Everard, hésita, puis porta le bidon à ses lèvres avec un geste bravache.

— Ou-ou-ouh !

Everard se précipita pour saisir le récipient avant qu'une trop grande quantité de son contenu eût été répandue. Toktai toussait et crachait. Un garde banda son arc, l'autre s'élança pour empoigner Everard par l'épaule tout en brandissant une épée.

— Ce n'est pas du poison ! s'écria le Patrouilleur. C'est trop fort pour lui, voilà tout. Tenez, je vais en boire encore moi-même.

Toktai fit reculer les gardes d'un geste et roula des yeux emplis de larmes.

— Avec quoi est-ce fait ? demanda-t-il en suffoquant. Du sang de dragon ?

— Avec de l'orge. (Everard ne se sentait pas en humeur d'expliquer la distillation. Il se versa une autre rasade d'alcool.) Vas-y, bois ton lait de jument.

Toktai fit claquer sa langue.

— Ça réchauffe n'est-ce pas ? Comme du poivre. (Il allongea une main crasseuse.) Donne-m'en encore un peu.

Everard resta immobile quelques secondes.

— Eh bien ! grogna Toktai.

Le Patrouilleur secoua la tête.

— Je t'ai dit que c'est trop fort pour des Mongols.

— Quoi ? Ecoute un peu, fils de Turc au visage de lait caillé...

— Tu l'auras voulu. Je t'aurai averti charitablement, tes hommes ici en sont témoins, demain tu seras malade comme un chien.

Toktai ingurgita l'alcool, éructa, et rendit le bidon.

— Balivernes ! C'est simplement que je n'y étais pas préparé la première fois. Bois !

Everard prenait son temps et Toktai s'impatiait.

— Dépêche-toi. Non, donne-moi l'autre gourde.

— C'est bon. C'est toi qui commandes. Mais je te préviens, n'essaye pas de me tenir tête, gorgée par gorgée. Tu n'en es pas capable.

— Que veux-tu dire, je n'en suis pas capable ? J'ai laissé vingt hommes ivres morts au cours d'une beuverie dans le Karakoroum. Et pas de ces Chinois pareils à des femmelettes, rien que des Mongols.

Toktai se versa encore un bon demi-décilitre d'alcool.

Everard buvait à petits coups. Mais c'était à peine s'il ressentait l'effet de l'alcool autrement que comme une brûlure dans le gosier. Il avait les nerfs trop tendus. Soudain, il entrevit une façon de s'en sortir.

— Tiens, la nuit est froide, dit-il en offrant son bidon au garde le plus proche de lui. Buvez un coup pour vous réchauffer, les amis.

Toktai leva la tête, l'esprit embué.

— C'est bon ça, objecta-t-il. Trop bon pour...

Il réfléchit et n'acheva pas sa phrase. Si cruel et absolu que fût l'empire mongol, les officiers partageaient équitablement avec les plus humbles de leurs hommes.

Tout en jetant un regard rancunier à son chef, le guerrier se saisit du bidon et le porta à ses lèvres.

— Doucement, dis donc ! s'écria Everard. Ça monte à la tête.

— Moi, rien ne me monte à la tête, dit Toktai en lampant une nouvelle dose du breuvage. Pas plus ivre qu'un bonze. (Il secoua l'index en l'air.) Voilà ce que c'est que d'être Mongol. On est trop dur pour se saouler.

— Est-ce une vantardise ou un regret ? demanda Everard.

Le premier guerrier claqua la langue, rectifia la position, et passa la bouteille à son compagnon. Toktai porta l'autre bidon à ses lèvres.

— Ahhh ! (Il ouvrit des yeux ronds.) C'était fameux. Allons, il vaut mieux aller dormir maintenant. Rendez-lui son alcool, mes amis.

La gorge d'Everard se serra, mais il parvint à faire un sourire en coin.

— Oui, merci, j'en veux encore un peu, dit-il. Je suis heureux que tu aies compris que tu ne le supportais pas.

— Que veux-tu dire ? fit Toktai en le fusillant du regard. Un Mongol n'en a jamais trop !

Il ingurgita une nouvelle gorgée. Le premier garde reçut l'autre bidon et sirota hâtivement une quantité de liquide pendant qu'il était encore temps.

Everard retint son souffle. La ruse allait peut-être réussir.

Toktai était habitué aux libations. Lui ou ses hommes pouvaient sans aucun doute supporter le *kumiss*, le vin, l'hydromel, le *kvass*, cette bière légère dénommée à tort vin de riz, toute boisson de cette époque. Ils savaient quand ils en avaient absorbé assez, se souhaitaient le bonsoir et allaient se coucher sans zigzaguer. Cependant, aucune substance ne peut, par simple

fermentation, dépasser vingt-quatre degrés – le processus est stoppé par les déchets produits – et la plupart des boissons fabriquées au XIII^e siècle étaient loin de titrer cinq pour cent d'alcool pur et restaient d'une consistance pâteuse.

Le scotch, c'est tout autre chose. Qu'on essaie d'en boire comme de la bière, ou seulement comme du vin, et on est mal parti. Le jugement s'envole avant qu'on ait constaté sa défaillance, et on perd rapidement conscience des choses.

Everard tendit la main pour prendre le bidon à l'un des gardes.

— Donne-moi ça, dit-il. Tu le finirais, ma parole !

Le guerrier ricana et but une longue gorgée avant de passer le récipient à son camarade. Everard se leva et chercha désespérément à s'emparer du bidon. Un garde le repoussa d'un coup à l'estomac. Il tomba sur le dos et les Mongols éclatèrent d'un rire bruyant tout en se soutenant les uns les autres. Une si bonne plaisanterie demandait une autre rasade.

Quand Toktai s'affaissa, Everard seul le remarqua. Le noyon, qui s'était tenu assis jusque-là en tailleur, tomba sur le côté. Le feu était encore assez vif pour révéler le sourire béat qui se peignait sur son visage. Everard restait assis, tous ses sens en éveil.

Quelques minutes plus tard, ce fut le tour d'une sentinelle. L'homme chancela, tomba à quatre pattes, et s'allégea de son dîner. L'autre se retourna, clignant des yeux et cherchant maladroitement à se saisir d'une épée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? grogna-t-il. Qu'est-ce que tu as fait ? Du poison ?

Everard sortit de son immobilité.

Il avait sauté par-dessus le feu et était tombé sur Toktai avant que le dernier garde eût compris ce qui se passait. Le Mongol s'élança gauchement en avant en poussant un cri. Everard trouva l'épée de Toktai et la tira du fourreau en se relevant d'un bond. Le guerrier brandissait son arme. Everard répugnait à tuer un homme à peu près incapable de se défendre. Il marcha sur lui, écarta l'épée de son adversaire et porta à celui-ci un coup de poing qui rendit un son mat. Le Mongol s'affaissa sur les genoux, fut pris de haut-le-cœur et s'endormit, ivre mort.

Everard prit la fuite. Des hommes s'agitaient en poussant des cris dans l'obscurité. Il entendit approcher un cheval ; une des sentinelles montées se précipitait pour voir ce qui se passait. Quelqu'un prit un brandon dans un feu presque éteint et l'agita jusqu'à ce qu'il émit une lueur assez vive. Everard se jeta à plat ventre sur le sol. Un guerrier passa près de lui en courant sans le voir dans la broussaille. Il se glissa vers une zone d'obscurité plus dense. Derrière lui, un hurlement et une bordée d'injures l'avertirent que quelqu'un avait trouvé le noyon.

Everard se releva et se mit à courir.

Les chevaux avaient été entravés et laissés comme de coutume sous la surveillance d'un garde. Ils se détachaient en noir sur la plaine qui s'étendait, grise, sous un ciel semé d'étoiles à l'éclat pénétrant. Everard vit l'un des gardes mongols s'élancer vers lui au galop. Une voix aboya :

— Qu'y a-t-il ?

— Le camp est attaqué ! hurla Everard de toute sa force.

Il ne visait qu'à gagner du temps, de peur que le cavalier le reconnût et lui décochât une flèche. Il s'accroupit, visible seulement comme une forme ramassée aux contours indécis. Le Mongol arrêta sa monture dans un nuage de poussière. Everard bondit.

Il avait saisi le cheval à la bride avant d'être reconnu. Alors le guerrier poussa un cri et tira son épée qu'il abattit de toute sa force de haut en bas. Mais Everard se trouvait à sa gauche. Le coup venu d'en haut, mal dirigé, fut aisément paré. Everard riposta et sentit le tranchant de son épée s'enfoncer dans de la chair. Le cheval se cabra, affolé. Son cavalier vida les arçons. Il roula sur le sol, se releva en chancelant et se mit à hurler. Everard avait déjà passé un pied dans le large étrier. Le Mongol fit un pas vers lui ; le sang qui coulait abondamment de sa blessure à la cuisse semblait noir sous cette clarté. Everard se mit en selle et posa le plat de son épée sur la croupe du cheval.

Il se dirigea vers la troupe de chevaux. Un autre cavalier s'élança pour l'intercepter. Everard se coucha sur l'encolure. Une flèche passa en sifflant à l'endroit où il aurait dû se tenir normalement. Le cheval volé baissait la tête et ployait sur ses membres antérieurs pour se défaire de cette charge inhabituelle.

Everard mit quelques secondes à le reprendre en main. L'archer aurait pu s'emparer de lui alors, en s'approchant et en le saisissant à bras-le-corps. Mais l'habitude fit que l'homme passa près de lui au galop en tirant une nouvelle flèche. Il manqua son coup dans l'obscurité. Avant qu'il eût pu faire volte-face, Everard s'était perdu dans la nuit.

Le Patrouilleur déroula une lanière attachée à la selle et pénétra dans le troupeau affolé. Il attacha l'animal le plus proche, lequel, par bonheur, se laissa faire avec docilité. Puis il se pencha, coupa les entraves avec son épée et s'éloigna avec sa prise. Il émergea de l'autre côté du groupe de chevaux et se dirigea vers le nord.

La poursuite sera rude, se dit Everard. Mais, à moins de perdre ma piste, ils me rattraperont inévitablement. Voyons, si je me souviens de ma géographie, les champs de lave sont au nord-ouest d'ici.

Il jeta un coup d'œil derrière lui. Personne ne le poursuivait encore. Il leur faudrait un moment pour s'organiser. Cependant...

De minces éclairs clignotaient derrière eux. Il fut parcouru d'un frisson qui n'était pas causé par le froid de la nuit. Mais il ralentit l'allure. Il n'avait plus de raison de se hâter. Ce devait être Manse Everard...

... Qui était retourné au véhicule de la Patrouille et l'avait conduit vers le sud dans l'espace et en arrière dans le temps jusqu'à cet instant précis.

C'était s'en tirer de justesse, pensa-t-il. Il était contraire au règlement de la Patrouille de recourir à un tel biais. Trop de danger de refermer une boucle de causalité, ou d'enchevêtrer le passé et l'avenir.

Mais dans ce cas, on ne m'en tiendra pas rigueur. Pas même de réprimande. Parce que c'est pour sauver John Sandoval, et non pas moi-même. Je me suis déjà libéré. Je pourrais semer mes poursuivants dans les montagnes que je connais, dors que les Mongols ne les connaissent pas. Le saut à travers le temps n'a d'autre but que de sauver la vie de mon ami.

D'ailleurs (avec une bouffée d'amertume) à quoi a abouti cette mission, sinon à faire revenir l'avenir sur lui-même pour

créer son propre passé ? Sans nous les Mongols auraient fort bien pu conquérir l'Amérique, et alors nous n'aurions jamais existé.

Le ciel immense, d'un noir limpide, avait rarement été plus étoilé. La Grande Ourse étincelait au dessus de la terre givrée ; les pas des deux chevaux résonnaient dans le silence. Everard ne s'était jamais senti si solitaire.

— Et que fais-je là-bas en arrière ? se demanda-t-il tout haut.

La réponse lui vint et, légèrement soulagé, il se laissa aller au rythme de ses chevaux et se mit à absorber les kilomètres. Il voulait en finir. Mais ce qu'il avait à faire se révéla moins pénible qu'il ne l'avait craint. Car c'est ainsi que les choses devaient tourner :

Toktai et Li Tai-Tsung ne regagnèrent jamais leur pays. Non pas parce qu'ils périrent en mer, mais parce qu'un sorcier descendit du ciel et, déchaînant la foudre, tua tous leurs chevaux et fracassa et incendia leurs navires à l'embouchure du fleuve. Aucun marin chinois ne voulut se risquer sur ces mers perfides dans aucun vaisseau pouvant être construit sur place ; aucun Mongol ne crut possible de regagner son pays à pied. En fait, ce ne l'était sans doute pas. L'expédition resterait, épouserait des Indiennes, adopterait la vie des Indiens. Et les Chinooks, les Tlingits, les Nootkas, toutes les tribus de la côte du nord-ouest, avec leurs grands canoës pouvant tenir la mer, leurs tentes, leur travail du cuivre, leurs fourrures et leurs tissus, et leur air de supériorité, dériveraient d'eux. Un noyon mongol, et même un érudit confucianiste, auraient pu avoir un sort moins heureux et moins utile que de créer une telle vie pour une telle race.

Everard s'approuva mentalement. Bon, voilà qui était classé. Il y avait plus difficile que de contrarier les ambitions sanguinaires de Toktai : c'était de faire face à la vérité sur son monde à soi. Sur sa propre famille, son pays, sa raison de vivre. Les lointains surhommes n'étaient pas tellement idéalistes après tout. Ils ne faisaient pas que sauvegarder une histoire peut-être divinement ordonnée menant jusqu'à eux. Ça et là, ils intervenaient eux aussi pour créer leur propre passé... Ne nous demandons pas s'il y eut jamais un plan « original » des choses.

Gardons notre esprit fermé. Considérons la route pleine d'ornières offerte à l'humanité et disons-nous qu'elle pourrait être meilleure en certains endroits, mais qu'en d'autres elle pourrait être pire.

— C'est peut-être un jeu aux dés pipés, dit Everard, mais c'est le seul à jouer.

Sa voix lui parut si forte, dans cet immense pays couvert de givre, qu'il ne parla plus. Stimulant son cheval d'un claquement de langue, il força légèrement l'allure en direction du nord.

L'AUTRE UNIVERS

Dans l'Europe d'il y a quarante mille ans, la chasse est bonne, et en ce qui concerne les sports d'hiver, on n'a jamais trouvé mieux comme époque. C'est pourquoi la Patrouille du Temps, toujours pleine de sollicitude envers son personnel hautement spécialisé, entretient en permanence un chalet dans les Pyrénées du Pléistocène.

L'Agent Non-Attaché Manse Everard (Américain, milieu du XX^e siècle après J.-C), debout sous la véranda vitrée, contemplait les lointains d'un bleu glacial, vers les pentes septentrionales où les monts se perdaient dans les bois, les marais et la toundra. C'était un homme de haute taille, assez jeune, les traits burinés, les cheveux bruns coupés en brosse. Son pantalon vert très ample et sa tunique étaient en insulsynthe du XXIII^e siècle, ses bottes avaient été fabriquées par un Canadien Français du XIX^e siècle, et il fumait une détestable pipe en bruyère d'origine indéterminée. Il avait l'air vaguement agité et il ne prêtait pas attention au bruit que faisaient à l'intérieur une demi-douzaine d'agents qui buvaient, bavardaient et jouaient du piano.

Un guide Cro-Magnon traversa la cour couverte de neige ; c'était un grand gaillard vêtu à peu près comme un Esquimau (comment n'a-t-on jamais pensé que l'homme paléolithique

était assez intelligent pour porter une veste, un pantalon et des bottes en une époque glaciaire ?), le visage peint, avec, à la ceinture, un des couteaux d'acier au moyen desquels on l'avait enrôlé. La Patrouille pouvait agir à sa guise en cette période reculée, sans danger de bouleverser le passé ; le métal serait vite rouillé et le passage des étrangers oublié en quelques siècles. Le gros point noir, c'étaient les agents féminins des époques libertines qui n'arrêtaient pas d'avoir des liaisons avec les chasseurs indigènes.

Piet Van Sarawak (Hollando-Indonésien-Vénusien, début du XXIV^e siècle après J.-C), jeune, mince, peau foncée, physique agréable, assez adroit pour soumettre les guides à rude concurrence, vint rejoindre Everard. Ils observèrent un moment d'amical silence. Piet était également « non-attaché », prêt à répondre à tout appel pour n'importe quelle période et en n'importe quel lieu ; il avait déjà travaillé de concert avec l'Américain. Ils prenaient aussi leurs vacances ensemble.

Il parla le premier, en temporel, ce langage synthétique en usage dans la Patrouille :

— Il paraît qu'ils ont repéré quelques mammouths du côté de Toulouse.

(La ville ne serait pas construite avant bien longtemps, mais grande est la force de l'habitude.)

— J'en ai déjà eu un, fit Everard d'un ton impatient. Et j'ai fait du ski et de l'escalade, et j'ai vu les danses indigènes.

Van Sarawak fit un signe de tête et alluma une cigarette. Les os de son visage brun et maigre devinrent plus visibles quand il aspira la fumée.

— Un intermède agréable, convint-il, mais, au bout d'un moment, la vie au grand air devient fastidieuse.

Ils avaient encore deux semaines de vacances. En théorie, du fait qu'il pouvait rentrer pratiquement au moment même de son départ, un Patrouilleur pouvait s'octroyer des vacances à peu près indéfinies ; mais, en fait, il devait consacrer à sa tâche un certain pourcentage de son temps de vie réel. (On ne lui disait jamais à quelle date il mourrait – de toute façon cela n'aurait eu rien d'assuré, le temps étant susceptible de subir des altérations. Un des avantages de la condition de Patrouilleur

était de pouvoir bénéficier du traitement de longévité instauré par les Daneeliens d'un million d'années après J.-C, ces surhommes qui étaient les chefs secrets de la Patrouille.)

— Ce qui me plairait, reprit Van Sarawak, ce serait de voir des lumières, de la musique, des filles qui n'aient jamais entendu parler de voyages dans le temps...

— Pourquoi pas ? fit Everard.

— La Rome impériale ? demanda l'autre avec vivacité. Je n'y ai jamais mis les pieds. Je pourrais me faire inculquer la langue et les coutumes par hypno.

— Non, c'est très surfait. Mais, à moins de vouloir aller très avant dans le temps, la décadence la plus magnifique à notre disposition, c'est celle de ma propre époque, à New York. A condition de connaître les bonnes adresses... et je les connais.

Van Sarawak éclata de rire.

— Je connais aussi quelques coins dans mon propre secteur, répliqua-t-il, mais, dans l'ensemble, une société de pionniers n'a que faire des amusements raffinés. Très bien, filons à New York, en... quelle date ?

— 1955. C'est là qu'est établie ma personne publique.

Ils se sourirent, puis allèrent faire leurs bagages. Everard avait heureusement emporté quelques vêtements du XX^e siècle qui pouvaient aller à son ami.

Tout en jetant ses vêtements et son rasoir dans une petite valise, l'Américain se demandait s'il pourrait se mettre au niveau de Van Sarawak. Il n'avait jamais mené la vie à grandes guides et aurait eu du mal à le faire en n'importe quel point de l'espace-temps. Un bon livre, une réunion de copains, une caisse de bière, telles étaient à peu près ses limites. Mais l'homme le plus sobre doit de temps à autre ruer dans les brancards.

Il réfléchit brièvement à tout ce qu'il avait vu et fait. Il lui en restait parfois une impression de rêve – qu'une pareille chose eût pu lui arriver, à lui, Manse Everard, individu tout ordinaire, ingénieur, ex-soldat ; que ses quelques mois de travail au grand jour à la Société d'Entreprises Mécaniques n'eussent été qu'une couverture pour des années de vagabondage à travers le temps.

Le fait de voyager dans le passé supposait la discontinuité infinie du cours des choses ; c'était la découverte de ce principe

qui avait permis d'entreprendre de tels voyages en 19352 après J.C. Mais cette même discontinuité dans la loi de conservation de l'énergie permettait également de modifier l'Histoire. Pas très aisément ; trop de facteurs intervenaient et le *plenum* tendait à « revenir » à sa forme « originelle ». Toutefois, ce n'était pas impossible, et l'homme qui aurait changé le passé dont il était le produit aurait effacé du même coup – sans en être affecté lui-même – tout le futur correspondant. Ce futur n'aurait jamais *existé* ; il y aurait eu autre chose, un cours différent d'événements. En vue de se protéger contre un tel risque, les Daneeliens de l'extrême futur avaient recruté la Patrouille, dans toutes les époques, afin d'en faire une gigantesque organisation secrète chargée de la police des routes du temps. Elle apportait son assistance aux commerçants honorables, aux savants, aux touristes. En principe, c'était son rôle essentiel ; mais il fallait aussi rester toujours aux aguets d'indices qui voudraient dire qu'un voyageur négligent, insensé ou ambitieux tentait de modifier un événement-clef dans l'espace-temps.

Si cela se produisait jamais, si quelqu'un y parvenait malgré les précautions... En dépit de la température de la pièce, Everard eut un frisson. Lui-même et tout son monde disparaîtraient et n'auraient seulement jamais existé. Le langage et la logique demeuraient sans force devant un tel paradoxe.

Il chassa ces pensées et alla rejoindre Van Sarawak.

Leur petit saute-temps biplace les attendait au garage.

Il ressemblait vaguement à une moto montée sur skis ; un système antigravité lui permettait de voler. On pouvait régler les commandes pour n'importe quel endroit de la Terre et pour n'importe quelle période.

Van Sarawak chantait à tue-tête *Auprès de ma blonde*, et son haleine se condensait dans l'air glacé, quand il enfourcha le siège arrière. Everard eut un rire :

— En route !

— Oh ! chantonna son compagnon, le continuum est beau, le cosmos est merveilleux ! Allons-y !

Everard n'en était pas si sûr ; il avait vu suffisamment de misère humaine à travers tous les âges. On s'endurcit au bout

d'un temps, mais quelque chose continue à pleurer en vous quand un paysan vous fixe d'un regard de chien malade, qu'un soldat hurle, le corps percé d'une lance, ou qu'une ville disparaît dans un tourbillon de flammes radioactives. Il comprenait les fanatiques qui avaient tenté d'écrire une Histoire nouvelle, mais il y avait si peu de chances que leurs efforts aboutissent à quelque chose de mieux...

Il régla les commandes pour arriver au dépôt de la Société d'Entreprises Mécaniques, un bon endroit pour effectuer une entrée discrète. Ils se rendraient ensuite dans son appartement et les festivités pourraient commencer.

— J'espère que vous avez fait vos adieux à toutes vos belles amies d'ici, murmura-t-il.

— Oh ! le plus galamment du monde, je vous l'assure, répondit Van Sarawak. Dépêchez-vous. Vous êtes aussi paresseux que de la mélasse à la surface de Pluton. A titre d'indication, ce véhicule ne se manie pas à l'aviron.

Everard haussa les épaules et mit le contact principal.

Le garage disparut.

Mais le dépôt n'apparut pas autour d'eux.

Un instant, ils restèrent figés sous le choc.

Ce ne fut que par bribes qu'ils virent où ils étaient. Ils s'étaient matérialisés à une dizaine de centimètres au-dessus du sol – Everard songea plus tard à ce qui serait arrivé s'ils s'étaient retrouvés au sein d'un objet massif – et étaient tombés sur la chaussée avec un choc à leur déplanter les dents. Ils se trouvaient dans une sorte de square, avec un jet d'eau non loin d'eux. Autour de cette place irradiaient des rues, flanquées d'immeubles de six à dix étages, en ciment, affreusement bario-lés et décorés. Il y avait des automobiles, énormes et maladroites, qui ne ressemblaient à rien, et toute une foule de gens.

Avec un juron, Everard consulta les cadrans : d'après leurs indications, le saute-temps avait atterri dans le bas de Manhattan, le 23 octobre 1955, à 11 heures 30 du matin. Un vent violent faisait voler de la poussière et de la suie, apportant une odeur de cheminées et...

Le paralyseur sonique de Van Sarawak se montra dans sa main. La foule s'écartait d'eux en désordre, en vociférant dans un jargon qu'ils ne comprenaient pas. Il y avait des individus de toutes les espèces : de grands blonds à tête ronde, beaucoup tirant sur le roux ; une quantité d'Amérindiens ; des métis provenus de tous les croisements possibles. Les hommes portaient d'amples tuniques de couleurs vives, des kilts, un genre de béret écossais, des chaussures et des bas montants. Ils avaient les cheveux longs et des moustaches à la Gauloise. Les femmes portaient des jupes en forme jusqu'aux chevilles et leurs cheveux étaient roulés sous les capuchons de leurs capes. Les deux sexes aimaient vraiment les bijoux : bracelets et colliers massifs.

— Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ? murmura le Vénusien.

Everard ne bougeait pas. Son esprit s'activait, passant en revue toutes les époques qu'il avait visitées, les livres qu'il avait lus. Civilisation industrielle... les voitures devaient être à vapeur (mais pourquoi les orner de proues pointues et de figures de proue ?), elles brûlaient du charbon... L'ère de la Reconstruction, après la guerre atomique ? Non, ils ne portaient pas de kilts à cette époque et ils parlaient encore l'anglais...

Cela ne collait pas. Aucune époque de ce genre n'était enregistrée.

— On file d'ici.

Il avait déjà les mains sur les commandes quand un homme de haute taille bondit sur lui. Ils tombèrent sur le sol, poings et pieds mêlés. Van Sarawak tira et envoya au pays des rêves une tierce personne, puis on l'empoigna par-derrière. La foule s'abattit sur eux et tout devint confus.

Everard eut une vague vision d'hommes en cuirasses de cuivre et casqués qui se frayaient un chemin à coups de matraque à travers la cohue. On le repêcha et on le soutint pendant qu'on lui bouclait des menottes autour des poignets. Puis on les fouilla tous les deux et on les emmena jusqu'à un grand véhicule. Le panier à salade est pareil partout.

Ils n'en ressortirent que pour se trouver dans une cellule humide et froide à la porte bardée de fer.

— Sacré tonnerre !

Le Vénusien se laissa tomber sur le bat-flanc de bois et se prit la tête entre les mains.

Everard resta debout près de la porte, regardant à travers les barreaux. Il ne voyait guère qu'une portion de couloir en ciment et la cellule en face de la sienne. Une figure d'Irlandais joyeux le regardait à travers ces autres barreaux et lui criait quelque chose d'incompréhensible.

— Que s'est-il passé ? demanda Van Sarawak en tremblant de tout son corps mince.

— Je n'en sais rien, dit lentement Everard. Je ne sais pas. La machine est censée ne jamais faire d'erreurs, mais nous sommes peut-être plus bêtes qu'il n'est permis.

— Un patelin comme celui-ci, ça n'existe pas, fit Van Sarawak d'un ton désespéré. Serait-ce un rêve ? (Il réussit à esquisser un pâle sourire. Il avait la lèvre fendue et enflée et un œil au beurre noir.)

Everard saisit les barreaux et la chaîne unissant ses poignets tinta.

— Est-ce que malgré tout les commandes n'auraient pas été dérangées ? Existe-t-il une ville quelconque, n'importe quand, sur la Terre – au moins je suis sûr qu'il s'agit bien de la Terre – une ville si peu connue soit-elle qui ait jamais ressemblé à ceci ?

— Pas à ma connaissance.

Everard se cramponna à son bon sens et fit appel à tout le bagage mental que lui avait inculqué la Patrouille. Cela signifiait la mémoire totale de l'Histoire, même de celle des époques qu'il n'avait jamais visitées.

— Non, finit-il par déclarer, des Blancs brachycéphales portant le kilt, mélangés à des Indiens et utilisant des automobiles à vapeur, cela ne s'est jamais vu.

— Le XXXVIII^e siècle, fit Van Sarawak, d'une voix étouffée. Les colonies reproduisant des sociétés des temps passés...

— Aucune ne ressemble à celle-ci.

La vérité naissait en lui comme un cancer. Il lui fallait toute sa volonté pour se retenir de hurler.

— Il faudra voir, dit-il d'une voix atone.

Un policier – Everard pensait qu'ils étaient entre les mains de la police – leur apporta leur repas et tenta de leur parler. Van Sarawak déclara que sa langue rappelait les dialectes celtes, mais ne put saisir que quelques mots. Le repas n'était pas mauvais.

Dans la soirée, on les emmena aux lavabos où ils purent faire leur toilette sous les canons des armes officielles. Everard les examina ; des revolvers à huit coups et des fusils à canon long. Les installations et l'allure générale suggéraient une technique assez analogue à celle du XIX^e siècle. Il y avait des becs de gaz et Everard remarqua que les appliques affectaient un dessin de feuilles et de serpents entrelacés de façon compliquée.

A leur retour, il vit quelques écriteaux sur les murs. L'écriture était visiblement sémitique, mais Van Sarawak, malgré une connaissance relative de l'hébreu acquise pendant ses démêlés avec les colonies juives, ne put la déchiffrer.

Une fois renfermés, ils virent qu'on conduisait les autres prisonniers faire également leur toilette – une foule étonnamment gaie de clochards, de durs et d'ivrognes.

— On dirait qu'on nous a accordé un traitement de faveur, observa Van Sarawak.

— Guère surprenant. Comment agiriez-vous vous-même vis-à-vis d'étrangers apparus mystérieusement de nulle part et brandissant des armes inconnues ?

Van Sarawak tourna vers lui un visage assombri et insolite.

— Avez-vous la même idée que moi ?

— Probablement.

La bouche du Vénusien se tordit et sa voix se chargea d'horreur :

— *Une autre trame temporelle.* Quelqu'un a donc réussi à changer le cours de l'Histoire !...

Everard hocha la tête. Il n'y avait rien d'autre à dire.

Ils passèrent une nuit pénible. Cela leur aurait fait du bien de dormir, mais les autres cellules étaient trop bruyantes. La discipline paraissait assez lâche. En outre, il y avait des punaises.

Après un petit déjeuner sinistre, on leur permit de nouveau de faire leur toilette et de se raser. Puis une escorte de dix

hommes les entraîna dans un bureau et se planta solidement contre les murs.

Ils s'assirent devant une table et attendirent l'arrivée des autorités. Celles-ci parurent : un homme aux cheveux blancs et au teint coloré, vêtu d'une tunique verte et d'une cuirasse – sans doute le chef de la police ; et un métis maigre, au visage dur, aux cheveux gris, à la moustache noire, portant une tunique bleue, un béret et les insignes de son rang : une tête de taureau dorée. Il aurait eu une certaine dignité d'oiseau de proie sans ses jambes maigres et poilues visibles sous son kilt. Il était suivi d'hommes plus jeunes, en uniforme et en armes, qui prirent place derrière lui quand il se fut assis.

Everard se pencha et murmura :

— Je parie que ce sont les chefs militaires. Nous semblons avoir de l'importance pour eux.

Van Sarawak fit un signe de tête, l'air malheureux.

Le chef de la police toussota d'un air important et dit quelques mots au... général ? Ce dernier se détourna avec impatience et s'adressa aux prisonniers. Il aboyait ses paroles avec une netteté qui aidait Everard à en saisir les phonèmes, mais sur un ton assez peu rassurant.

Il faudrait bien finir par entrer en communication. Everard se désigna et dit : « Manse Everard. » Van Sarawak se présenta de même.

Le général sursauta et entra en consultation avec le chef. Puis il fit sèchement :

— *Yrn Cirherland ?*

— Pas comprendre, fit Everard.

— *Gothland ? Svea ? Nairoin Teutonach ?*

— Ces noms-là, s'il s'agit bien de noms, ont une consonance un peu germanique, n'est-ce pas ? murmura Van Sarawak.

— Les nôtres aussi, en y réfléchissant, dit Everard d'une voix tendue. Peut-être qu'ils nous prennent pour des Allemands ? (Il s'adressa au général :) *Sprechen Sie Deutsch ?* (Il n'obtint pas de réponse.) *Do you speak English ? Talar ni svenska ? Spreekt u nederlands ? Dönsk tunga ?* Enfin, Bon Dieu ! *Habla usted español ?*

Le chef de la police toussa de nouveau et se désigna :

— Cadwallader Mac Braca, dit-il.

Quant au général, il s'appelait Cynyth ap Ceorn.

— C'est bien celtique, fit Everard. (La sueur lui coulait sous les aisselles.) Mais, rien que pour nous en assurer... (Il désigna plusieurs autres hommes d'un air interrogateur et entendit des noms tels que : Hamilcar ap Angus, Asshur yr Cathlann, Finn O'Carthia.) Non... il y a clairement aussi un élément sémite. Cela concorde avec leur alphabet...

Van Sarawak avait la gorge sèche.

— Essayez les langues classiques, suggéra-t-il brusquement. Peut-être pourrons-nous apprendre à *partir d'où* ce temps s'est détraqué.

— *Loquerisne latine ?* Pas de réponse. *Ἑλληνίζει ?*

Le général ap Ceorn tressauta, souffla dans sa moustache et ferma à demi les paupières :

— *Hellenach ? Yrn Parthia ?* aboya-t-il.

Everard hocha la tête.

— En tout cas, ils savent que le grec existe, dit-il.

Il essaya encore quelques mots, mais personne ne connaissait la langue. Ap Ceorn grogna quelque chose à un de ses hommes qui s'inclina et sortit. Il y eut un long silence.

Everard s'aperçut qu'il n'éprouvait plus de craintes pour lui-même. Il était dans une mauvaise passe, il pouvait n'avoir plus longtemps à vivre, mais tout ce qui pouvait lui arriver était ridiculement insignifiant en regard de ce qui était arrivé au monde entier.

Ciel ! *A tout l'Univers !*

Il ne comprenait pas. Bien clairement dans sa mémoire se dessinèrent les vastes plaines, les hautes montagnes et les orgueilleuses cités du pays qu'il connaissait. Il y avait l'image grave de son père et le temps de son enfance quand il le levait dans ses bras vers le ciel, en riant. Et sa mère... ils avaient eu une vie agréable ensemble, eux deux.

La jeune fille qu'il avait aimée à l'université, la fille la plus jolie qu'homme ait pu promener ; et Bernie Aaronson, les longues nuits passées à boire de la bière, à fumer en bavardant ; Phil Braxkey, qui l'avait ramassé dans la boue en France sous les rafales de mitrailleuses qui balayaient un champ ravagé ;

Charlie et Mary Whitcomb, le thé au coin du feu en Angleterre victorienne ; le chien qu'il avait eu un jour ; les chants austères de Dante et le tonnerre de Shakespeare ; la splendeur de York Minster et le Pont de la Porte d'Or... Dieu, toute une vie humaine, et les vies de milliards de milliards de créatures, peinant et souffrant, riant et tombant en poussière pour que vivent leurs fils... *tout cela n'avait jamais été !*

Il hocha la tête, abruti de chagrin, et resta privé de compréhension.

Le soldat revint avec une carte qu'il étala sur le bureau. Ap Ceorn fit un geste brusque, Everard et Van Sarawak se penchèrent.

Oui... c'était la Terre, projection de Mercator, bien que la carte fût assez grossière. Les continents et les îles y figuraient en couleurs vives. Mais pour les nations, c'était autre chose !

— Pouvez-vous déchiffrer ces noms, Van ?

— Je peux essayer en me fondant sur l'alphabet hébraïque.

Il lut les mots étranges, comblant les lacunes par la logique.

L'Amérique du Nord jusqu'aux environs de la Colombie s'appelait Ynys yr Afallon et semblait être un vaste pays divisé en Etats. L'Amérique du Sud était un grand royaume, Huy Bra-seal, avec quelques pays plus petits dont les noms semblaient indiens. L'Australasie, l'Indonésie, Bornéo, la Birmanie, l'Inde orientale et une bonne part du Pacifique appartenaient à l'Hinduraj. L'Afghanistan et le reste de l'Inde constituaient le Pundjab. Le Han comprenait la Chine, la Corée, le Japon, et la Sibérie orientale. Le Littorn possédait le reste de la Russie et s'avancait loin en Europe. Les Iles britanniques s'appelaient Brittys. La France et les Pays-Bas, Gallis. La péninsule ibérique, Celtan. L'Europe centrale et les Balkans étaient divisés en de nombreux petits pays dont certains portaient des noms huns. La Suisse et l'Autriche composaient l'Helveti. L'Italie était le Cimperland. La péninsule Scandinave était partagée par le milieu et s'appelait Svea au nord et Gothland au sud. L'Afrique du Nord paraissait former une confédération du Sénégal à Suez et presque jusqu'à l'Equateur, sous le nom de Carthagalann ; le sud du continent était divisé en petits pays qui portaient pour la

plupart des noms purement africains. Le Proche-Orient comprenait Parthia et Arabia.

Van Sarawak releva la tête, les yeux remplis de larmes.

Ap Ceorn grogna une question et agita l'index. Il voulait savoir d'où ils venaient.

Everard haussa les épaules et montra le ciel. La seule chose qu'il ne pouvait avouer, c'était la vérité. Lui et Van Sarawak s'étaient engagés à dire qu'ils venaient d'une autre planète, puisque ce monde-ci ignorait visiblement les voyages dans l'espace.

Ap Ceorn parla au chef qui acquiesça et répondit. On reconduisit les prisonniers dans leur cellule.

— Et maintenant ?

Van Sarawak se laissa choir sur sa couchette et contempla le plancher.

— On joue le jeu, fit Everard. On fait tout ce qu'on peut pour récupérer le saute-temps et vider les lieux. Une fois libres, nous réfléchirons.

— Mais que s'est-il passé ?

— Je vous dis que je n'en sais rien ! A première vue, on dirait que quelque chose a renversé l'Empire romain et que les Celtes ont pris le dessus, mais je ne saurais dire de quoi il s'agit.

Everard se mit à arpenter la pièce. Une décision amère s'imposait à lui.

— Rappelez-vous notre théorie de base, reprit-il. Les événements résultent d'un complexe. C'est pourquoi il est si difficile de changer l'Histoire. Si je retournais au Moyen Age, par exemple, et que je tuasse l'un des ancêtres hollandais de Franklin Roosevelt, il n'en naîtrait pas moins au XX^e siècle, parce que lui-même et ses gènes sont issus de la somme totale de ses ancêtres et qu'il y aurait eu compensation. La première affaire dont je me sois occupé, c'était une tentative d'altération au V^e siècle ; nous en avons repéré des indices au XX^e siècle, nous sommes donc retournés en arrière et nous avons mis fin au plan⁴.

⁴ Voir : *La Patrouille du Temps*.

« Mais de temps à autre, il doit y avoir un événement-clef essentiel. Ce n'est qu'avec le recul qu'on peut l'identifier, mais il peut se trouver un événement unique qui soit un nœud de tant de lignes mondiales que ses conséquences sont décisives pour le futur tout entier.

« D'une façon ou d'une autre, et pour une raison inconnue, quelqu'un a donné un coup de pouce à un tel événement dans le passé.

— Plus d'Hesperus City, murmura Sarawak. Plus de promenades le long des canaux sous le crépuscule bleu, plus de crus d'Aphrodite, plus de... vous ne saviez pas que j'avais une sœur sur Vénus ?

— Taisez-vous. Je sais. L'important, c'est ce que nous allons faire. Ecoutez. *La Patrouille et les Daneeliens n'existent plus.* Mais les bureaux de la Patrouille et les stations de repos qui se situent à des dates *antérieures* au moment du changement n'en ont pas été affectés. Il doit bien y avoir quelques centaines d'agents que nous pouvons rassembler.

— Si nous parvenons à nous échapper.

— Nous pouvons découvrir cet événement-clef et annuler l'interposition qui a eu lieu. Il le faut !

— C'est une idée agréable, mais...

Il y eut un bruit de pas au-dehors, une clef cliqueta dans la serrure. Les prisonniers reculèrent. Puis, tout d'un coup, Van Sarawak se mit à faire des courbettes en souriant. Everard lui-même en resta la bouche ouverte.

Une jeune fille était entrée, précédant trois soldats ; elle était à couper le souffle. Grande, ses longs cheveux d'un roux ardent lui descendaient jusqu'à la taille, qu'elle avait fort mince ; elle avait des yeux verts et animés, un visage issu de toutes les beautés d'Irlande depuis les origines, et sa longue robe blanche moulait une silhouette qu'on imaginait facilement se profilant sur les murailles de Troie. Everard remarqua vaguement que cette époque employait les fards, mais la jeune fille n'en avait guère besoin. Il n'accorda pas la moindre attention à ses bijoux d'or et d'ambre, pas plus qu'aux armes braquées derrière elle.

Elle esquissa un sourire un peu timide et demanda :

— Me comprenez-vous ? On pense que vous savez peut-être le grec...

Sa langue était plus classique que moderne. Everard, qui avait travaillé à l'époque d'Alexandre, en un temps, parvenait à la comprendre à force d'attention, malgré un accent inaccoutumé.

— Oui, je comprends, dit-il en bégayant un peu.

— Qu'est-ce que vous baragouinez ? s'enquit Van Sarawak.

— Du grec antique, fit Everard.

— C'est bien ma veine, geignit Van Sarawak. (Son désespoir semblait avoir disparu, et il avait les yeux ronds.)

Everard se présenta ainsi que son camarade. La jeune fille leur déclara s'appeler Deirdre Mac Morn.

— Non, c'en est trop, se lamenta Van Sarawak. Manse, il faut que vous m'enseigniez le grec, et en vitesse.

— Bouclez-la, il s'agit d'une affaire sérieuse.

— D'accord, mais pourquoi serait-ce vous qui auriez tout le plaisir ?

Everard lui tourna le dos et pria leur visiteuse de s'asseoir. Il se plaça à côté d'elle sur la couchette, et son camarade resta à proximité, l'air sombre. Les gardiens avaient toujours l'arme au poing.

— Le grec est-il encore une langue vivante ? demanda Everard.

— Seulement en Parthia, où il est d'ailleurs très décadent. Je suis une spécialiste des humanités, entre autres choses. Saorann ap Ceorn est mon oncle, c'est pourquoi il m'a demandé d'essayer d'entrer en rapport avec vous. Nous ne sommes pas nombreux en Afallon à connaître la langue attique.

— Eh bien... (Everard se retint de sourire.) J'en suis très reconnaissant à votre oncle.

Elle le regarda d'un air grave.

— D'où venez-vous ? Et comment se fait-il que vous ne parliez que le grec, entre toutes les langues ?

— Je connais également le latin.

— Le latin ? (Elle fronça les sourcils.) Ah ! oui, c'était la langue des Romains, n'est-ce pas ? J'ai peur que vous ne trouviez personne qui le connaisse.

— Le grec pourra faire l'affaire.
— Mais vous ne m'avez toujours pas dit d'où vous venez ?
— On ne nous a pas montré beaucoup de courtoisie, fit Everard.

— Oh !... j'en suis navrée. (Elle paraissait sincère.) Notre peuple est si irritable... surtout en ce moment, avec la situation internationale. Alors quand vous êtes apparus tous les deux, comme jaillis de l'air...

Everard hocha sombrement la tête. La situation internationale ? Cela semblait familier.

— Que voulez-vous dire, exactement ?

— Oh ! vous êtes sûrement au courant. Le Huy Braseal et l'Hinduraj sont sur le point d'entrer en guerre, et tout le monde se demande ce qui va arriver... Ce n'est pas facile pour les petites nations.

— Une petite nation ? Mais j'ai vu la carte, et Afallon m'a paru assez vaste.

— Nous nous sommes usés il y a deux cents ans, dans la grande guerre contre le Littorn. Maintenant, nos Etats confédérés ne sont jamais d'accord sur le moindre point de politique. (Deirdre le regarda dans les yeux.) Comment se fait-il que vous soyez ignorants à ce point ?

Everard avala sa salive et déclara :

— Nous venons d'un autre monde.

— Comment ?

— Oui. D'une... planète de Sirius.

— Mais Sirius est une étoile !

— Naturellement.

— Comment une étoile aurait-elle des planètes ?

— Comment... mais c'est un fait ! Une étoile, ce n'est qu'un soleil comme...

Deirdre se recula et fit un signe du doigt.

— Que le Grand Baal nous vienne en aide, murmura-t-elle. Ou vous êtes fou, ou... Les étoiles sont accrochées sur une sphère de cristal !

Oh ! non, pas ça ! Everard demanda d'une voix posée :

— Et les planètes visibles... Mars, Vénus...

— J'ignore ces noms. Si vous voulez parler de Moloch, Ash-toreth et des autres, bien entendu, ce sont des mondes comme le nôtre. L'un est habité par les esprits des morts, l'autre par les sorcières, un autre...

Tout ce fatras avec des autos à vapeur ! Everard réussit à esquisser un pâle sourire.

— Si vous ne me croyez pas, alors que pensez-vous ?

Deirdre le fixa de ses yeux grands ouverts :

— Je crois que vous êtes des sorciers.

Il n'y avait rien à répondre. Everard posa encore quelques questions sans conviction ; il apprit seulement que la ville où ils se trouvaient (à l'emplacement de New York, par conséquent) était Catuvellaunan, centre industriel et commercial ; Deirdre en évaluait la population à deux millions d'âmes, et celle de la totalité d'Afallon à cinquante millions, mais ce n'était qu'une approximation – ce monde ignorait les recensements.

Le sort des prisonniers n'était pas décidé. Les autorités militaires avaient mis la main sur leur machine et sur leurs autres biens, mais personne n'osait les manipuler, et le traitement à appliquer aux propriétaires faisait l'objet de débats animés. Everard eut l'impression que la totalité du gouvernement, ainsi que l'autorité suprême sur les forces armées, s'organisait dans un désordre malpropre d'ambitions personnelles. Afallon même n'était qu'une confédération sans liens définis, formés d'anciennes nations différentes – les colonies brittiques et les Indiens qui avaient adopté la culture des Blancs – toutes fort jalouses de leurs droits. L'antique Empire mayan, détruit à la suite d'une guerre contre le Tehannach (équivalent du Texas) et annexé ensuite, n'avait pas oublié son passé glorieux et c'était lui qui envoyait au Conseil des Suffètes les représentants les plus virulents.

Les Mayans désiraient une alliance avec le Huy Braseal, sans doute à cause de leurs affinités avec les autres Indiens. Les Etats de la côte Ouest, craignant l'Hinduraj, étaient les suppôts de l'empire du sud-est asiatique. Le Centre-Ouest – comme de juste – était isolationniste. Quant aux Etats de l'Est, ils étaient très divisés, mais inclinaient à suivre la politique de Brittys.

C'en était assez ! Il devait avant tout penser à sauver sa peau et celle de Van Sarawak.

— Nous sommes originaires de Sirius, reprit-il d'un ton altier. Vos idées sur les étoiles sont erronées. Nous sommes venus en explorateurs pacifiques, et si l'on nous maltraite, d'autres êtres de notre race viendront nous venger.

Deirdre eut l'air si malheureux qu'il en fut contrit.

— Epargnez-vous les enfants murmura-t-elle. Ils n'y sont pour rien.

Everard n'avait pas de mal à imaginer les scènes effrayantes auxquelles elle pensait : les captifs désespérés et enchaînés, conduits au marché des esclaves dans un monde de sorciers.

— Il n'est pas nécessaire de créer des ennuis, il suffit de nous relâcher et de nous rendre nos biens, dit-il.

— Je vais parler à mon oncle, mais même si je parviens à le convaincre, il n'est jamais qu'un des membres du Conseil. La pensée du pouvoir que nous donneraient vos armes si nous pouvions les fabriquer les a tous rendus fous.

Elle se leva. Everard lui prit les mains ; elles étaient tièdes et douces ; il lui fit un sourire torve.

— Du cran, même, lui dit-il en anglais.

Elle frissonna et refit le signe de conjuration.

— Bon, fit Van Sarawak une fois qu'ils furent seuls, qu'avez-vous appris ?

Everard le lui expliqua.

— Un bel ensemble de courbes, cette fille, reprit Van Sarawak, il y a sûrement des mondes pires que celui-ci.

— Ou meilleurs, fit sombrement Everard. Ils n'ont pas la bombe atomique, mais ils ignorent aussi la pénicilline. Ce n'est pas à nous à jouer au bon Dieu.

— Non... je ne pense pas. (Le Vénusien poussa un soupir.)

Ils passèrent une journée agitée. La nuit était déjà tombée quand des lanternes scintillèrent dans le couloir, et une garde militaire vint ouvrir la cellule. On ôta aux prisonniers leurs menottes et on les conduisit en silence jusqu'à une porte dérobée. Une voiture les attendait, escortée d'une seconde, et toute la troupe s'ébranla sans un mot.

Catuvellaunan n'avait pas d'éclairage extérieur et il n'y avait guère de circulation nocturne. Cela donnait une apparence d'irréalité à la ville largement étalée. Everard s'installa confortablement pour se concentrer sur le fonctionnement du véhicule. Il marchait bien à la vapeur, comme il l'avait deviné, et brûlait de la poudre de charbon. La carrosserie était lisse avec un avant pointu et un serpent en guise de figure de proue ; le tout était d'un maniement simple, mais peu étudié. Il semblait que ce monde eût mis au point progressivement sa mécanique, par la méthode des essais et des erreurs, mais sans une science systématique digne de ce nom.

Ils traversèrent un pont de fer mal construit pour passer sur une île qui était Long Island – comme dans leur monde antérieur un quartier résidentiel réservé aux riches. En dépit de la faiblesse des phares au pétrole, ils allaient vite et faillirent par deux fois avoir un accident – il n'y avait pas de signalisation routière, et, apparemment, les chauffeurs méprisaient tous la prudence.

Le gouvernement et la circulation... hum. Cela avait un air français, en quelque sorte, et de fait, même au XX^e siècle d'Everard, la France restait celte dans une bonne mesure⁵. Il ne croyait guère aux théories verbeuses des caractéristiques raciales innées, mais il y avait probablement du vrai dans la croyance à un comportement traditionnel si ancien qu'on l'acceptait inconsciemment. Un monde occidental où les Celtes étaient devenus la race dominante, alors que les Germains étaient réduits à deux petits postes avancés... Oui, si l'on considérait l'Irlande de son monde, ou si l'on se rappelait combien la politique des tribus avait entravé la révolte de Vercingétorix... Mais comment s'expliquait le Littorn ?... Minute ! Au début du Moyen Age d'Everard la Lithuanie avait été un Etat puissant ; elle avait repoussé les Germains, les Polonais et les Russes pendant longtemps et n'avait même adopté le christianisme qu'au

⁵ N.D.L.R. Nous déclinons notre responsabilité quant à la similitude suggérée par l'auteur entre Afallon et notre pays...

XV^e siècle. Sans la concurrence des Germains, la Lithuanie pouvait donc très bien s'être avancée vers l'est...

En dépit de l'instabilité politique des Celtes, c'était un monde composé de vastes Etats : les nations individuelles y étaient moins nombreuses que dans celui d'Everard. Cela indiquait une société plus ancienne. Sa propre civilisation occidentale avait grandi après la décadence de l'Empire romain, aux environs de 600 après J.C. – les Celtes de ce monde-ci avaient dû prendre le dessus à une époque antérieure à cette date.

Everard commençait à imaginer ce qui était arrivé à Rome...

Les voitures s'arrêtèrent devant une porte monumentale dans un long mur de pierre. Il y eut un échange de mots avec deux sentinelles en armes portant livrée particulière et collier d'acier mince des esclaves. La grille s'ouvrit et les voitures s'engagèrent dans une allée de gravier entre des rangées d'arbres, des pelouses et des haies. Au bout, presque sur la plage, se dressait une maison. On fit signe à Everard et à Van Sarawak de descendre.

La maison était une construction de bois aux vastes dimensions. Les becs de gaz du perron en montraient les rayures bariolées ; les pignons et les têtes de poutres étaient sculptés en forme de dragons. Derrière, la mer murmurait et la clarté des étoiles était suffisante pour qu'Everard pût distinguer un navire assez proche – sans doute un cargo, avec une haute cheminée et une figure de proue.

Il y avait de la lumière aux fenêtres. Un esclave maître d'hôtel fit entrer les visiteurs. L'intérieur était lambrissé d'un bois sombre, également sculpté, et le plancher était recouvert d'un épais tapis. Au bout du couloir, il y avait un salon avec du mobilier aux épais rembourrages, quelques tableaux peints d'une manière conventionnelle et raide, et un grand feu qui brillait gaiement dans une large cheminée de pierre.

Saorann Cynyth ap Ceorn était assis dans un fauteuil, et Deirdre dans un autre. Elle posa son livre à leur entrée et se leva en souriant. L'officier, les traits durs, tirait sur un cigare. Il y eut quelques commandements brefs et les gardes disparurent. Le

maître d'hôtel apporta du vin sur un plateau et Deirdre invita les Patrouilleurs à s'asseoir.

Everard goûta son vin – un genre de Bourgogne excellent – et demanda brutalement :

— Que faisons-nous ici ?

Deirdre sourit, éblouissante, cette fois. Puis elle eut un éclat de rire.

— Vous préférez sûrement ceci à la prison.

— Evidemment. Mais je désire quand même le savoir. Est-ce qu'on va nous relâcher ?

— Vous êtes... (Elle chercha une réponse diplomatique, mais elle était trop franche.) Vous êtes les bienvenus ici, mais vous ne pouvez quitter la propriété. Nous avons l'espoir que vous consentiriez à nous venir en aide. La récompense serait de taille.

— Vous venir en aide ? En quoi ?

— En enseignant à nos artisans et à nos sorciers les enchantements nécessaires à fabriquer d'autres machines et armes comme les vôtres.

Everard soupira. Inutile de tenter une explication. Ils ne possédaient même pas les outils indispensables pour façonner les machines à fabriquer le matériel nécessaire !... Mais comment le faire comprendre à un peuple qui croyait encore à la sorcellerie ?

— C'est la demeure de votre oncle ?

— Non. C'est la mienne. Je suis l'enfant unique de mes parents qui étaient des nobles très riches et qui sont morts l'an passé.

Ap Ceorn aboya quelque chose et Deirdre le traduisit d'un air inquiet :

— Tout Catuvellaunan est maintenant au courant de votre arrivée magique ; ce qui signifie que les espions étrangers le savent aussi. Nous espérons que vous pourrez rester cachés ici.

Everard eut un frisson en se rappelant les petits jeux auxquels s'étaient livrés l'Axe et les Alliés dans les petits pays neutres comme le Portugal. Il était vraisemblable que des hommes menacés par l'approche de la guerre ne se montreraient pas aussi courtois que l'étaient les Afallonien.

— Quel est le sujet de ce conflit ? demanda-t-il.

— La domination de l’océan Icénien, naturellement. Et notamment de ces îles très riches que nous appelons Yyns yr Lyonnach... Deirdre se leva d’un souple mouvement et montra Hawaii sur un globe. Comme je vous l’ai dit, les pays occidentaux comme Brittys, Gallis et nous-mêmes, avons usé nos forces à lutter contre le Littorn. Nos domaines se sont réduits et les Etats jeunes comme le Huy Braseal et l’Hinduraj, actuellement en pleine expansion, se querellent. Ils vont attirer dans la bataille les nations moins importantes, car il ne s’agit pas uniquement d’un conflit d’ambitions, mais de systèmes – entre la monarchie de l’Hinduraj et la théocratie adoratrice du soleil du Huy Braseal.

— Quelle est votre propre religion ? demanda Everard.

Deirdre cligna les paupières. La question lui paraissait sans doute dépourvue de sens.

— Les gens d’un certain milieu pensent qu’il y a un Grand Baal qui a fait lui-même les dieux secondaires, finit-elle par répondre d’une voix lente, mais bien entendu, nous rendons aussi hommage aux dieux étrangers, Perkunas et Czerneborg du Littorn, le Soleil des sudistes, Wotan Ammon du Cimperland, et ainsi de suite. Ils sont très puissants.

— Je vois...

Ap Ceorn offrit des cigares et des allumettes. Van Sarawak aspira la fumée et fit d’un ton querelleur :

— Bon sang, c’est bien ma veine de tomber dans un monde qui ne parle aucune langue que je connaisse. (Il s’anima.) Mais j’apprends vite même sans hypno. Je demanderai à Deirdre d’être mon professeur.

— Vous et moi aussi, intervint hâtivement Everard. Mais, écoutez-moi... (Il lui rapporta ce qui venait d’être dit.)

— Hum, fit le jeune homme en se frottant le menton. Ce n’est pas tellement encourageant, hein ? Evidemment, s’ils nous laissaient seulement approcher de notre saute-temps, on filerait tout de suite. Pourquoi ne pas faire semblant de jouer leur jeu ?

— Ils ne sont pas si bêtes. Ils croient peut-être à la magie mais pas à l’altruisme total.

— Curieux... qu’ils soient si en retard intellectuellement et qu’ils aient quand même des machines à combustion.

— Non. C'est tout à fait compréhensible. C'est pourquoi je les ai questionnés sur leur religion. Celle-ci a toujours été purement païenne. Même le Judaïsme semble avoir disparu. Comme l'a souligné Whitehead, l'idée médiévale d'un Dieu unique et tout-puissant était capitale pour la Science, car elle supposait la notion de l'ordre de la nature. Et Mumford a ajouté que les premiers monastères ont sans doute eu la paternité de l'invention des horloges mécaniques – une invention essentielle – du fait qu'ils observaient des heures régulières pour la prière. Il semble que les horloges ne soient venues que tard dans ce monde-ci. Bizarre de parler comme ça. Whitehead et Mumford n'ont jamais existé. Et si Jésus a vécu, son message s'est perdu.

— Pourtant...

— Un instant. (Everard se tourna vers Deirdre.) Quand a-t-on découvert Afallon ?

— Les Blancs ? En l'an 4827.

— Et... à quel moment remonte votre datation ?

Deirdre paraissait à présent immunisée contre la surprise.

— A la création du monde... tout au moins à la date que lui ont fixée divers philosophes. C'est-à-dire il y a 5959 ans.

Soit : 4004 avant J.-C... Oui, il y avait décidément un élément sémitique dans cette civilisation. Les Juifs devaient y avoir introduit leur datation traditionnelle à partir de la fondation de Babylone ; toutefois, Everard doutait que les Sémites en question eussent été les Juifs de sa propre antiquité.

— Et quand a-t-on commencé à utiliser la vapeur (*pneuma*) pour faire marcher les machines ?

— Il y a environ un millier d'années. Le grand Druide Bo-roihme O'Fiona...

— Peu importe.

Everard fuma son cigare et réfléchit en silence. Puis il s'adressa à Van Sarawak :

— Je commence à déchiffrer le puzzle, dit-il. Les Gaulois étaient loin d'être les barbares que s'imaginent la plupart des gens. Ils avaient appris des tas de choses au contact des commerçants phéniciens et des colons grecs, aussi bien que des Etrusques en Gaule Cisalpine. C'était une race très énergique et

très entreprenante. Par ailleurs, les Romains étaient une race assez terre à terre, sans grands appétits intellectuels. Il n'y a guère eu de progrès technologiques dans notre monde avant la dispersion de leur Empire et le début du Moyen Age.

« Mais dans cette Histoire-ci, les Romains ont disparu de bonne heure et ce sont les Gaulois qui ont pris le pouvoir. Ils se sont mis à explorer, à construire des navires plus perfectionnés, et ils ont découvert l'Amérique au IX^e siècle. Mais ils n'étaient pas tellement plus civilisés que les Indiens, si bien que ces derniers ont pu les rattraper... et ont même eu l'énergie de bâtir des empires, comme le Huy Braseal d'aujourd'hui. Au XI^e siècle, les Celtes ont commencé à jouer avec des machines à vapeur. Ils semblent également avoir connu la poudre, peut-être empruntée à la Chine, et avoir fait quelques autres inventions ; mais tout cela par routine, sans aucune base réellement scientifique.

— Vous avez sans doute raison, dit Van. Mais qu'est devenue Rome ?

— Je ne sais pas... pas encore... mais c'est vers cette époque que se situe notre événement-clef.

Il se retourna vers Deirdre :

— Ceci risque de vous étonner, mais notre race a visité votre monde il y a environ deux mille cinq cents ans. C'est pourquoi je parle grec, mais ignore ce qui s'est passé depuis lors. J'aimerais que vous me renseigniez... si je comprends bien, vous êtes une érudite.

Elle rougit et abaissa ses longs cils.

— Je me ferai un plaisir de vous aider de mon mieux. (Elle l'implora soudain et il en fut ému :) Mais nous aiderez-vous en retour ?

— Je ne sais pas, dit lourdement Everard. Je le voudrais, mais je ne sais pas si je le peux.

(Parce qu'en définitive mon rôle, c'est de te condamner au néant, toi et tout ton univers.)

Une fois dans sa chambre, Everard découvrit que l'hospitalité de ce monde était plus que généreuse. Mais il était trop fatigué et déprimé pour en profiter... En tout cas, songea-t-

il avant de s'endormir, la belle esclave attribuée à Van Sarawak ne serait sûrement pas déçue.

On se levait tôt en ce lieu. De sa fenêtre à l'étage, Everard aperçut des gardes qui arpentaient la plage ; cependant, ils n'enlevaient rien à la beauté de la matinée. Il descendit déjeuner avec Van Sarawak : du jambon et des œufs, des toasts et du café semblèrent prolonger ses rêves. Ap Ceorn était reparti en ville pour un conciliabule, lui dit Deirdre ; quant à elle, ayant chassé tout souci pour le moment, elle parlait gaiement de choses insignifiantes. Everard apprit qu'elle faisait partie d'un groupe dramatique qui donnait parfois des pièces en grec original – de là sa facilité à parler la langue. Elle aimait monter à cheval, chasser, nager, faire de la voile...

— Irons-nous ? demanda-t-elle.

— Quoi faire ?

— Nager, naturellement !

Elle se leva d'un bond du fauteuil où elle était assise sur la pelouse, sous les feuilles flambantes au pâle soleil d'automne, et elle se défit en un tourbillon, et tout à fait innocemment, de ses vêtements. La mâchoire de Van Sarawak faillit s'en décrocher.

— Venez donc ! fit-elle en riant. Le dernier à l'eau est un Sassenach !

Elle culbutait déjà dans les vagues grises et froides lorsque Everard et Van Sarawak arrivèrent tout frissonnants sur la plage. Le Vénusien grommela :

— Je viens d'une planète chaude. Mes ancêtres étaient Indonésiens... des oiseaux des Tropiques.

— Mais il y avait aussi des Hollandais parmi eux, non ? fit Everard en souriant.

— Ils avaient eu le bon goût d'aller s'établir en Indonésie !

— C'est bon, restez sur la plage.

— Rien à faire ! Si elle y va, j'en suis aussi capable !

Il plongea un orteil dans l'eau et geignit de nouveau.

Everard fit appel à toute sa volonté et prit son élan. Deirdre l'aspergea. Il plongea, lui saisit une jambe et la tira sous l'eau. Ils luttèrent pendant quelques minutes et jouèrent avant de rentrer à la maison en courant. Van Sarawak les suivit :

— Parlons-en du supplice de Tantale, marmonna-t-il. La plus belle fille de tout le continuum, et je ne peux même rien lui dire, et elle se comporte comme si elle avait un ours blanc parmi ses ancêtres directs.

Everard resta immobile devant le feu du salon, tandis que des esclaves le frictionnaient et lui passaient les vêtements du pays.

— Qu'est-ce que ce dessin ? demanda-t-il en désignant l'écossais de son kilt.

Deirdre leva la tête :

— Les couleurs de mon propre clan, répondit-elle. Les invités sont toujours membres du clan pendant leur séjour, même s'il y a une lutte en cours entre clans. (Elle esquissa un sourire timide.) Et il n'y en a pas en ce moment, Manslach.

Ce qui le replongea dans ses mornes pensées. Il se souvint de son but.

— J'aimerais vous poser des questions sur l'Histoire, reprit-il. Je m'y intéresse tout particulièrement.

Elle fit un signe d'acquiescement, ajusta un filet doré sur ses cheveux et prit un livre sur une étagère encombrée.

— Je pense que c'est la meilleure Histoire Mondiale. Je pourrai me documenter plus tard sur les détails que vous voudrez.

Et me dire ce que je dois faire pour t'anéantir... Everard avait rarement eu l'impression de se conduire aussi lâchement.

Il s'assit avec elle sur un divan. Le maître d'hôtel entra en poussant le chariot du déjeuner. Il mangea de bon appétit.

Puis il poursuivit le cours de son enquête :

— Est-ce que Rome et Carthage se sont jamais fait la guerre ?

— Oui. Il y en a eu deux. Tout d'abord, elles étaient alliées contre l'Empire. Puis elles se sont séparées. Rome a gagné la première guerre et a tenté de limiter l'expansion carthaginoise. La deuxième guerre a éclaté vingt-trois ans après et elle a duré... euh... onze ans en tout, bien que les trois dernières années

n'eussent été qu'un long nettoyage, après qu'Hannibal eut pris et brûlé Rome⁶.

Ah !... En un certain cas, la révélation de la vérité ne plut pas à Everard.

La seconde guerre punique, ou plutôt un incident clef qui s'y trouvait joint, était donc le point crucial. Mais – en partie par curiosité immédiate, en partie parce qu'il ne voulait pas se trahir – Everard ne demanda pas de détails. Il fallait d'abord qu'il sût tout ce qui s'était passé exactement (ou enfin, ce qui ne s'était *pas* passé, pour aboutir à cette réalité respirant là, tiède et vivante, et où c'était lui le fantôme).

– Qu'arriva-t-il ensuite ? demanda-t-il d'une voix neutre.

– Il y eut un Empire carthaginois qui englobait l'Hispanie, le sud de la Gaule et le pied de l'Italie. Le reste de l'Italie était impuissant et chaotique, après la dispersion de la république romaine. Mais le gouvernement carthaginois était trop vénal pour durer ; Hannibal lui-même fut assassiné par des gens qui le trouvaient trop honnête. Entre-temps, les Syriques et les Parthes se disputaient la Méditerranée orientale ; les Parthes finirent par l'emporter.

« Une centaine d'années après les Guerres Puniques, des tribus germaniques firent la conquête de l'Italie. (Oui... il devait s'agir des Cimbres et de leurs alliés les Teutons et les Ambres, que Marius avait stoppés dans le monde d'Everard.) Leur passage destructeur en Gaule mit à leur tour les Celtes en mouvement vers l'Hispanie et l'Afrique du Nord, cependant que Carthage déclinait ; et au contact de celle-ci les Celtes apprirent beaucoup.

« Une longue période de guerres suivit, au cours de laquelle les Parthes s'affaiblirent et les Etats celtiques grandirent. Les Huns vainquirent les Germains en Europe centrale, mais furent dispersés eux-mêmes par les Parthes ; aussi les Gaulois occupèrent-ils le pays et les seuls Germains survivants furent ceux

⁶ On sait que « dans l'univers d'Everard » – le nôtre – il y a eu trois guerres puniques, qui se sont terminées par la prise et la destruction de Carthage. Rappelons que les Carthaginois étaient des Phéniciens, donc des Sémites.

d'Italie et d'Hyperborea. (Ce devait être la péninsule Scandinave.) Avec l'amélioration des navires, le commerce s'établit avec l'Inde et la Chine, en contournant l'Afrique. Les Celtes découvrirent Afallon, qu'ils prirent pour une île – de là le nom « Ynys » – mais ils furent repoussés par les Mayans. Les colonies brittiques du Nord connurent un sort plus heureux et finirent par acquérir leur indépendance.

« Pendant ce temps, le Littorn grandissait considérablement. Il engloba pendant un temps l'Europe centrale et l'Hyperborea, et ces pays ne recouvrèrent la liberté qu'après le règlement consécutif à la Guerre de Cent Ans dont vous avez entendu parler. Les pays asiatiques se sont débarrassés de leurs maîtres européens et se sont modernisés, tandis que les nations occidentales sont sur leur déclin. Mais ce n'est là qu'une pâle esquisse. Dois-je continuer ?

— Non, je vous remercie... Vous parlez bien franchement de la situation de votre propre pays.

— La plupart d'entre nous se refusent à l'admettre, mais je pense qu'il vaut mieux considérer la réalité en face.

Elle s'anima soudain :

— Mais, parlez-moi de votre propre monde. C'est un miracle incroyable.

Everard soupira, fit taire sa conscience et se mit à mentir.

L'attaque eut lieu ce même après-midi.

Van Sarawak avait repris courage et apprenait activement l'afallonien avec Deirdre. Ils se promenaient dans le jardin, la main dans la main, s'arrêtant pour nommer les objets et conjuguer les verbes. Everard les suivait en se demandant vaguement s'il n'était pas de trop, mais beaucoup plus intéressé par le problème de la récupération de son saute-temps.

Le ciel pâle et sans nuages répandait une brillante clarté. Un érable se dressait, écarlate, et les feuilles jaunies jonchaient la pelouse desséchée. Un vieil esclave ratissait la cour sans se fatiguer, un garde encore jeune, de race indienne, paressait, son fusil en bandoulière, et une paire de chiens limiers sommeillaient en toute dignité sous une haie. Une scène paisible – il était diffi-

cile de croire que des hommes pussent penser à tuer, de l'autre côté des murs.

Mais l'homme est toujours l'homme, dans toutes les Histoires. Cette civilisation n'avait peut-être pas la brutale volonté ni la cruauté raffinée de la civilisation occidentale ; par certains côtés, elle paraissait même singulièrement innocente. Pourtant, ce n'était pas faute d'essayer. Et, dans ce monde, il se pouvait que jamais science digne de ce nom ne prît naissance et que l'homme y répêât sans cesse le cycle épuisant de la guerre, de l'empire, de la décadence et de la guerre encore. Dans le futur du monde d'Everard, la race avait fini par y échapper.

Avec quel profit ? Il ne pouvait sincèrement affirmer que ce continuum fût meilleur ou pire que le sien. Il était simplement différent ; et ces gens n'avaient-ils pas droit à l'existence tout autant que ses congénères voués éternellement au néant s'il échouait ?

Il hocha la tête et ses poings se serrèrent. C'était trop vaste. Aucun homme ne devrait se trouver devant un tel dilemme.

Il savait qu'en définitive, ce ne serait pas un sentiment abstrait du devoir qui le ferait agir, mais bien le souvenir des petites choses et des petites gens.

Ils contournèrent la maison et Deirdre montra la mer :

— Awarlann, dit-elle. (Ses cheveux dénoués faisaient une longue flamme dans le vent.)

— Cela veut-il dire « l'océan », « l'Atlantique », ou simplement « l'eau ? » demanda Van Sarawak en riant. Allons voir. (Il l'entraîna vers la plage.)

Everard les suivit. Une sorte de vedette à vapeur, longue et rapide, bondissait sur les vagues, à un kilomètre de la côte. Des mouettes volaient en un tourbillon d'ailes blanches et de cris aigus. Il songea que s'il avait été le responsable, il y aurait eu un navire de guerre posté là devant.

Etait-il même obligé de prendre une décision ? Il y avait d'autres Patrouilleurs dans l'antiquité préromaine qui voudraient rentrer eux aussi dans leur propre époque et...

Il se raidit. Un frisson le parcourut.

Ils reviendraient, s'apercevraient de ce qui était arrivé et s'efforceraient de corriger les événements. Si l'un d'entre eux

réussissait, ce monde-ci disparaîtrait de l'espace-temps, *et lui-même par ricochet*.

Deirdre s'immobilisa. Everard, transi dans sa sueur, remarqua à peine ce qu'elle fixait des yeux, avant de l'entendre pousser un cri et de la voir lever la main. Alors il la rejoignit et scruta les eaux.

La vedette approchait, crachant étincelles et fumée par sa haute cheminée, et le serpent doré de sa proue scintillait. Il distinguait les petites silhouettes des hommes à bord, et quelque chose de blanc, avec des ailes. L'objet s'éleva dans l'air au-dessus de la poupe, et prit de l'altitude, entraîné par un câble. Un planeur ! L'aéronautique celtique avait au moins atteint ce point...

— C'est joli, dit Van Sarawak. Sans doute ont-ils des ballons.

Le planeur lâcha sa remorque et descendit vers la côte. Un des gardes sur la plage cria. Les autres accoururent de la maison, le soleil accrochant des éclairs aux canons de leurs armes. La vedette fonça vers la côte et le planeur atterrit, creusant un sillon dans le sable.

Un officier hurla en faisant signe aux travailleurs de reculer. Everard aperçut le visage de Deirdre, pâle et ahuri. Puis une tourelle pivota sur le planeur — un coin de son cerveau lui dit qu'elle devait être actionnée à la main — et un canon tonna.

Everard s'aplatit sur le sable.

Van Sarawak fit de même, entraînant la jeune fille dans sa chute. La mitraille se fit un chemin sanglant parmi les soldats afalloniens.

Puis il y eut une fusillade rageuse. Des hommes descendaient du planeur, des hommes au visage foncé, portant des rubans et des sarongs. *L'Hinduraj !* songea Everard. Ils échangèrent des coups de feu avec les gardes survivants qui s'étaient rassemblés autour de leur capitaine.

Ce dernier poussa un cri et partit à la charge. Everard leva la tête et le vit presque parvenu à la hauteur du planeur et de son équipage. Van Sarawak bondit pour se précipiter dans la bagarre. Everard le prit par la cheville et le tira au sol.

— *Lâchez-moi !*

Le Vénusien se débattait. Il sanglotait presque. Le bruit de la bataille emplissait le ciel.

— Non, espèce d'idiot ! C'est à nous qu'ils en ont. Et cet idiot de capitaine a fait la plus grosse imbécillité possible...

Everard donna une gifle à son ami et releva les yeux.

La vedette, à faible tirant d'eau et propulsée par hélice, était montée sur la plage et vomissait des hommes en armes. Les Afalloniens se rendirent compte un peu trop tard qu'ils avaient déchargé leurs armes et se trouvaient pris à revers.

— Venez ! (Everard fit lever Deirdre et Van Sarawak.) Il faut partir d'ici... aller chez les voisins...

Un détachement de l'équipage le vit et fit demi-tour. Une balle s'aplatit avec un bruit mat dans le sable. Autour de la maison, des esclaves hurlaient. Les deux limiers se précipitèrent et furent fauchés par les balles.

Everard pivota pour s'enfuir. Accroupi et en zigzag, c'était le moyen... franchir le mur et sauter sur la route ! Il y serait peut-être parvenu, mais Deirdre trébucha et tomba. Van Sarawak s'arrêta et se planta devant elle en grondant. Everard freina brutalement, mais il était trop tard. Ils étaient sous la menace des armes.

Le chef des hommes sombres aboya quelque chose à l'adresse de la jeune fille. Elle s'assit et lui répondit d'un ton de défi. Il eut un rire bref, et montra du pouce la vedette.

— Que nous veulent-ils ? demanda en grec Everard.

— C'est à vous qu'ils en ont. (Elle le regarda, horrifiée.) A vous deux... L'officier dit quelque chose. Et à moi, pour traduire... Non !

Elle se débattait entre les bras qui la maintenaient et griffa un homme au visage. Le poing d'Everard décrivit un arc court qui s'acheva par un bruit d'écrasement bien satisfaisant sur un nez. Cela ne pouvait pas durer ; une crosse de fusil s'abattit sur sa tête. Il n'eut que vaguement conscience qu'on l'emportait à bord de la vedette.

L'équipage abandonna le planeur, repoussa le bateau en eau profonde, puis démarra à pleine vitesse. Ils laissèrent sur place

les cadavres des gardes, mais ils emmenèrent leurs propres morts.

Everard, assis sur un banc du pont mouvant, regardait s'amincir la ligne côtière. Ses idées se clarifiaient. Deirdre pleurait sur l'épaule de Van Sarawak qui s'efforçait de la consoler. Un vent bruyant et glacé soufflait en travers des vagues, les souffletant d'embruns.

Everard recouvra ses mouvements lorsque deux blancs sortirent de la cabine. Ce n'étaient pas des Asiatiques, mais des Européens. Quant au reste de l'équipage aux traits caucasiens... Du maquillage !

Il contempla prudemment ses nouveaux geôliers. L'un était un homme d'âge moyen, de taille moyenne, replet, vêtu d'une blouse de soie rouge, de vastes pantalons blancs et d'une toque d'astrakan ; il était entièrement rasé et ses cheveux étaient rassemblés en une tresse. L'autre, un peu plus jeune, était un géant blond mal dégrossi ; il portait une tunique à crochets de cuivre, des culottes à guêtres, un manteau de cuir et un casque à cornes. Ils avaient l'un et l'autre des revolvers à la ceinture et on les traitait avec déférence.

Everard examina les alentours. Ils étaient déjà hors de vue de la terre et prenaient une route au nord. La machine faisait vibrer la coque et l'écume embarquait quand la proue plongeait dans une vague.

L'homme le plus âgé parla tout d'abord en afallonien. Everard haussa les épaules. Ensuite le Nordique barbu essaya en premier lieu un dialecte totalement inconnu, puis il dit :

— *Taelan thu Cimbric ?*

Everard, qui connaissait l'allemand, le suédois et l'anglo-saxon, courut sa chance, et Van Sarawak tendit son oreille de Hollandais. Deirdre se tassa, les yeux grands ouverts, trop ahurie pour bouger.

— *Ja*, fit Everard, *ein wenig*. (Comme le blond semblait hésiter, il se reprit :) *A little*.

— *Ah ! aen litt. Gode !* (Le gros homme frotta ses mains poilues.) *Ik hait Boierik Wulfilasson ok main gefreond heer erran Boleslav Arkonsky*.

Everard n'avait jamais entendu parler cette langue. Ce ne pouvait être du Cimbre primitif, après tant de siècles... mais le Patrouilleur parvenait à comprendre à peu près. La difficulté serait de parler... Il ignorait comment la langue avait évolué.

— *What the hell erran thu maching, anyway, làcha-t-il. Ik bin aen man auf Sirius... the stern Sirius, mit planeten ok all. Set uns gebach or willen be der Teufel to pay !*

Boierik Wulfilasson eut l'air peiné et suggéra de poursuivre la discussion à l'intérieur, avec la jeune femme pour interprète. Il les conduisit jusqu'à la cabine, petite mais bien meublée. La porte resta ouverte, avec un garde en armes aux aguets et d'autres à proximité.

Boleslav Arkonsky dit quelque chose à Deirdre en afallonien. Elle fit un signe de tête et il lui donna un verre de vin. Cela parut la réconforter, mais elle s'adressa à Everard d'une voix blanche :

— Nous sommes pris, Manslach. Leurs espions ont découvert votre retraite. Un autre groupe doit prendre votre machine – ils savent également où elle se trouve.

— Je m'en doutais. Mais qui sont-ils, au nom de Baal ?

Boierik éclata de rire en entendant la question et exposa longuement la haute opinion qu'il avait de lui-même. Son idée était de faire croire aux Suffètes d'Afallon que l'Hinduraj était responsable. En fait, l'alliance secrète du Littorn et du Cimmerland avait organisé un service d'espionnage très efficace. Ils se dirigeaient pour le moment vers la résidence d'été de l'Ambassade du Littorn, à Ynys Llangollen (Nantucket), où l'on forcerait les sorciers à expliquer leurs enchantements, pour faire une surprise aux grandes puissances.

— Et si nous ne voulons pas... ?

Deirdre traduisit mot pour mot la réponse d'Arkonsky.

— J'en regretterai les conséquences pour vous. Nous sommes des civilisés et nous vous paierons largement, en or, votre collaboration volontaire ; mais l'existence de nos pays est en jeu.

Everard les regarda. Boierik paraissait mal à l'aise et malheureux, sa joie exubérante s'était évaporée. Boleslav Arkonsky tambourinait sur la table, les lèvres serrées, mais non sans une

certaine prière dans le regard. *Ne nous forcez pas à agir ainsi. Nous devons continuer à vivre dans notre peau.*

Ils étaient sans doute pères et époux, ils devaient aimer boire un pot de bière en jouant aux dés, tout comme un autre homme ; peut-être Boierik élevait-il des chevaux en Italie et Arkonsky cultivait-il des roses sur les côtes de la Baltique. Mais rien de tout cela ne profiterait à leurs captifs, lorsque la Nation toute-puissante serait en conflit avec les voisins.

Everard prit le temps d'admirer la machination et se demanda ce qu'il allait faire. La vedette était rapide, mais il lui faudrait une vingtaine d'heures pour atteindre Nantucket, s'il se souvenait bien des distances. Il avait au moins ce temps devant lui.

— Nous sommes fatigués, dit-il en anglais. Pourrions-nous nous reposer un moment ?

— *Ja, deedly*, dit Boierik avec une grâce un peu lourde. *Ok wir skallen gode gefreonds bin, ni ?*

Le soleil se coucha dans un enfer rouge. Deirdre et Van Sarawak, accoudés au bastingage, contemplaient la vaste étendue des eaux. Trois hommes d'équipage, débarrassés de leur maquillage et de leurs vêtements asiatiques, se tenaient en alerte sur la poupe ; un homme gouvernait à la boussole ; Boierik et Everard arpentaient le pont en devisant. Ils portaient tous de lourdes capes pour se protéger contre la brise rude et cinglante.

Everard commençait à se débrouiller en cimbrien ; il faisait encore des erreurs, mais arrivait à se faire comprendre. Toutefois, il laissait Boierik faire les frais majeurs de la conversation.

— Ainsi vous venez des étoiles ? Je ne comprends pas ces choses-là. Je suis un homme simple. Si j'étais libre, j'administrerais paisiblement ma propriété en Cimperland et je laisserais le monde devenir fou à sa guise. Mais nous, les Gens, nous avons nos obligations.

Les Teutons semblaient avoir totalement remplacé les Latins en Italie comme les Saxons avaient pris la place des Bretons dans le monde d'Everard.

— Je comprends vos sentiments, dit le Patrouilleur. C'est étrange que tant d'hommes se battent alors que si peu le désirent.

— Mais c'est nécessaire. Vous ne comprenez pas. Carthagann nous a volé l'Egypte, notre bien légitime.

— *Italia Irredenta*, murmura Everard.

— Comment ?

— Peu importe. Donc, vous les Cimbres, vous êtes les alliés du Littorn et vous espérez vous emparer de l'Europe et de l'Afrique pendant que les grandes puissances se battent dans l'Est.

— Pas du tout ! répliqua Boierik, indigné. Nous affirmons uniquement nos revendications territoriales, légitimes et historiques. Le roi lui-même a dit...

(Et ainsi de suite.)

Everard se campa pour résister au roulis.

— J'ai l'impression que vous nous traitez assez mal, nous autres, sorciers, déclara-t-il. Faites attention que nous ne nous mettions réellement en colère contre vous.

— Nous sommes tous protégés contre les malédictions et les sorts.

— Dans ce cas...

— Je voudrais que vous nous aidiez de votre propre gré, dit Boierik. Je serai heureux de vous démontrer que notre cause est juste, si vous avez quelques heures à m'accorder.

Everard hocha la tête et s'arrêta près de Deirdre. Son visage était indistinct dans le crépuscule, mais il perçut un défi dans sa voix :

— J'espère que vous lui dites ce qu'il peut faire de ses plans, Manslach.

— Non, fit lourdement Everard, *nous allons les aider*. Elle était comme paralysée.

— Que dites-vous, Manse ? s'enquit Van Sarawak. Everard le lui répéta.

— Non ! fit le Vénusien.

— Si.

— Bon Dieu, non ! Je vais...

Everard lui prit le bras et lui dit froidement.

— Tenez-vous tranquille. Je sais ce que je fais. Nous ne pouvons pas prendre parti en ce monde, nous sommes contre tout le monde, vous feriez bien de le comprendre. La seule chose à faire, c'est de feindre de marcher dans le jeu pendant un temps. Et ne le répétez pas à Deirdre.

Van Sarawak baissa la tête et réfléchit un moment.

— D'accord, fit-il sans enthousiasme.

La résidence littornienne se trouvait sur la côte sud de Nantucket, près d'un village de pêcheurs, mais protégée par des murs. L'ambassade avait bâti, à l'image de son pays, de longues maisons de rondins avec des toits arqués comme le dos d'un chat, une salle commune, et des communs autour d'une cour dallée. Everard, une fois réveillé, déjeuna tristement sous les yeux de Deirdre, tandis qu'ils abordaient au quai privé. Il y avait déjà là une vedette plus importante, et le coin fourmillait d'hommes à l'air dur. Les yeux d'Arkonsky s'illuminèrent ; il dit en afallonien :

— Je vois qu'on a amené la machine magique. On va se mettre au travail.

Quand Boierik eut traduit, Everard eut froid au cœur.

Les invités – le Cimbre tenait à les désigner sous ce nom – furent conduits dans une vaste salle où Arkonsky fit une génuflexion devant une idole à quatre visages : cette Svantevit que les Danois avaient réduite en bois à brûler dans l'autre Histoire. Il y avait un bon feu dans l'âtre, pour lutter contre la fraîcheur de l'automne, et des gardes postés le long des murs. Everard n'avait d'yeux que pour le saute-temps qui brillait là sur le plancher.

— Il paraît que la lutte a été dure à Catuvellaunan, lui dit Boierik. Il y a eu de nombreux morts, mais les nôtres ont pu battre en retraite sans être suivis. (Il toucha prudemment une poignée de guidon.) Et cette chose peut vraiment apparaître quand elle le veut, dans l'air ?

— Oui.

Deirdre lança à Everard un regard de mépris comme il ne s'en était jamais attiré, puis s'écarta de lui avec hauteur.

Arkonsky lui dit quelque chose pour qu'elle le traduise. Elle lui cracha aux pieds. Boierik soupira et parla à Everard :

— Nous désirons une démonstration de la machine. Vous et moi, nous allons partir dessus. Je vous préviens que mon arme sera dans vos reins ; vous me direz à l'avance tout ce que vous aurez l'intention de faire et s'il arrive quoi que ce soit d'anormal, je tire. Mais je suis sûr que nous resterons tous bons amis.

Everard fit un signe affirmatif. Il se sentait les muscles noués, les paumes moites et froides.

— Tout d'abord, je dois prononcer une formule magique.

Il lança un coup d'œil. Il nota du premier regard les coordonnées spatiales des cadrans de position et le temps indiqué par la montre du saute-temps. Un second lui montra Van Sarawak assis sur un banc, sous les canons du pistolet d'Arkonsky et des fusils des gardes ; Deirdre était aussi assise, toute droite, le plus loin possible de lui. Everard calcula au plus juste la position du banc par rapport au saute-temps, leva les bras et, s'exprimant en temporel, psalmodia :

— Sarawak, je vais tenter de vous tirer d'ici. Restez exactement où vous êtes en ce moment ; exactement. Je vous prendrai au vol. Si tout va bien, cela se produira une minute après que j'aurai disparu d'ici avec notre camarade hirsute.

Les traits du Vénusien demeurèrent impassibles. Il y avait une mince couche de sueur sur son front.

— Très bien, reprit Everard en Cimbrien approximatif. Enfourchez le siège arrière, et nous allons mettre en marche ce cheval magique.

Le grand homme obéit. Quand Everard se fut installé sur le siège avant, il sentit contre ses reins un canon de pistolet qui tremblait.

— Dites à Arkonsky que nous serons de retour dans une demi-heure, ajouta-t-il.

Ils employaient ici approximativement le même système horaire que dans le monde d'Everard ; l'un et l'autre étaient dérivés du système babylonien. Cela fait, Everard dit :

— La première chose que nous allons faire, c'est apparaître en l'air au-dessus de l'océan et planer.

— T-t-très bien, fit Boierik, d'un ton peu assuré.

Everard régla les commandes sur quinze kilomètres est, trois cents mètres d'altitude, puis il mit le contact.

... Ils étaient à califourchon comme des sorcières, au-dessus de l'étendue verte des eaux ; au lointain une vague tache signalait la terre. Le vent violent les souffletait et Everard serrait les genoux. Il entendit Boierik pousser un juron, ce qui le fit sourire.

— Alors, cela vous plaît ? demanda-t-il.

— C'est... c'est merveilleux. (L'habitude commençant à agir, le Cinabre reprit de l'enthousiasme.) Mais avec des machines pareilles, nous pouvons survoler les villes ennemies et les écraser sous le feu !

Ceci apporta une certaine mesure de réconfort à Everard pour ce qu'il devait faire.

— Et maintenant, en avant, annonça-t-il, en mettant le saute-temps en mouvement. (Boierik poussa un cri de joie.) A présent, nous allons voler instantanément jusqu'à votre pays natal.

Everard mit le contact de manœuvre. Le saute-temps fit un looping et s'élança avec une accélération de trois g.

Bien averti pourtant, le Patrouilleur lui-même eut du mal à tenir bon. Il ne sut jamais si ce fut la boucle ou le piqué qui avait projeté Boierik dans le vide ; il n'eut que la brève et affreuse vision de l'homme plongeant dans le vent, vers la mer.

Puis, pendant un court instant, Everard plana au-dessus des vagues. Sa première réaction fut un frisson... et si Boierik avait eu le temps de tirer ? La seconde fut un sentiment de remords. Il les chassa toutes les deux et se concentra sur le problème du sauvetage de Van Sarawak.

Il régla les verniers spatiaux à trente centimètres du banc des prisonniers, le temps à une minute après son départ. Il garda la main droite à proximité des commandes – il allait devoir faire vite – et la gauche libre.

La machine se matérialisa en un clin d'œil presque devant Van Sarawak. Everard le prit par sa tunique et l'attira dans le champ spatio-temporel tout en manœuvrant à l'envers le cadran des temps et en remettant instantanément le contact.

Une balle ricocha sur du métal. Everard aperçut Arkonsky qui criait. Puis tout disparut ; ils se trouvèrent deux mille ans plus tôt sur une colline herbeuse qui descendait à la mer.

Everard se laissa choir en avant sur son guidon, le corps parcouru de frissons.

Un cri le ramena à lui. Il se tourna et vit Van Sarawak étendu sur la colline. Le Vénusien avait encore le bras passé autour de la taille de Deirdre !

Le vent s'était apaisé ; la mer roulait son écume et des nuages passaient très haut dans le ciel.

— Je ne peux guère vous le reprocher, Sarawak, dit Everard, les yeux baissés, mais cela complique singulièrement les choses.

— Qu'est-ce que je devais faire ? (Il y avait quelque chose de dur dans la voix du Vénusien.) La laisser derrière pour que ces salauds la tuent... ou pour qu'elle disparaisse avec tout son univers ?

— Au cas où vous l'auriez oublié, nous sommes conditionnés à ne pas révéler l'existence de la Patrouille aux personnes étrangères. Nous ne pourrions pas dire la vérité, même si nous en avions envie... et moi, du moins, je n'en ai nulle envie.

Il regarda la jeune fille. Elle était debout et respirait profondément, le regard vague. Le vent caressait ses longs cheveux et sa robe mince. Elle hocha la tête comme pour s'éclaircir les idées et accourut à eux en leur prenant les mains.

— Pardonnez-moi, Manslach, murmura-t-elle, j'aurais dû savoir que vous ne nous trahiriez pas.

Elle les embrassa tous les deux. Van Sarawak y répondit, mais Everard ne trouva pas la force de le faire. Cela lui eût rappelé Judas.

— Où sommes-nous ? reprit-elle. On dirait presque Llangollen, mais sans hommes... Nous avez-vous emmenés aux Îles Heureuses ? (Elle pivota sur un pied et se mit à danser parmi les fleurs de l'été.) Pouvons-nous nous reposer ici un moment avant de rentrer ?

Everard inspira profondément l'air :

— J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, Deirdre.

Elle se tut, et il vit son corps se tendre.

— Nous ne pouvons pas rentrer.

Elle attendit, muette.

— Les enchantements auxquels j'ai dû recourir pour sauver vos vies... je n'avais pas le choix, mais ils nous empêchent de retourner chez vous.

— Il n'y a pas d'espoir ? (Il l'entendit à peine.)

— Non, dit-il avec un picotement sous les paupières.

Elle s'éloigna. Van Sarawak voulut la suivre, puis il se reprit et s'assit auprès d'Everard.

— Que lui avez-vous dit ? demanda-t-il.

Everard répéta ses propres paroles.

— Cela m'a semblé le compromis le plus acceptable. Je ne peux pas la renvoyer... au sort qui attend son monde.

— Non. (Van Sarawak se tut un moment, contemplant la mer.) En quelle année sommes-nous ? A peu près l'époque du Christ ? Dans ce cas, nous serions encore en deçà du point crucial.

— Oui. Et il nous reste à le trouver.

— Retournons dans un passé plus lointain. Il y aura des bureaux de la Patrouille. Nous pourrons nous y procurer de l'aide.

— Peut-être. Pourtant, je me crois capable de localiser l'événement clef ici même, avec l'aide de Deirdre. Eveillez-moi quand elle reviendra. Et il s'étendit pour dormir.

Elle revint, les yeux secs, avec une expression de calme désespoir. Quand Everard lui demanda son assistance, elle fit un signe affirmatif.

— Naturellement. Ma vie vous appartient puisque vous l'avez sauvée.

(Après t'avoir entraînée dans cette aventure, pour commencer...)

Everard expliqua précautionneusement :

— Tout ce que je vous demande, c'est un renseignement. Etes-vous au courant de... d'une façon d'endormir les gens, de leur donner un sommeil pendant lequel ils croiront tout ce qu'on leur dit ?

— Ou... oui, hésita-t-elle. J'ai vu des Druides-médecins le faire.

— Cela ne vous fera aucun mal. Je désire seulement vous endormir pour que vous vous rappeliez tout ce que vous savez,

des choses que vous croyez avoir oubliées. Cela ne prendra pas longtemps.

La confiance qu'elle lui accordait lui faisait mal. Grâce aux méthodes de la Patrouille, Everard la mit en état hypnotique de mémoire totale et tira d'elle tout ce qu'elle avait jamais lu et entendu au sujet de la Seconde Guerre Punique. Tout cela lui suffit pour le but qu'il poursuivait.

L'ingérence de Rome dans une entreprise carthaginoise au sud de l'Ebre, en violation flagrante des traités, avait allumé l'étincelle. En 219 avant J.-C, Hannibal Barca, gouverneur de l'Espagne carthaginoise, mit le siège devant Sagonte. Il la prit au bout de huit mois, provoquant ainsi la guerre qu'il avait préparée de longue main contre Rome. Au début de mai 218, il passa les Pyrénées avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins, douze mille cavaliers et trente-sept éléphants, il traversa la Gaule et franchit les Alpes. Il subit des pertes terribles en cours de route : à la fin de l'année, vingt mille fantassins et six mille cavaliers seulement entrèrent en Italie. Néanmoins, près du fleuve Ticinus, il rencontra et mit en déroute une armée romaine supérieure en nombre. Au cours de l'année qui suivit, il livra plusieurs batailles victorieuses mais sanglantes et avança jusqu'en Apulie et en Campanie.

Les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens et les Samnites passèrent de son côté. Quintus Fabius Maximus mena une guérilla atroce qui ravagea l'Italie sans amener de décision. Entretemps, Hasdrubal Barca organisait l'Espagne et, en 211, il amena des renforts. En 210, Hannibal prit et brûla Rome, et en 207, les dernières villes de la république romaine se rendirent à lui.

— C'est bien cela, fit Everard. (Il caressa les cheveux cuivrés de la jeune fille allongée près de lui.) Dormez, à présent. Dormez bien et éveillez-vous le cœur léger.

— Que vous a-t-elle dit ? s'enquit Van.

— Des tas de détails. (L'histoire tout entière avait pris plus d'une heure.) Le point important c'est celui-ci : elle connaît fort bien l'Histoire... *mais elle ne parle jamais des Scipions.*

— Des quoi ?

— Publius Cornelius Scipion commandait l'armée romaine à Ticinus et y fut vaincu. Mais, par la suite, il eut l'esprit de se tourner vers l'ouest et de saper les bases carthaginoises d'Espagne. Hannibal finit par se trouver complètement isolé en Italie et les renforts ibériques envoyés à son secours furent anéantis. Le fils de Scipion, qui portait le même nom, avait également un haut commandement et ce fut lui qui vainquit finalement Hannibal à Zama. C'est Scipion l'Africain, l'aîné.

« Le père et le fils étaient de loin les meilleurs chefs romains... mais Deirdre n'en a jamais entendu parler.

— Donc... (Van Sarawak regarda à l'est de l'autre côté de la mer, où Gaulois, Cimbres et Parthes s'ébattaient parmi les ruines du monde classique.) Que leur est-il donc arrivé dans cette trame temporelle ?

— Ma propre mémoire totale me dit que les deux Scipions étaient à Ticinus et *faillirent* y être tués ; le fils sauva la vie du père pendant la retraite qui, à mon avis, devait être une vraie débandade. Je vous parie à dix contre un que *dans cette Histoire-ci* les Scipion y sont morts.

— Quelqu'un a dû les assassiner. Un voyageur temporel... il ne peut y avoir d'autre explication, dit Van Sarawak d'une voix plus animée.

— En tout cas, cela semble probable. Nous verrons. Nous verrons.

Everard détourna les yeux du visage de Deirdre endormie.

Dans le chalet de chasse du Pléistocène – temps : une demi-heure après l'avoir quitté – les Patrouilleurs remirent la jeune fille aux bons soins d'une femme aimable qui parlait le grec, puis ils convoquèrent tous leurs collègues. Alors, les capsules-messages se mirent en branle dans l'espace-temps.

Tous les Bureaux antérieurs à 218 avant J.C. – le plus proche était celui d'Alexandrie, 250-230 – étaient « *encore* » là, soit environ deux cents agents au total. Le contact par écrit avec le futur s'avéra impossible et quelques brèves incursions dans l'avenir apportèrent les preuves voulues. Une conférence anglo-saxonne se tint à l'Académie de la période oligocène. Les Agents Non-Attachés avaient le pas sur ceux qui avaient des missions

définies, mais ils étaient égaux entre eux ; sur les bases de son expérience personnelle, Everard se trouva élu président du Bureau des officiers supérieurs.

C'était un travail décevant. Ces hommes et ces femmes avaient franchi des âges et manié les armes des dieux ; mais c'étaient néanmoins des humains, avec tous les défauts inhérents à leur nature.

Chacun s'accordait à penser qu'il fallait réparer le dommage. Mais on éprouvait des craintes pour ceux des agents qui étaient partis en avant dans le temps sans avoir été prévenus ; s'ils n'étaient pas de retour quand on referait l'Histoire, on ne les reverrait jamais. Everard envoya des groupes à leur secours, mais il doutait de leur réussite. Il les avertit sévèrement d'avoir à revenir avant une journée ou de subir les conséquences.

Un homme de la Renaissance Scientifique souligna un autre aspect. D'accord, les survivants avaient le devoir de remettre en place la voie normale du temps. Mais ils avaient aussi un devoir envers la connaissance. Il y avait là une chance unique d'étudier toute une phase nouvelle de l'humanité ; on devrait se livrer à plusieurs années de travaux anthropologiques avant de... Everard eut du mal à le faire taire. Il ne restait pas assez de Patrouilleurs pour courir un tel risque.

Les groupes d'étude devaient fixer le moment exact et les circonstances du changement. Les discussions sur les méthodes à appliquer furent interminables. Everard scrutait furieusement la nuit préhumaine par la fenêtre et se demandait si, en définitive, les tigres à dents de sabre ne faisaient pas du meilleur travail que leurs successeurs simiesques.

Quand il eut enfin dépêché ses émissaires, il ouvrit une bouteille et s'enivra en compagnie de Van Sarawak.

Réuni de nouveau le lendemain, le comité directeur entendit les rapports de ses envoyés, qui avaient parcouru un total impressionnant d'années dans le futur. On avait sauvé une douzaine de Patrouilleurs dans des situations plus ou moins embarrassantes ; une vingtaine avaient tout bonnement disparu et il n'en serait plus question.

Le rapport du groupe d'espionnage était plus intéressant. Il semblait que deux mercenaires helvètes eussent joint Hannibal

dans les Alpes et gagné sa confiance. Après la guerre, ils avaient occupé de hautes situations à Carthage ; sous les noms de Phrontes et Himilco, ils avaient pratiquement dirigé le gouvernement, organisé l'assassinat d'Hannibal et établi de nouveaux records de vie pompeuse. Un des Patrouilleurs avait vu leurs demeures et les hommes eux-mêmes :

— Une quantité d'améliorations auxquelles on n'avait pas pensé dans l'antiquité classique. Les hommes m'ont paru être des Neldoriens du 205^e millénaire.

Everard fit un signe d'assentiment. C'était une époque de banditisme qui avait « déjà » donné du fil à retordre à la Patrouille...

— Je pense que l'affaire est claire, dit-il. Peu importe qu'ils aient été avec Hannibal avant Ticinus ou non. Nous aurions un mal de tous les diables à les arrêter dans les Alpes sans nous trahir et sans transformer nous-mêmes à notre tour l'avenir. Ce qui compte, c'est qu'ils paraissent avoir supprimé les Scipions et c'est à ce point qu'il nous faut intervenir.

Un Britannique du XIX^e siècle, capable, mais très « colonel de l'armée des Indes », déroula une carte et fit un exposé de ses observations aériennes de la bataille du Ticinus. Il s'était servi d'un télescope à l'infrarouge pour examiner les opérations à travers les nuages.

— Et ici se trouvaient les Romains...

— Je sais, dit Everard. Une mince ligne rouge. C'est le moment où ils ont pris la fuite qui est crucial, mais la confusion même de cet instant nous donne notre chance. D'accord, il va falloir encercler le terrain sans nous faire voir ; mais je ne crois pas que nous puissions réellement envoyer plus de deux agents sur les lieux mêmes. Le Bureau d'Alexandrie peut nous fournir les costumes, à Van Sarawak et à moi.

— Mais, je pensais que ce privilège me serait réservé, dit l'Anglais.

— Non, je regrette, fit Everard avec un demi-sourire. Ce n'est d'ailleurs pas un privilège. Il s'agit de risquer sa peau, tout cela pour effacer tout un monde peuplé de vos propres semblables...

— Mais, bon sang...

— Il faut que j’y aille, dit Everard en se levant. Je ne sais pas pourquoi, mais il faut que j’y aille.

Van Sarawak fit un signe de tête.

Ils laissèrent leur saute-temps dans un bouquet d’arbres et se mirent en marche à travers champs. Autour de l’horizon et dans le ciel, une centaine de Patrouilleurs en armes attendaient, mais ce n’était qu’une faible consolation, au milieu des javelots et des flèches. Des nuages menaçants fuyaient devant un vent aigre et sifflant, il y avait des averses ; l’Italie ensoleillée était à la fin de son automne.

La cuirasse pesait aux épaules d’Everard qui trottait dans la boue. Il avait un casque, des jambières, un bouclier romain au bras gauche et un glaive à la ceinture ; mais il tenait de la main droite un paralyseur. Van Sarawak le suivait, semblablement équipé, les yeux en éveil sous son panache d’officier qui dansait dans la bise.

Les trompettes mugissaient, et les tambours battaient. Leur bruit se perdait presque dans les hurlements et les piétinements des hommes, les hennissements des chevaux et le sifflement des flèches. La légion de Carthage avançait, cognait du glaive contre les lignes romaines qui fléchissaient. Ça et là, la bataille se divisait déjà en petits nœuds de combattants qui portaient au hasard des coups sans conviction.

Le combat avait dépassé cette zone et se poursuivait au-delà. La mort était tout autour d’eux. Everard se pressa à la suite des forces romaines, vers les aigles étincelantes au lointain. Par-dessus les casques et les cadavres, il distingua une bannière qui flottait triomphalement, rouge vif et pourpre sur le fond tourmenté du ciel. Masse grise et monstrueuse, trompe levée et barrissant, un escadron d’éléphants chargeait.

Il avait déjà vu la guerre. C’était toujours la même chose – non pas un dessin propre de lignes sur une carte ni un courage bruyant, mais des hommes haletants, suants et saignants, et ahuris.

Un mince jeune homme au visage sombre s’agitait non loin, s’efforçant d’arracher la javeline qui lui avait transpercé l’estomac. C’était un cavalier carthaginois, mais le paysan ro-

main assis près de lui, à regarder sans y croire le moignon de son bras, ne lui accordait aucune attention.

Un vol de corbeaux planait au-dessus d'eux, dans le vent, en attente.

— Par ici, murmura Everard. Et vite ! La ligne va céder d'un moment à l'autre.

Sa respiration lui irritait la gorge tandis qu'il se traînait vers les étendards de la République. Il songea soudain qu'il avait toujours souhaité qu'Hannibal eût été vainqueur... Il y avait quelque chose de répugnant dans l'avidité froide et sans imagination de Rome. Et voilà qu'il était en train d'essayer de sauver la Ville. Après tout, la vie était le plus souvent une drôle d'affaire.

C'était une consolation de savoir que Scipion l'Africain devait être l'un des rares honnêtes hommes à survivre à la guerre.

Les clameurs et les bruits s'amplifièrent et les Romains reculèrent. Everard vit quelque chose qui ressemblait à une vague se brisant contre un roc. Mais c'était le roc qui avançait, en hurlant, en tailladant et en pointant.

Il se mit à courir. Un légionnaire le dépassa, criant de panique. Un vétéran romain aux cheveux gris cracha à terre, se campa sur ses jambes et resta sur place jusqu'à ce qu'il eût été taillé en pièces. Les éléphants d'Hannibal barrèrent et levèrent leurs défenses courbes. Les rangs carthaginois restaient serrés, avançant sous l'impulsion inhumaine des tambours. La cavalerie se livrait à des escarmouches sur les flancs, dans un flamboiement de lances.

En avant, maintenant ! Everard vit des hommes à cheval, des officiers romains. Ils brandissaient leurs aigles en hurlant, mais personne ne les entendait dans le tumulte.

Un petit groupe de légionnaires passa et s'arrêta. Leur chef héla les Patrouilleurs :

— Arrivez ici ! Nous allons leur faire voir, par le ventre de Vénus !

Everard hocha la tête et voulut passer outre. Le Romain gronda et bondit vers lui :

— Arrive, capon...

Un rayon de paralyseur lui coupa la parole et il s'abattit dans la boue. Ses hommes frissonnèrent, quelqu'un cria et le groupe prit la fuite.

Les Carthaginois étaient tout près, bouclier contre bouclier, épées rougies de sang. Everard distinguait une cicatrice livide sur la joue d'un homme, le grand nez busqué d'un autre. Un javelot lancé rebondit sur son casque ; il baissa la tête et se mit à courir.

Il y avait un nœud de combattants devant lui. Il voulut le contourner et trébucha sur un cadavre tailladé. Un Romain trébucha sur lui, à son tour. Van Sarawak poussa un juron et l'entraîna. Une épée traça un sillon dans le bras du Vénusien.

Plus loin, les hommes de Scipion étaient encerclés et se battaient sans espoir. Everard s'arrêta, inspirant l'air dans ses poumons desséchés, et tenta d'y voir à travers le mince rideau de pluie. Des armures mouillées brillaient, des cavaliers romains galopaient, de la boue jusqu'aux naseaux de leurs chevaux. Ce devait être le fils, le futur Scipion l'Africain, qui accourrait au secours de son père. Le bruit des sabots sur le sol évoquait le tonnerre.

— Là-bas.

Van Sarawak leva la main. Everard s'accroupit sur place, la pluie dégoulinant de son casque sur son visage. Une petite troupe de Carthaginois avançait à cheval vers la bataille qui se livrait autour des aigles ; à leur tête se trouvaient deux hommes avec la stature et les traits grossiers des Neldoriens. Ils portaient la cuirasse d'ordonnance, mais chacun d'eux était armé d'un fusil à mince canon.

— Par ici !

Everard pivota sur les talons et fonça vers eux. Le cuir de son armure grinçait pendant qu'il courait.

Ils étaient tout près des nouveaux venus quand on les vit. Un visage carthaginois se tourna vers eux et lança un avertissement. Everard le vit rire dans sa barbe. Un des Neldoriens fronça les sourcils et braqua son désintégrateur.

Everard se plaqua au sol et le rayon blanc bleu brûla l'endroit où il était l'instant d'avant. Il lâcha une décharge et un des chevaux africains tomba dans un fracas métallique. Van Sa-

rawak resta sur place et tira posément. Deux fois, trois fois, quatre – et un Neldorien se retrouva dans la boue !

Les hommes s'entrehachaient autour des Scipions. L'escorte des Neldoriens hurlait de terreur. On avait dû leur faire la démonstration des désintégrateurs, mais ces coups invisibles, c'était une autre affaire. Ils s'enfuirent. Le second des bandits maîtrisa son cheval et voulut s'enfuir.

— Occupez-vous de celui que vous avez descendu, haleta Everard. Emmenez-le à l'écart du champ de bataille... il faudra le questionner...

Il se remit péniblement debout et se dirigea vers un cheval démonté... Avant même de s'en être rendu compte, il était en selle et aux trousses du Neldorien.

Ils foncèrent à travers le chaos. Everard poussait sa monture, mais se contentait de garder sa distance. Une fois qu'ils seraient hors de vue, un saute-temps pourrait descendre et n'aurait pas de mal à arrêter sa proie.

Le vagabond du temps dut avoir la même pensée, car il freina sa monture et visa. Everard vit l'éclair éblouissant et sentit un picotement à la joue ; il avait été manqué de peu. Il régla son pistolet sur large champ et continua d'avancer en tirant.

Une seconde langue de flamme atteignit son cheval en plein poitrail. L'animal tomba et Everard vida les étriers. Ses réflexes amortirent la chute, il rebondit sur ses pieds, un peu étourdi, et s'avança gauchement vers son ennemi. Il avait perdu son paralyseur ; pas le temps de le chercher. Peu importait ; il le retrouverait après, s'il était en vie. Le faisceau élargi n'avait pas manqué la cible ; il n'était pas assez puissant pour assommer un homme, mais le Neldorien avait lâché son arme et sa monture vacillait sur ses jambes, les yeux clos.

La pluie battait le visage d'Everard. Il pataugea jusqu'au cheval. Le Neldorien sauta à terre et tira une épée. La lame d'Everard jaillit aussi.

— Comme tu voudras, dit-il en latin. L'un de nous restera sur le terrain...

La lune s'éleva au-dessus des montagnes et éclaira soudain faiblement la neige. Loin au nord, un glacier fragmentait les

rayons lumineux et un loup hurlait. Les hommes de Cro-Magnon chantaient dans leur caverne et leurs voix parvenaient affaiblies jusqu'à la véranda.

Deirdre se tenait dans l'ombre, regardant au-dehors. La lune éclairait partiellement son visage, révélant ses larmes. Elle sursauta quand Everard et Van Sarawak arrivèrent derrière elle.

— Vous êtes déjà de retour ? demanda-t-elle. Vous n'êtes arrivés ici pour m'y laisser que ce matin.

— Il n'a pas fallu longtemps, dit Van Sarawak. (Il avait appris le grec attique par hypno.)

— J'espère... (Elle tenta un sourire.) J'espère que vous avez accompli votre tâche et que vous pouvez vous reposer de vos efforts.

— Oui, dit Everard. Oui, nous avons fini.

Ils se tinrent côte à côte un instant, regardant le monde hivernal.

— C'est vrai ce que vous avez dit ? Que je ne pourrai jamais rentrer chez moi ? demanda Deirdre.

— J'en ai peur. Les sorts...

Everard haussa les épaules et échangea un coup d'œil avec Van Sarawak.

Ils avaient obtenu l'autorisation officielle de dire à la jeune fille tout ce qu'ils voudraient et de l'emmener où ils pensaient qu'elle vivrait le mieux. Van Sarawak soutenait que c'était sur Vénus à son époque et Everard était trop las pour discuter.

Deirdre respira lentement.

— Ainsi soit-il donc, dit-elle. Je ne vais pas gâcher ma vie à pleurer pour cela... mais que Baal fasse que les miens vivent en paix, chez moi.

— Je suis sûr que ce sera le cas, dit Everard.

Soudain, il n'en pouvait plus. Il ne souhaitait que dormir. A Van Sarawak de la mettre au courant comme il le fallait et de recueillir les éventuels lauriers.

Il adressa un signe de tête à son compagnon.

— Je vais me coucher. Bon courage, Van.

Le Vénusien prit la jeune fille par le bras. Everard se rendit lentement à sa chambre.

LES CHUTES DE GIBRALTAR

La base de la Patrouille du temps ne resterait là que pendant la centaine d'années de l'afflux. Au cours de cette période, peu y séjourneraient longtemps d'une traite, à part les experts et l'équipe d'entretien. Elle ne comptait donc qu'un pavillon et deux bâtiments de service, presque perdus dans les terres.

Cinq millions et demi d'années avant sa naissance, Tom Nomura trouva la pointe sud de l'Ibérie plus escarpée encore que dans son souvenir. Les collines s'élevaient vers le nord, abruptes, avant de se transformer en basses montagnes murant le ciel et bordées de canyons au fond desquels les ombres prenaient une teinte bleutée. C'était une région sèche aux pluies d'hiver courtes mais violentes, et aux rivières devenues des ruisseaux, voire asséchées en été, tandis que l'herbe brûlée par le soleil jaunissait. Les arbres et les arbustes ne poussaient que de loin en loin, ronces, mimosas, acacias, pins, aloès ; et palmiers, fougères et orchis à proximité des mares.

Pourtant, la faune abondait. Faucons et vautours ne cessaient de planer dans le ciel sans nuages. Les troupeaux paissaient par millions ; parmi les douzaines d'espèces, il y avait des poneys à la peau zébrée, des rhinocéros primitifs, des ancêtres de la girafe ressemblant à des okapis, parfois des mastodontes – au poil roux clairsemé et aux défenses géantes – ou des éléphants bizarres. Parmi les prédateurs et les charognards, on trouvait des tigres à dents de sabre, les premiers grands félins, des hyènes et des singes qui, à l'occasion, marchaient sur leurs pattes postérieures. Les fourmilières atteignaient deux mètres de hauteur. Les marmottes sifflaient.

Ça sentait le foin, la terre brûlée, les excréments recuits et la chair chaude. Quand le vent se levait, son mugissement projetait une fournaise poussiéreuse au visage. Très souvent, la terre résonnait des bruits de sabots, des vociférations des oiseaux ou du barrissement des bêtes. Le soir, le froid tombait vite et les

étoiles apparaissaient si nombreuses que c'est à peine si on remarquait l'étrangeté des constellations.

Telle était la situation jusqu'à ces derniers temps et, pour l'heure, aucun changement important n'était survenu. Mais un siècle d'orage s'annonçait. Par la suite, rien ne serait plus pareil.

Manse Everard regarda Tom Nomura et Feliz a Rach pendant un instant furtif avant de sourire et de déclarer : « Non, merci, je me contenterai d'explorer les lieux aujourd'hui. Amusez-vous bien. »

Le géant grisonnant au nez tordu avait-il esquissé un clin d'œil à l'adresse de Nomura ? Ce dernier n'aurait pu l'affirmer. Ils étaient issus du même Milieu – et du même pays. Qu'on ait recruté Everard à New York en 1954 et Nomura à San Francisco en 1972 ne comptait guère. En effet, les agitations propres à cette génération n'étaient que bulles de savon en comparaison de ce qui s'était passé avant et de ce qu'il adviendrait après. À vingt-cinq ans, toutefois, Nomura sortait tout juste de l'Académie. Everard n'avait pas précisé depuis combien de temps il voyageait à travers la durée du monde ; or, c'était impossible à deviner en raison du traitement de longévité que la Patrouille accordait à ses membres. Nomura croyait que l'agent non attaché possédait une expérience si approfondie de l'existence qu'il lui était devenu plus étranger que Feliz – qui pourtant avait vu le jour deux millénaires après eux.

« Dans ce cas, allons-y », dit-elle. Bien qu'elle se soit exprimée de manière brusque, Nomura pensa que sa voix prêtait au temporel des sonorités musicales.

Ils quittèrent la véranda et traversèrent la cour. D'autres membres du corps expéditionnaire les saluèrent avec une cordialité plutôt inspirée par la jeune femme. Nomura les comprenait. Elle était grande et jeune ; la force de ses traits et l'angle de son nez mutin se trouvaient adoucis par de vastes yeux verts, une grande bouche mobile et une chevelure auburn brillante quoique coupée court sur les oreilles. La salopette grise et les bottes renforcées, tenue traditionnelle de la Patrouille, n'altéraient en rien sa silhouette, ni la souplesse de sa démarche. Nomura n'ignorait pas qu'il avait un physique agréable – un corps trapu mais agile, un visage aux pommettes

hautes et aux traits réguliers, une peau basanée – et, malgré cela, il se trouvait terne à ses côtés.

Terne de corps et d'esprit, songea-t-il. Comment un Patrouilleur de fraîche date, non sélectionné pour les travaux de police, un simple naturaliste, oserait-il avouer à une aristocrate du Premier Matriarcat qu'il s'est épris d'elle ?

Le grondement qui continuait d'emplir l'air en dépit de l'éloignement des cataractes évoquait un chœur. Était-ce son imagination ou ressentait-il vraiment un frisson interminable qui traversait la terre pour atteindre ses os ?

Feliz ouvrit un hangar. Plusieurs sauteurs y étaient garés. Ils ressemblaient vaguement à des motos à deux places, sans roues ; propulsés par antigravité, ils pouvaient parcourir d'un bond plusieurs milliers d'années. (Ces engins et leurs pilotes avaient été transportés jusque-là par des navettes de forte puissance.) Celui de Feliz était chargé d'équipements enregistreurs. Il n'avait pas réussi à la convaincre qu'il était trop chargé et il savait qu'elle ne lui pardonnerait jamais de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il n'avait invité Everard – l'officier supérieur présent, quoique en simple voyage d'agrément – à les accompagner que dans l'espoir que ce dernier remarque la charge anormale et ordonne à Feliz d'en faire transporter une partie par son assistant.

Elle bondit en selle. « Dépêche-toi ! dit-elle. La matinée tire à sa fin. »

Il enfourcha son véhicule, effleura les commandes, et tous deux sortirent du hangar et prirent de l'altitude. À hauteur d'aigle, ils cessèrent leur ascension et prirent la direction du sud où le Fleuve Océan se jetait dans le Milieu du Monde.

Des nappes de brume voilaient l'horizon, nuées argentées se détachant sur l'azur. Au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient, elles s'estompaient dans les hauteurs. Plus loin, l'univers gris tourbillonnait, secoué par le grondement, amer sur les lèvres des hommes, tandis que l'eau franchissait les rochers et creusait la boue. Le brouillard froid et salin était si épais qu'il fallait éviter de le respirer plus de quelques minutes.

D'en haut, le panorama semblait encore plus stupéfiant. De là, on pouvait voir la fin d'une ère géologique. Pendant un mil-

lion et demi d'années, le Bassin méditerranéen avait été un désert ; à présent les Colonnes d'Hercule s'étaient ouvertes et l'Atlantique s'y engouffrait.

Pris dans le vent de son trajet, Nomura scruta l'immensité agitée, zébrée d'écume aux multiples nuances. Il apercevait les courants aspirés par la brèche nouvelle entre Afrique et Europe. A cet endroit, ils se heurtaient, tournoyaient en un chaos blanc et vert dont la violence retentissait de la terre jusqu'au ciel et vice-versa, effritait les falaises, submergeait les vallées et recouvrait d'écume non seulement la côte mais l'intérieur des terres sur plusieurs kilomètres. Ils formaient un fleuve, blanc de rage avec des éclairs émeraude, qui basculait en mugissant par-dessus une falaise de quatorze kilomètres de long. Les embruns jaillissaient, obscurcissant le torrent d'eau déchaînée.

Des arcs-en-ciel filaient à travers les nuées ainsi créées. À cette distance, le bruit semblait celui d'une meule monstrueuse en pleine action. Nomura perçut clairement la voix de Feliz dans son récepteur. Feliz arrêta son sauteur et leva le bras. « Stop ! Je veux d'autres prises avant de continuer.

— Tu n'en as pas assez ?

— Comment pourrait-on en avoir assez ? » dit-elle d'une voix plus douce.

Le cœur de Tom manqua un battement. *Ce n'est pas une femme soldat née pour traiter avec arrogance une masse de subalternes, en dépit de ses origines et de son éducation. Elle ressent la terreur qu'inspire ce spectacle, la beauté qui s'en dégage, oui, et Dieu à l'œuvre...*

Il sourit en lui-même. *Il vaudrait mieux pour elle !*

Après tout, la tâche de Feliz a Rach consistait à effectuer un enregistrement sensoriel du phénomène, depuis son début jusqu'au jour où, dans une centaine d'années, le bassin serait rempli et la mer qui attendrait Ulysse apaisée. Cela prendrait plusieurs mois de sa durée de vie. *(Et de la mienne, s'il vous plaît, et de la mienne.)* Toute la Patrouille recherchait l'extraordinaire ; la soif d'aventure était presque exigée pour le recrutement. Mais il n'était pas possible à beaucoup de descendre si bas, de se rassembler en une période de temps aussi restreinte. La plupart ne vivraient ce miracle que par procura-

tion et les chefs se devaient de désigner des artistes émérites pour en faire l'expérience et retranscrire celle-ci à l'intention des moins fortunés.

Nomura se souvint de sa grande surprise lorsqu'il avait été nommé assistant de Feliz. A court de personnel comme elle l'était, la Patrouille pouvait-elle se permettre d'employer des artistes ?

Après avoir répondu à une étrange annonce, passé de curieux tests et appris l'existence d'une circulation très dense entre les époques, il avait demandé si on pouvait policer et secourir les voyageurs temporels, et on lui avait répondu par l'affirmative. Il comprenait la nécessité, au sein de la Patrouille, des secrétaires, des archivistes, des agents résidents, des historiographes, des anthropologues et bien sûr des naturalistes comme lui. En quelques semaines de travail commun, Feliz l'avait convaincu de la nécessité tout aussi pressante de quelques artistes. L'homme ne vit pas que de pain, de fusils, de rapports, de thèses et autres détails pratiques.

Elle rangea son appareil. « Venez », ordonna-t-elle. Tandis qu'elle prenait la direction de l'est, ses cheveux accrochèrent un rayon de soleil et se mirent à scintiller comme de l'or fondu. Il se plaça, muet d'admiration, dans son sillage.

Le fond du Bassin méditerranéen se situait trois mille mètres sous le niveau de la mer. L'afflux accomplissait la majeure partie de sa plongée dans un détroit de quatre-vingts kilomètres. Son volume s'élevait à trente mille kilomètres cubes par an, cent fois les chutes de Victoria, mille fois les chutes du Niagara.

Voilà pour les chiffres. La réalité, c'était un rugissement d'eau blanche enveloppée d'embruns qui fendait la terre et faisait trembler les montagnes. On pouvait voir, entendre, sentir, goûter le spectacle ; on ne pouvait pas l'imaginer.

Là où le chenal s'élargissait, les flots s'apaisaient, prenant une teinte vert sombre. Les brumes s'estompaient et des îles surgissaient, bateaux dont l'étrave soulevait d'énormes vagues ; et la vie pouvait reprendre, en mer ou sur la côte. Bien sûr, la plupart de ces îles disparaîtraient sous l'action de l'érosion avant la fin des cent ans, et une grande partie de cette vie péri-

rait, victime d'un climat devenu étrange. Car cet événement allait pousser la planète du Miocène vers le Pliocène.

Et, tandis qu'il poursuivait sa route, Nomura n'entendit pas moins de bruit, au contraire. Bien que le courant soit moins fort à cet endroit, il lançait une clameur profonde qui s'amplifiait et s'amplifiait jusqu'à ce que le ciel ne soit plus qu'une cloche d'airain. Il reconnut un promontoire dont les vestiges usés porteraient un jour le nom de Gibraltar. Non loin, des chutes d'une largeur de trente kilomètres descendaient jusqu'à près de la moitié de la profondeur totale.

Les eaux glissaient par-dessus le bord de ce précipice avec une facilité déconcertante. Leur couleur verte contrastait avec les falaises sombres et l'herbe foncée des continents. La lumière jaillissait des cimes de leurs vagues. Au fond, un autre nuage blanc tourbillonnait en un vent incessant. Au-delà s'étendait une nappe bleue, un lac depuis lequel des fleuves taillaient des canyons parmi les brillances alcalines, les diables de poussière et le chatoiement de la terre brûlante qu'elles transformeraient en mer.

Mugissement, tapage, vacarme.

De nouveau, Feliz plaça son sauteur en vol stationnaire. Nomura la rattrapa afin de rester à ses côtés. Ils se trouvaient en altitude, dans un air glacé.

« Aujourd'hui, indiqua-t-elle, je veux éprouver une sensation complète. Je vais me diriger vers le sommet, tout en enregistrant, puis je redescendrai.

— Pas trop près », recommanda-t-il.

Elle prit la mouche. « Je verrai par moi-même.

— Euh !... Ne croyez pas que je veuille vous donner des ordres. » Il *vaut mieux que je m'abstienne, moi simple mâle issu de la plèbe*. « Considérez plutôt ma remarque comme un conseil. » Nomura tressaillit ; son discours était bien maladroit. « Soyez prudente, je vous en prie. Vous m'êtes chère. »

Elle le gratifia d'un sourire éblouissant, puis se pencha au maximum de ce que permettait le harnais de sécurité afin de lui prendre la main. « Merci, Tom. » Quelques secondes après, son visage devint grave. « Les hommes comme vous me font comprendre ce qui cloche dans l'époque d'où je viens. »

Elle lui avait souvent parlé avec gentillesse : la plupart du temps, d'ailleurs. Si elle avait été une ardente militante, son charme ne l'aurait pas empêché de dormir. Il se demanda s'il était tombé amoureux d'elle lorsqu'il s'était aperçu des multiples efforts qu'elle déployait pour le considérer comme son égal. Ce n'était pas chose facile pour elle puisque, tout comme lui, elle venait d'entrer dans la Patrouille – ça ne lui était pas facile, de même qu'il n'était pas facile à des hommes venus d'autres horizons de la croire, au plus profond de leur être, aussi qualifiée qu'eux et autorisée à le montrer.

Elle ne put garder son sérieux. « Venez ! lança-t-elle. Vite ! Ces chutes-ci ne vont pas durer vingt ans ! »

Son engin fila. Il abaissa la visière de son casque et piqua dans son sillage. Il transportait les bandes, les piles et autres accessoires. *Soyez prudente, soyez prudente, ma chérie.*

Elle avait pris une avance considérable : une comète, une libellule à la fois vive et rapide ; il la vit s'approcher du précipice profond de plus d'un kilomètre et demi. Le bruit l'envahit. Son crâne résonnait d'un fracas de jugement dernier.

À quelques mètres des flots, elle amena son engin au-dessus du vide. La tête dans une boîte constellée de cadrans dont elle manipulait les commandes, elle pilotait avec ses genoux. Des embruns commencèrent à souiller la visière de Nomura. Il actionna le système autonettoyant. Les turbulences le secouaient ; son sauteur cahotait. Ses tympans, protégés du bruit mais non des variations de pression, lui faisaient mal.

Il approchait de Feliz quand le véhicule de la jeune femme s'emballa. Il le vit tourner, heurter l'immensité verte avant d'être englouti avec elle.

Dans le vacarme de l'orage, il ne s'entendit pas hurler.

Il écrasa la commande de vitesse et se lança à sa poursuite. Est-ce l'instinct aveugle qui le détourna à quelques centimètres du torrent qui voulait l'aspirer à son tour ? Elle était hors de vue. Il n'y avait que le mur d'eau, les nuées en bas et le désert bleu impitoyable en haut, le bruit qui le prenait dans ses mâchoires pour le briser à force de le secouer, le froid, l'humidité, le sel sur ses lèvres qui avait le goût des larmes.

Il prit la fuite pour chercher du secours.

Midi rayonnait dehors. La terre paraissait décolorée ; elle restait immobile et sans vie, à l'exception d'un oiseau charognard. Seules les chutes donnaient de la voix dans le lointain.

Un coup frappé à la porte fit bondir Nomura de son lit. Son pouls s'affola. Le jeune Patrouilleur croassa : « Entrez, je vous en prie. »

Everard pénétra dans la chambre. Malgré l'air conditionné, des auréoles de sueur ponctuaient sa tenue. Il rongeait une pipe éteinte et courbait les épaules.

« Alors ? s'inquiéta Nomura.

— Rien, comme je le craignais. Elle n'est pas rentrée chez elle. »

Tom se laissa choir sur une chaise, le regard perdu dans le néant.

« Vous en êtes sûr ? »

Everard s'assit sur le lit qui craqua sous son poids. « Oui. La capsule vient d'arriver. En réponse à ma demande d'informations, etc., l'agent Feliz à Rach n'a pas regagné la base de son Milieu d'origine après sa mission à Gibraltar. Ils n'ont aucune autre trace d'elle dans les archives.

— Dans *aucune époque* » !

— Personne ne prend note des déplacements incessants des agents dans le temps et dans l'espace, à part peut-être les Daneliens.

— Demandez-leur !

— Vous croyez qu'ils répondraient ? » rétorqua Everard. Il crispa un énorme poing sur son genou en songeant aux surhommes de l'avenir éloigné, fondateurs et maîtres absolus de la Patrouille. « Et ne venez pas me dire que le commun des mortels que nous sommes pourrait mieux les surveiller s'il le voulait bien. Vous connaissez votre avenir, fiston ? Personne ne le désire, un point c'est tout. »

Son ton se radoucit. Il fit tourner sa pipe dans sa main et dit, calmement : « Si on vit assez longtemps, on survit à ceux qu'on a aimés. C'est le lot de tous. Notre Patrouille n'y échappe pas. Cependant, je suis navré que vous ayez dû en prendre conscience si tôt.

— Ma personne m'importe peu ! s'exclama Nomura. Parlons plutôt d'elle.

— Oui. J'ai réfléchi. D'après votre rapport, les phénomènes aérodynamiques sont extrêmement complexes dans la zone des chutes, ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant. Surchargé, son véhicule était encore plus difficile à contrôler que d'habitude. Un trou d'air, une turbulence, bref, quelque chose de ce genre a dû l'aspirer soudainement et la projeter dans le courant. »

Nomura se tordit les mains. « Et j'étais chargé de la protéger. »

Everard secoua la tête. « Inutile de vous culpabiliser. Vous n'étiez que son assistant. Elle aurait dû se montrer plus prudente.

— Mais, bon sang, on peut encore la sauver. Pourquoi me refusez-vous votre autorisation ? s'écria Nomura.

— Assez, ordonna Everard. Plus un mot. »

Il obéit. *Ne lui dis pas que plusieurs Patrouilleurs pourraient remonter le temps, la capturer à l'aide de rayons traceurs et la tirer hors de l'abîme ; ou que je pourrais les mettre en garde, elle et mon moi d'alors. Ça n'est pas arrivé, donc ça n'arrivera pas.*

Ça ne doit pas arriver.

Car le passé devient ductile dès que, juchés sur nos machines, on le vit au présent. Or, si un mortel acquiert ce pouvoir, ou le changement s'arrêtera-t-il ? On commence par sauver une jeune fille heureuse ; on continue en sauvant Lincoln, mais quelqu'un d'autre essaie de sauver les Etats Confédérés. Non, en ce qui concerne le temps, on ne peut se fier à nul autre qu'à Dieu. La Patrouille existe afin de préserver le réel. Ses hommes ne peuvent pas plus violer cette foi qu'ils ne peuvent violer leur propre mère.

« Je regrette, marmonna-t-il.

— Ce n'est rien, Tom.

— Non, je... je pensais... quand je l'ai vue disparaître, ma première idée a été de constituer une équipe pour remonter jusqu'à l'instant fatal et la récupérer.

— Une idée bien légitime pour une nouvelle recrue. Les vieilles habitudes de pensée persistent. Reste qu'on ne l'a pas

fait. De toute façon, je doute qu'on nous y aurait autorisés. Trop dangereux. On ne peut pas se permettre de perdre plus de monde. Surtout quand les archives montrent qu'une telle expédition de sauvetage serait perdue d'avance.

— Il n'y a donc aucun recours ? »

Everard soupira. « Je n'en vois pas. Faites la paix avec le destin, Tom. » Il hésita. « Est-ce que je peux... est-ce qu'on peut faire quelque chose pour vous ? »

— Non. » Nomura avait parlé plus sèchement qu'il ne s'y attendait. « Sinon me laisser seul un moment.

— Bien sûr. » Everard se leva. « Vous n'étiez pas le seul à l'apprécier », lui rappela-t-il avant de sortir.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, le bruit des chutes parut croître, comme si la meule s'emballait. Nomura fixait le vide. Le soleil atteignit le zénith et commença à décliner très lentement vers le crépuscule.

J'aurais dû tout de suite lui porter secours. Et risquer ma vie.

Pourquoi ne pas la suivre dans la mort, alors ?

Non. C'est insensé. Deux morts ne font pas une vie. Je n'aurais pas été en mesure de la sauver ; je n'avais pas le matériel pour... la meilleure solution était de chercher du secours.

Mais toute aide m'a été refusée... l'aide des hommes ou du destin, quelle différence cela fait-il ?... et elle a été engloutie. Le courant Va entraînée au fond du gouffre. Elle a connu un instant de terreur avant l'inconscience. Puis il l'a broyée, écartelée, brisée, et il a répandu ses fragments d'os au fond d'une mer sur laquelle moi, jeune homme, je naviguerai pendant les vacances sans savoir qu'il existe une Patrouille du temps, ni qu'il y a jamais eu une Feliz. Seigneur ! Je veux que mes restes rejoignent les siens dans cinq millions et demi d'années !

Une lointaine canonnade agita l'air, pareille à une trépidation qui secoua la terre et le plancher. Sans doute un banc de roches venait-il de s'écrouler dans le torrent. C'était le genre de scène qu'elle aurait aimé enregistrer.

« Aurait aimé ? » s'écria Nomura en bondissant de sa chaise. Le sol vibrait encore sous lui. « Elle l'enregistrera ! »

Il aurait dû consulter Everard, mais il craignait – peut-être à tort, dans son chagrin et son manque d'expérience – de se voir refuser l'autorisation. Et de se voir aussi renvoyer là-haut.

Il aurait dû se reposer plusieurs jours, mais redoutait que son comportement ne le trahisse. Une pilule stimulante remplacerait la nature !

Il aurait dû contrôler l'unité de traction au lieu de la fourrer en cachette dans le coffre de son véhicule.

Lorsqu'il démarra le sauteur, un Patrouilleur l'avisa et lui demanda où il allait. « En promenade », dit Tom. L'autre acquiesça, d'un air de sympathie. Il ignorait sans doute qu'un amour s'était perdu, mais la perte d'un camarade était bien assez triste. Nomura prit garde de disparaître vers le nord avant de virer en direction des chutes.

Elles se perdaient de droite et de gauche. Ici, à mi-hauteur de cette falaise de verre émeraude, la courbe même de la planète dissimulait leurs extrémités. Ensuite, lorsqu'il s'enfonça dans les nuages d'écume, la blancheur l'enveloppa, tourbillonnante et piquante.

Si sa visière demeurait nette, sa vue se troublait. Le casque lui protégeait les oreilles, mais il était impuissant à l'isoler de cet orage qui lui malmenait les dents, le cœur et le squelette. Les vents tournoyaient et frappaient, son sauteur tressautait au point qu'il devait lutter pied à pied pour le maîtriser.

Il fallait saisir l'instant exact...

En arrière, en avant, il sautait dans le temps, réglait les verniers, effleurait l'interrupteur principal, s'entrevoyait vaguement dans la brume et scrutait celle-ci en direction du ciel. Et il recommençait, jusqu'à atteindre le moment précis.

Deux lueurs jumelles, loin au-dessus... Il en vit une crever le brouillard et s'engloutir, tandis que la seconde filait de-ci de-là avant de s'éloigner. Le pilote de ce dernier sauteur ne l'avait pas vu ; il n'avait pas vu qu'il se cachait dans les brumes glacées et salées. Donc, sa présence ne figurait pas dans les archives.

Il avança, armé de patience. Il pouvait consacrer une bonne partie de sa vie à retrouver Feliz, si nécessaire. La crainte de la mort et le fait de savoir qu'elle serait peut-être morte lorsqu'il la retrouverait n'étaient que de vagues souvenirs, aussi flous que

des rêves. Il était devenu la proie des puissances élémentaires. Il était une volonté qui volait.

Il se positionna en vol stationnaire à un mètre du mur liquide. Des rafales tentaient de l'aspirer, tout comme elles avaient entraîné Feliz. Mais, paré à les affronter, il les évitait d'une pirouette et revenait scruter le lieu de l'accident – il revenait dans le temps aussi bien que dans l'espace, de sorte qu'ils étaient une vingtaine à chercher, le long des chutes, durant les rares secondes cruciales.

Il ne prêtait aucune attention aux autres aspects de sa personne. Elles ne représentaient que des étapes par lesquelles il était passé ou devait encore passer.

Là !

La forme sombre culbuta près de lui, sous les flots, sur le chemin de la destruction. Il tourna un volant. Son rayon tracteur accrocha l'autre véhicule. Il tâcha de le ramener à lui, mais son propre sauteur se trouva entraîné, incapable de résister à la puissance du courant.

Celui-ci allait l'engloutir quand les secours arrivèrent. À deux véhicules, trois, quatre, tous dardant leurs rayons tracteurs, ils halèrent Feliz à l'écart de la chute d'eau, hors de danger. La jeune femme bringuebalait sur sa selle, comme morte. Il ne la rejoignit pas aussitôt. D'abord, il remonta de quelques fractions de seconde, une fois, deux fois, trois, afin d'être tous ceux qui les sauveraient, elle et lui.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, enfin seuls, au milieu des brouillards et des tempêtes, elle se laissa aller dans ses bras ; il aurait voulu brûler un trou à travers le ciel pour trouver un rivage où il aurait pu prendre soin d'elle. Mais alors elle frémit, ses yeux cillèrent, puis s'ouvrirent ; l'instant d'après, elle lui souriait. Il fondit en larmes.

Près d'eux, l'océan continuait à rugir dans sa dégringolade.

Le coucher de soleil que Nomura avait atteint d'un saut ne figurait, lui non plus, dans aucune archive. Il donnait un aspect doré à la terre, et devait embraser les cataractes. Leur chanson résonnait sous l'étoile du soir.

Feliz dressa ses oreillers contre la tête du lit, se redressa sur son séant pour s'y adosser et dit à Everard : « Si vous portez

plainte contre lui parce qu'il a enfreint le règlement, ou autre idiotie de mâle dans ce genre-là, je démissionne moi aussi de votre Patrouille !

— Oh, non ! » Le colosse leva la main pour parer à toute attaque. « Je vous en prie, vous vous méprenez. Je voulais juste vous faire comprendre que nous voici dans une position délicate.

— Comment ça ? » demanda Tom de la chaise où il avait pris place. Il tenait Feliz de la main. « On ne m'a signifié aucun ordre à l'encontre de cette tentative de sauvetage. Je vous accorde que les agents doivent se préserver dans la mesure du possible, car ils sont utiles à la Patrouille. Mais, dans cette optique, on peut considérer qu'il est tout aussi précieux de sauver un autre agent !

— Oui. Bien sûr. » Everard arpentait la pièce. Le sol résonnait sous ses bottes, au-dessus du tonnerre des flots. « Personne ne conteste le succès, même dans une organisation plus stricte que la nôtre. Au contraire, Tom, l'initiative que vous avez prise aujourd'hui permet de penser que vous avez un brillant avenir devant vous, croyez-moi. » Il esquissa un sourire, la pipe entre les dents. « D'autre part, on pardonnera à un vieux soldat comme moi d'avoir accepté trop vite la défaite. » Son visage s'assombrit. « J'ai vu tant de causes perdues... »

Il interrompit ses va-et-vient pour considérer les deux jeunes gens, puis il déclara : « Mais on ne peut pas tolérer les fils qui pendouillent. Le fait demeure que sa propre unité n'a jamais enregistré la réapparition de Feliz a Rach. »

Leurs mains s'étreignirent plus fortement.

Everard sourit – c'était un sourire hanté, mais un sourire tout de même – avant de poursuivre : « Ne vous inquiétez pas. Tom, un peu plus tôt, vous vous demandiez pourquoi nous, le commun des mortels, ne surveillons pas mieux les faits et gestes de nos semblables. Vous comprenez, à présent ?

» Feliz a Rach n'a plus jamais signalé sa présence à sa base d'origine. Elle est peut-être retournée dans ses foyers, d'accord... mais on ne demande jamais officiellement à nos agents à quoi ils occupent leurs permissions. » Il prit une profonde inspiration. « Quant à la suite de sa carrière... si ladite

jeune femme jugeait bon de changer de nom et de demander sa mutation vers un autre quartier général, n'importe quel officier d'un grade suffisant pourrait l'y autoriser. Moi le premier.

» On se laisse du mou, dans la Patrouille. Impossible de faire autrement. »

Nomura comprit et frissonna.

Feliz le rappela à la réalité. « Qui pourrais-je devenir ? » demanda-t-elle.

Il sauta sur l'occasion. « Ma foi, répondit-il sur un ton à la fois grave et enjoué, pourquoi pas Mme Thomas Nomura ? »